



L'ANNÉE
LITTÉRAIRE.

ANNÉE M. DCC. LXX.

Par M. FRÉRON, des Académies d'Angers, de Montauban, de Nancy, d'Arras, de Caën, de Marseille, & des Arcades de Rome.

Parcere personis, dicere de vitiis. MART.

TOME HUITIÉME.



A PARIS,

Chez DELALAIN Libraire rue & à côté de la Comédie Françoise, au Parnasse.

M. DCC. LXX.

AVIS DU LIBRAIRE.

Les anciens Souſcripteurs qui n'ont pas renouvellé leur abonnement pour l'ANNÉE LITTÉRAIRE 1771, & les nouveaux qui ſe propoſent de s'abonner pour cette même année, ſont priés de le faire inceſſamment chez *Delalain* rue de la Comédie Françoiſe, & non ailleurs; ſans quoi ils courent riſque de perdre leurs avances. Il prévient qu'il ne délivrera de N°, à meſure qu'il en paroîtra, qu'à ceux qui auront ſouſcrit chez lui, & dont les noms ſeront inſcrits ſur ſon Regiſtre.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE I.

Pièces de Théâtre en vers & en prose, 1 volume in-8° de près de 600 pages.

CE volume, Monsieur, est très-peu répandu ; ce sont tous les ouvrages dramatiques d'un Membre de l'Académie Françoise mort depuis quelques jours, de M. le Président *Hénault* à qui nous devons l'excellent *Abrégé Chronologique de l'Histoire de France*. Tout amateur de la Littérarure doit être curieux de voir comment l'exact & sage rédacteur de tant de faits historiques s'y prend pour peindre sur la scène les ridicules & les mœurs. Je ne m'arrêterai pas sur son

coup d'essai, *Cornélie, Vestale*, Tragédie en cinq Actes en vers, jouée en 1713 sans beaucoup de succès. Elle est foible & sans action. Le sujet est le trait de ce monstre de *Domitien* qui devint amoureux d'une Vestale & voulut l'arracher des autels; elle aime mieux se donner la mort que de répondre à l'amour de ce tyran. Dans plusieurs Dictionnaires de Théâtre on attribue cette pièce à *Fuselier*. Je ne vous parlerai pas non plus de *François II* imprimé à part il y a plusieurs années, & dont je vous ai rendu compte dans le temps. L'auteur s'y sert d'une manière nouvelle d'écrire l'histoire; il la met en action sans altérer les évènemens ni les caractères: ce qui lui donne une clarté & une chaleur que ne peut avoir le simple récit. Je me borne à vous faire connoître deux Comédies de cet illustre écrivain, *La Petite Maison* & *Le Jaloux de lui-même*.

ACTE I. Le maître de *La Petite Maison* est, comme il arrive d'ordinaire, un de ceux qui s'en servent le moins;

c'eſt un Fat du grand ton, un *Valère*, qui ne court qu'après les airs d'un homme à bonnes fortunes; il eſt peint dans les premières ſcènes. Une vieille folle, *Araminte*, cherche ſa nièce qui a diſparu depuis quinze jours; elle eſt toute étonnée de ſe trouver dans une *Petite Maiſon*.

Enfin donc m'y voilà; il faut que j'aime bien ma nièce pour m'expoſer ainſi. J'avois tant entendu parler de cela à feu M. *de la Grivoiſière*..... Mais je regarde de tous côtés; il me paroît que cela reſſemble à tout ce que je connois. J'avois imaginé.....

MATHURIN.

Quoi? qu'on y entroit par les fenêtres?

ARAMINTE.

Je ne ſçais, mais je me figurois que ce devoit être toutes choſes ſingulières; de ces inventions galantes; là, des deviſes, des emblêmes, des Nains com-

me dans l'ancienne Chevalerie, des fausses portes, des trapes, des guirlandes.

MATHURIN.

Et mon Dieu, miséricorde, & où est ce que tout cela tiendroit ?

ARAMINTE.

Enfin, tout ce qui annonce la galanterie amoureuse.

MATHURIN.

Je ne sçais pas comme cela étoit du temps de feu M. *de la Grivoisière*; mais, pour ce qui est quant à présent, je puis vous assûrer qu'il n'y a pas plus de galanterie ici que dans mon œil.

ARAMINTE.

Comment, ce n'est point l'amour qui conduit ici de jeunes amans, que les recherches importunes des jaloux...

MATHURIN.

Si c'est l'amour qui les y conduit, il

faut apparemment qu'il les laisse à la porte.

ARAMINTE.

Vous m'étonnez ; & pourquoi donc y venir ?

MATHURIN.

Pour voir si le changement de lieu ne remettra pas quelque petit grain d'amitié ; & je ne sçais comment cela se fait : mais il arrive toujours tout le contraire. Tenez, Madame, depuis que je suis ici je n'ai pas passé un jour sans entendre des cris & des querelles comme si on s'égorgeoit. Moi, j'étois comme vous d'abord, & j'avois même peur que cela ne donnât mauvais exemple à notre Ménagère : mais tatigué que j'ai été bien rassûré ! Je pourrions y envoyer *Javotte* à l'école. On prépare un bon souper, & on n'y mange rien ; quelquefois même le souper reste, & il n'en vient qu'un qui s'arrache les cheveux de ce que l'autre y manque. Ordinairement c'est la Dame qui arrive la première : voyez quel contre - pied.

Et puis quand le Monsieur arrive, quelquefois je les éclaire ; je m'imaginois qu'ils s'alloient sauter au cou; bon.! *Ah! Monsieur, vous voilà : je ne croyois pas que vous vinssiez..... Madame, voilà vos fantaisies ; si j'arrive mal-à-propos, il n'y a qu'à dire, je m'en irai..... Vous êtes bien le maître..... Oh là, oh, que l'on n'ôte point mes chevaux..... Non, Monsieur, vous resterez pour enrager ;* puis après cela ils entrent dans la chambre, ils marchent, ils marchent, ils marchent tous deux jusqu'à ce qu'on apporte le souper ; c'est moi pour l'ordinaire qui sers ; ils sont plus tristes, plus tristes ! Ils m'adressions toujours la parole tous deux, comme si c'étoit pour moi qu'ils fussions venus. . . . . Mais, Madame, dites-moi, s'il vous plaît, qu'est-ce que vous venez faire ici ?

ARAMINTE.

Je viens chercher ma nièce.

Elle désigne cette nièce: *Mathurin* la reconnoît pour une jeune veuve nommée *Julie* qui aime *Clitandre*,

ami de *Valère*. Ce *Clitandre* l'a quittée pour une coquette achevée, *Cidalise*, qui le trompe & l'accable de reproches éternels. Il arrive ; *Mathurin* lui fait entendre que *Cidalise* ne l'aime point, & qu'il a eu tort d'abandonner *Julie*.

ACTE II. *Julie*, qui conserve la tendresse la plus vive pour *Clitandre*, s'est déguisée en homme, afin de mieux observer toutes ses démarches ; elle gagne le jardinier ; celui-ci lui laisse l'entrée du jardin ; elle y rencontre *Cidalise*, qui, trompée à son déguisement, se prend de belle passion pour elle ; *Julie* lui donne rendez-vous dans le bois pour le soir même.

Scène plaisante entre *Cidalise* & *Valère*.

VALERE *à part*.

Pourquoi m'a-t-on laissé entrer cette femme-là ? (*à Cidalise*) Pardonnez, belle *Cidalise*, je sors de chez vous pour vous faire mes excuses ; on m'a dit que vous étiez ici, & j'y suis accouru.

CIDALISE.

Il feroit aſſez difficile que l'on vous eût dit que j'étois ici, & mon Suiſſe n'eſt pas mon confident.

VALERE.

Vous ſçavez que j'étois engagé chez la Comteſſe.

CIDALISE.

Sans doute.

VALERE.

Et qu'elle eſt de ces femmes qui regardent un ſouper où elles prient comme une affaire d'honneur ?

CIDALISE.

Oh ! cela eſt vrai.

VALERE.

Sans cela, vous comprenez bien que je n'aurois pas manqué une occaſion de vous voir.

CIDALISE.

Je ne ſçais pas pourquoi.

VALERE.

Cela n'eſt pourtant pas bien difficile à comprendre, & les ſentimens que j'ai pour vous.

CIDALISE.

Encore des ſentimens, *Valère*, oh ! cela eſt bien uſé.

VALERE *avec un air dégagé.*

Pourquoi donc ?

CIDALISE.

Parce que nous ſommes trop éclairés tous deux pour nous dire de pareilles choſes.

VALERE.

Mais, je vous aſſûre.

CIDALISE.

Ne m'aſſûrez de rien.

VALERE.

La raiſon ? . . . . .

CIDALISE.

La raiſon eſt que je n'ai que faire de vos assûrances.

VALERE.

Mais aux termes où nous en ſommes.

CIDALISE.

Tenez, *Valère*, oublions tout ce qui s'eſt paſſé ; j'ai fait une étourderie ; qu'il n'en ſoit plus parlé, je vous prie, & ne nous rencontrons plus déſormais que dans le monde.

VALERE.

Oh ! voilà un beau ſujet de bouderie, parce que je manque à un rendez-vous.

CIDALISE.

Vous êtes dans la plus grande erreur du monde, ſi vous croyez que je vous boude ; il faudroit pour cela qu'il

restât quelque trace de vous dans mon ame, & je vous proteste que vous en êtes absolument effacé.

VALERE.

Cidalise, c'est porter trop loin la plaisanterie.

CIDALISE.

Voilà qui est excellent; on a autant de peine à vous persuader qu'on ne vous aime point, que les hommes raisonnables en ont à se flatter qu'on les aime.

VALERE.

Mais vous venez ici.

CIDALISE.

Cela est vrai : j'y suis venue pour vous dire tout cela, & je vous jure que si j'avois été piquée, je vous aurois attendu chez moi.

VALERE.

A la bonne heure.... Vous en serez fâchée.

CIDALISE.

Je ne crois pas.

VALERE.

Vous me regretterez.

CIDALISE.

Vous n'êtes pas fait pour l'être.

VALERE.

Cidalise, comptez que je vous aime.

CIDALISE.

Valère, comptez que je n'en crois rien.

VALERE.

Mais si cela étoit..... Et cela est : je ne vous cacherai pas que peut-être la trop grande confiance où j'étois de vous avoir plû, a fait que j'ai moins ménagé ce bonheur : mais, au moment de le perdre, j'en sens tout le prix, & ma crainte vous prouve tout mon amour. (*Il se met à genoux*) *Cidalise*, cessez de me faire peur : voyez..... Vous riez ?

CIDALISE.

Comment voulez-vous qu'on ne rie point de tout cela, quand on eſt de ſang froid ?

Araminte vient faire une querelle à *Cidaliſe*; *Valère* s'amuſe de cette vieille folle, parle des ſentimens qu'elle lui inſpire, & lui ſacrifie une lettre qu'il reçoit à l'inſtant.

ACTE III.

MATHURIN.

Pardi, il n'y a point de conſcience à *Valère*; une brave Dame de province qui arrive ici dans la bonne foi pour faire une action honnête, & pour empêcher que ſa nièce ne ſe débauche, & v'là notre maître qui cherche à l'enjoler; paſſe pour celles qui y viennent tout exprès pour çà; elles n'ont que ce qu'elles méritent : mais ſi nous allons toujours un pareil train, à la fin on n'oſera plus paſſer dans la rue; c'eſt un cahos ce ſoir dans la Maiſon que l'on y entend plus rien. On ne ſçait où mettre le pied qu'il ne ſorte un amou-

reux d'un buiſſon. Il n'y a pas de païs de chaſſe plus vif que çà. V'là d'abord Monſieur *Clitandre* & Madame *Cidaliſe* qui ſoupent là-haut ; fatigué, qu'il y fait triſte ! Elle dit qu'elle a la migraine, & ce n'eſt pas çà qu'elle a : c'eſt pour s'en aller de bonne heure : elle montera dans ſon carroſſe ; ſon Monſieur la croira partie, & puis crac, elle reviendra ici par la petite porte pour entretenir M. le Chevalier ; je dois lui ouvrir à une heure, & il n'en eſt pas loin. Heureuſement nous n'avons point de lune. V'là l'autre Madame *Araminte* qui ſoupe avec mon Maître ; il eſt vrai qu'ils ont l'air de parler d'affaires, & que la Dame lui a donné une bonne paire de ſoufflets, parce qu'il vouloit entrelarder cela de tous ces dictions d'amour : voilà Monſieur le Chevalier qui attend au fond du bois que j'y conduiſe Madame *Cidaliſe*, & ne voilà-t-il pas encore Monſieur *de la Montagne* qui eſt avec une demoiſelle que je ne connois pas..... Mais j'entends du bruit.....

Le nom de *Julie* échappe ſans ceſſe à *Clitandre*, qui la regrette à chaque

instant davantage. On a instruit *Valère* de tout ce qui doit se passer ; la nouveauté de l'aventure pique sa curiosité. *Julie* & *Cidalise* se trouvent au rendez-vous ; celle-ci fait l'aveu de son amour ; *Clitandre* les surprend ; *Julie* toujours déguisée en homme feint de prendre le parti de *Cidalise* qui s'enfuit en criant au secours.

JULIE.

Avant de vous faire raison, Monsieur, j'ai des questions à vous faire.

CLITANDRE.

Et moi, je n'ai rien à entendre.

JULIE.

Votre honneur, ainsi que le mien, sont intéressés aux éclaircissemens que je vous demande.

CLITANDRE.

Vous éludez en vain ; il faut se battre, ou je vous deshonorerai.

JULIE.

Je n'en crois rien ; & je vous verrai

peut-être me demander grace dans un moment.

CLITANDRE.

Poltron !

JULIE.

Les injures ne conviennent point entre des perſonnes comme nous. Répondez-moi, combien y a-t-il que vous connoiſſez *Cidaliſe* ?

CLITANDRE.

Il y a près d'un mois. Que vous importe ?

JULIE.

N'aviez vous point d'engagement avec quelqu'autre ?

CLITANDRE.

Qu'eſt-ce que cela vous fait ?

JULIE.

Plus que vous ne penſez, répondez, perfide, & ſi vous avez une querelle à vuider avec moi, je vous ferai

voir à mon tour que j'ai la vertu-même à venger : répondez, qu'avez vous fait de *Julie* ?

CLITANDRE.

De *Julie* !

JULIE.

Oui de *Julie*; vous êtes lié à elle par les sermens les plus forts; elle s'étoit engagée à vous sur la foi de ce qui doit être le plus cher aux hommes, l'honneur & l'amour : avez vous eu quelques raisons de vous plaindre d'elle?

CLITANDRE.

Non.

JULIE.

Méritoit-elle que vous lui donnassiez la mort?

CLITANDRE.

La mort ! *Julie* !

JULIE.

Qu'est-elle devenue ?

CLITANDRE.

Hélas! je l'ignore.

JULIE.

Vous l'ignorez, & vous n'en êtes pas plus en peine? Quand elle auroit voulu vous arracher la vie, la sienne vous seroit-elle plus odieuse?

CLITANDRE.

Ah! bien loin d'être indifférent sur ce qui la regarde, j'ai porté par-tout avec moi le remords de l'avoir quittée.

JULIE.

Julie vous aimoit. *Julie* ne vivoit que pour vous aimer. Vous étiez seul pour elle dans l'univers. Ses jours, ses momens, ses volontés, son ame, tout étoit à vous. Elle ne respiroit que pour vous; elle ne voyoit de terme à sa vie que celui de votre amour, & votre infidélité va la lui ôter.

CLITANDRE.

Ah! ma chère *Julie*, où êtes-vous?

JULIE.

Elle eſt au milieu des larmes & du déſeſpoir, & vous n'avez plus qu'un moment pour l'arracher à la mort.

CLITANDRE.

Où ſuis je! Qu'entends-je! Quelle voix! *Julie* à mes genoux! *Julie!* (*elle s'évanouit*) elle ſe meurt! Ma chère *Julie!*

Clitandre obtient ſa grace, & promet d'aimer la généreuſe *Julie* le reſte de ſes jours.

Vous avez dû remarquer, Monſieur, par les Scènes que je viens de rapporter, combien le ſtyle de l'auteur eſt élégant & pur; combien il a de fineſſe dans le dialogue, de netteté dans l'intrigue, combien cette pièce ſuppoſe de connoiſſance des hommes, non de cette connoiſſance imparfaite qui ſe borne à la ſpéculation, mais de cette connoiſſance qui s'acquiert par l'expérience.

Le Jaloux de lui-même eſt une pièce à caractères. Les fureurs de la jalouſie ont fait le ſujet de pluſieurs Tra-

gédies qui ont eu du ſuccès : il me ſemble que M. le Préſident *Hénault* n'a pas moins réuſſi à nous en démontrer les travers & les ridicules. *Clitandre*, le héros de la Pièce, eſt ſur le point d'épouſer une jeune perſonne bien née appellée *Julie* ; mais, ſi près du mariage, la crainte & les ſoupçons s'emparent de lui. *Liſette*, ſuivante de *Julie*, entreprend de le corriger & fait promettre à ſa maîtreſſe de ne jamais lui répondre dès qu'il lui témoignera la plus légère inquiétude. *Clitandre* arrive ; *Julie* eſt occupée à écrire ; il demande à voir la lettre ; on la lui refuſe ; ce refus augmente ſes ſoupçons & ſon trouble ; il eſt confondu en voyant que cette lettre eſt pour lui.

Paſquin a la même manie que ſon maître ; il aime la Suivante & paſſe ſon temps à épier ſes actions & celles de *Julie*. Il voit *Dorante*, ami de *Clitandre*, qui ſort de chez un Peintre ; le Peintre rappelle *Dorante* qui étoit déja trop loin, prend *Paſquin* pour ſon domeſtique & lui remet un paquet. *Paſquin* revient triomphant ; *Clitandre* ouvre le paquet ; c'eſt le portrait de *Ju-*

lie; il ne doute plus que ce portrait ne ſoit deſtiné à *Dorante*; il ſe croit trahi par ſa maîtreſſe & ſon ami. » Ah! » pour le coup, s'écrie-t-il, nous ver» rons comment elles vont ſe tirer de » ce pas-ci; je ne donnerois pas cette » aventure pour tout mon bien.

LISETTE.

Âh, ah, Meſſieurs, voilà bien de la joie..... (*à Clitandre*) Vous eſt-il arrivé quelque ſucceſſion? (*à Paſquin*) a-t-on augmenté tes gages?

CLITANDRE.

Bon jour, Mademoiſelle *Liſette*; comment ſe porte *Julie*?

LISETTE.

Fort bien.

CLITANDRE.

Je le crois. Y a-t-il long-temps qu'elle n'a vu *Dorante*?

LISETTE.

Pourquoi me demander cela? Vous les avez laiſſés tantôt enſemble.

CLITANDRE.

Je le sçais bien: &..... Son portrait est-il bien avancé?

LISETTE *embarrassée, à part.*

Qui diantre a pu lui dire que ma maîtresse s'étoit fait peindre?

CLITANDRE *d'un ton railleur.*

Que dis-tu? Cette question t'embarrasse.

LISETTE.

Moi, point.

CLITANDRE.

Répons, répons un peu.

LISETTE.

Je ne sçais ce que vous voulez dire. (*à part*) Elle vouloit le surprendre par cette galanterie.

CLITANDRE.

Oh! je le sçais bien, moi: ta maîtresse se fait donc peindre?

LISETTE.

LISETTE.

Je l'ignore.

CLITANDRE.

Tiens, regarde.

LISETTE.

Eh bien, je vois que c'est un portrait : il me semble que c'est un portrait de femme.

CLITANDRE.

Je le croirois bien, & cette femme est *Julie*.

LISETTE.

Pourquoi ?

CLITANDRE.

Comment, pourquoi ? Voilà une plaisante question ; parce que c'est elle.

LISETTE.

Je ne la reconnois pas.

CLITANDRE.

Mais, en un mot, c'eſt ſon portrait.

LISETTE.

Qui vous l'a dit?

PASQUIN.

Faut-il qu'un portrait ſoit ſigné?

LISETTE.

Il ſera ce qu'il pourra.

CLITANDRE, *tout joyeux.*

Paſquin, elle s'embarraſſe.

PASQUIN *mourant de rire.*

Oh pour cela oui.

CLITANDRE.

Et à qui, s'il vous plaît, deſtinoit-elle ce portrait?

LISETTE *héſitant.*

A ſa Tante, ſans doute.

CLITANDRE.

Cela ſeroit bon s'il ſe trouvoit dans ſes mains : va, va, ma pauvre enfant, tu n'entends pas ton métier ; le Peintre l'a fait pour *Dorante*.

LISETTE.

Bon, qu'eſt-ce que vous voudriez qu'il en fît ?

CLITANDRE.

En vérité, *Liſette*, ton embarras me fait pitié. (*Gaîment*) Tire-toi un peu delà, je t'en prie.

PASQUIN.

Oui, oui.

CLITANDRE.

Voyons, comme tu pourras expliquer cette aventure.

LISETTE.

Moi, je l'explique en diſant que le portrait n'eſt pas pour *Dorante*.

CLITANDRE *encore plus gaîment.*

Et je te dis que *Dorante* l'a fait faire au Peintre.

LISETTE.

Pourquoi, encore une fois, voulez-vous que ce ſoit *Dorante* ?

CLITANDRE.

Parce que le Peintre le lui a remis.... Ah, pour le coup, tu ne ſçais où tu en es. *Paſquin*, vois-tu ? vois-tu ?

LISETTE.

Cela eſt en effet fort plaiſant. Et, Monſieur, s'il vous plaît, qu'eſt-ce que vous gagnez à tout cela pour être ſi gai ?

CLITANDRE *embarraſſé.*

Le plaiſir de vous confondre toutes deux.

LISETTE.

Voilà un beau profit. Il faut avouer qu la jalouſie entend bien ſes intérêts ;

un jaloux est ravi d'une découverte contre son amour, comme s'il y faisoit sa fortune. Et, mort-de-ma-vie, ce seroit à vous à m'aider à vous détromper.

Julie survient ; tout s'éclaircit ; elle vouloit surprendre *Clitandre* en lui envoyant son portrait. *Dorante* s'étoit chargé de terminer avec le Peintre. Nouvelle confusion de *Clitandre* qui obtient encore une fois son pardon.

Cependant *Pasquin* est toujours tourmenté ; il se déguise en femme & vient se présenter pour une des places de soubrette chez la mère de *Julie* ; il s'adresse à *Lisette* qui le reconnoît & qui feint d'y être trompée. *Clitandre*, que son valet n'a instruit de rien, voit un homme déguisé qui parle à *Lisette* ; ses soupçons renaissent avec plus de violence que jamais ; il va trouver la mère de *Julie* ; on lui dit que l'homme déguisé est son propre valet.

PASQUIN.

Enfin, Monsieur, on ne dira plus

que j'ai tort, &, pour cette fois, les choses vont être éclaircies.

CLITANDRE.

Vous voyez, Madame, si c'étoit *Pasquin* qui s'étoit introduit dans la maison sous un déguisement de femme.

CIDALISE.

J'avoue que ceci m'étonne.

CLITANDRE.

Je ne suis pas fou.

PASQUIN.

Pardonnez-moi, Monsieur.

CLITANDRE.

Maraut.

PASQUIN.

Ce n'est pas cela que je veux dire: j'entends qu'il est vrai que c'étoit moi qui étois déguisé en fille.

CLITANDRE.

Comment, insolent!

PASQUIN.

Attendez, Monsieur, & vous allez voir si j'ai eu raison, & si je vous ai bien servi. Mais dois-je dire tout cela devant Madame ?

CLITANDRE.

Parlez, parlez.

PASQUIN.

Je me suis donc introduit dans la maison, parce que j'étois sûr qu'il s'y tramoit quelque chose contre vos intérêts, & je n'ai pas tardé à en être éclairci. J'ai sçu de point en point tout le fond de l'intrigue : *Julie* vous déteste, tout ainsi que *Lisette* fait de moi. Elle songe à épouser *Dorante*, & *Lisette* le valet de *Dorante*, & votre ami *Dorante* est le plus grand scélérat.....

CIDALISE.

Quelle fable !

CLITANDRE.

Il n'y a pas d'apparence que *Dorante*...

PASQUIN.

Apparence, ou non, Monsieur, c'est un fait.

CLITANDRE.

On s'est moqué de toi.

PASQUIN.

C'est bien plutôt de vous..... Comme j'achevois d'apprendre tout le reste de ce beau négoce, vous êtes arrivé; la peur m'a pris, & je me suis sauvé.

CIDALISE.

Pouvez-vous écouter un récit si mal concerté?

CLITANDRE.

Quoi, c'est-là où se réduisent toutes les preuves.....

PASQUIN.

Donnez vous patience; voici le bel endroit: quand je me suis vu hors de la maison, je ne sçais quel bon instinct m'a pris de rester vis-à-vis pour examiner ce qui alloit se passer; vous al-

lez voir si j'avois bon nez. J'ai vu arriver un fiacre.

CIDALISE *avec dédain.*

Un fiacre !

CLITANDRE *avec vivacité.*

Un fiacre !

PASQUIN.

Oui, un fiacre, & dans ce fiacre, ne vous en déplaise, j'ai vu monter *Julie*, *Lisette* & *Dorante.*

CIDALISE.

Et, Monsieur, ce coquin est ivre.

CLITANDRE.

Après.

PASQUIN.

J'ai suivi le fiacre ; il a mené notre trio à une petite rue qui n'est pas à mille pas de la maison ; nos trois personnages sont descendus, & je les y ai vu entrer dans une petite porte quarrée ; mais une petite porte, là de ces petites portes..... Enfin.....

CLITANDRE *hors de lui.*

Madame, vous voyez..... Vous entendez..... *Julie !* ..... *Dorante.* !

PASQUIN.

Lisette !.... Il est vrai qu'ils n'étoient que trois ; mais je parierois bien que le valet de *Dorante* étoit là pour préparer le souper.

CIDALISE.

Je ne reviens point de mon étonnement.

Arrive *Dorante* de la part de *Julie* ; la conduite de *Clitandre* lui a fait prendre une résolution extrême ; elle a redouté un engagement avec un homme si propre à la rendre malheureuse : mais, comme elle avoit du penchant pour lui, elle a craint sa propre foiblesse ; elle est entrée dans un Couvent dont elle est résolue de ne jamais sortir.

Ceux qui liront cette Comédie desireront sûrement de la voir représenter. Le caractère de ce jaloux est un des plus plaisans, des plus singuliers, &,

malgré cela, des plus vrais qu'il soit possible d'imaginer. Celui de *Pasquin* ne me paroît pas aussi naturel ; cette rencontre d'un maître & d'un valet tous deux jaloux de la même manière, choque un peu la vraisemblance. Le rôle de *Pasquin* est la charge de celui de *Clitandre*. Cependant nous avons au Théâtre des exemples pareils. Outre *Cornélie*, *Vestale*, *François II*, *la Petite Maison* & *Le Jaloux de lui-même*, il y a dans ce volume deux autres petites pièces, *Le Réveil d'Epiménide*, Comédie en prose en un Acte, & *Le Temple des Chimères* ; *Divertissement Lyrique*. Je vous en ai rendu compte autrefois*.

Ce Recueil est très-estimable, & mérite d'occuper une place à côté de nos ouvrages Dramatiques que nous jugeons dignes d'être conservés. Il n'y a point de nom de Libraire sur le frontispice du volume ; je ne puis dire où il se vend.

* Voyez l'*Année Littéraire* 1755, Tome VIII, page 19.

Je suis, &c.

A Paris, ce 2 Décembre 1770.

LETTRE II.

Dictionnaire Historique des Siéges & Batailles mémorables de l'Histoire Ancienne & Moderne, ou Anecdotes Militaires de tous les Peuples du monde, 3 volumes in-8°. d'environ 700 pages chacun; à Paris chez Vincent Imprimeur-Libraire rue Saint Séverin.

LEs batailles & les siéges, qui sont les faits brillans de l'histoire, s'y trouvent ordinairement noyés dans une infinité d'autres détails qui leur sont étrangers : c'est en faveur des Militaires qu'on s'est proposé de les réunir & de les rapprocher dans ce recueil. Je vais vous faire part, Monsieur, de ce qui m'y a paru de plus intéressant.

Siége d'Amide en 502. Cabade, Roi de Perse, ayant déclaré la guerre à

l'Empereur *Anastase*, porta devant Amide la terreur de ses armes. Mais la vigoureuse résistance des Amidéens, tous soldats, tous intrépides, commençoit à lasser la patience du Monarque Persan. Il avoit enfin résolu de lever ce siège qui duroit déja depuis trois mois, & qui lui coûtoit cinquante mille hommes, lorsqu'un soldat, ayant remarqué l'entrée d'un ancien souterrein qui n'étoit bouché que de petites pierres, s'y glissa pendant la nuit, & reconnut qu'il aboutissoit à l'intérieur d'une Tour dont on avoit confié la garde à des Moines, sans doute parce que l'on ne craignoit rien de ce côté là. Il en avertit *Cabade* qui, la nuit suivante, y fit couler des soldats. C'étoit le 10 Janvier ; le froid étoit piquant, & il tomboit une grosse pluie. Les bons Cénobites, gardiens de la Tour, s'étoient pieusement enivrés la veille, à l'occasion d'une fête, & dormoient d'un profond sommeil ; ils furent égorgés sans bruit. Les sentinelles, pour éviter le froid & la pluie, s'étoient retirés dans les maisons. Les Perses brisèrent les portes, & le Prince

vainqueur ordonna de passer tous les habitans au fil de l'épée. Cet ordre cruel fit périr plus de cent mille personnes. Pendant que le Roi traversoit la ville, monté sur son éléphant, & qu'il animoit la fureur de ses soldats, un Prêtre d'Amide, courbé de vieillesse, se prosterna devant lui, en criant : *Eh! quoi, Prince, oubliez-vous qu'il est indigne d'un puissant Monarque d'égorger de malheureux vaincus ?... & pourquoi,* dit *Cabade avez-vous fait tant de résistance ?.. Helas!* répondit l'adroit vieillard, *Dieu vouloit que vous dussiez votre conquête à votre valeur & non pas à notre lâcheté.* Le compliment flatta la vanité du vainqueur, & calma sa colere ; il fit cesser le massacre, & permit seulement le pillage.

Prise de Berzem. Alp-Arslan, Sultan des Selgiucides de Perse, voulant, joindre le Turquestan à ses vastes Etats entra dans ce pays avec une puissante armée, & vint assiéger le Château de Berzem l'an 1072. C'étoit la Place la plus forte, la plus grande & la mieux située de toute la contrée. Elle étoit défendue par une garnison de troupes

choisies ; & l'intrépide *Joseph Cothüal*, de la Nation des Karismiens, animoit ces guerriers par ses paroles & par ses exemples. Cependant, malgré la plus brave résistance, Birzem fut emporté d'assaut, & *Joseph* fut conduit aux pieds du Sultan. Ce vainqueur superbe accabla d'outrages son illustre prisonnier. *Joseph* indigné lui dit fiérement : *je t'avois cru l'ame plus noble ; mais je me suis trompé, & je ne vois qu'avec douleur que je ne me suis rendu qu'à un lâche qui deshonore sa victoire & qui fait rougir la fortune. Vil Tyran, délivre-toi promptement d'un homme qui t'auroit fait pâlir tête-à-tête.* Le Sultan, transporté de rage, condamne *Joseph* à la mort ; il ordonne qu'on l'attache à quatre pieux par les quatre membres. Aussitôt le prisonnier, plein de fureur, tire un poignard, & s'élance sur le Sultan. Les Gardes l'arrêtent. *Alp-Arslan* écarte les Gardes, bande son arc, vise *Joseph*, & veut l'immoler lui-même à sa vengeance. Le trait part ; *Joseph* l'évite ; & comme un lion rugissant, il se jette sur son ennemi &

lui plonge son poignard dans le sein. Le Sultan tombe ; *Joseph* est attaqué de toutes parts ; il se défend, il frappe, il immole ; enfin, il est terrassé par un coup de levier qu'il reçoit par derrière. *Alp-Arslan* ne lui survêcut que de quelques jours.

Deux coups de canon, tirés au siége de Bommel en Hollande en 1599, eurent un effet singulier : le premier, parti des retranchemens Hollandois, emporta la tête à deux frères, qui, s'étant reconnus par hasard aprés une longue absence, se tenoient étroitement embrassés : le second, tiré des batteries Espagnoles, alla tuer un mari & sa femme couchés ensemble dans l'armée des Hollandois.

Bataille de Cassovie. En 1389, *Amurat I* vainquit dans les plaines de Cassovie les Valaques, les Hongrois, les Dalmates & les Tribaliens confédérés. Après la bataille, qui fut longue & sanglante, le Sultan alla reconnoître les morts. Quand il eut promené ses regards sur ces tristes trophées de sa victoire : » je m'étonne,

» dit il au Grand-Visir qui l'accompa» gnoit, de ne voir parmi ces morts » que des jeunes gens sans barbe, & » pas un vieillard... C'est ce qui nous » a donné la victoire, répond le Visir. » Toute cette jeunesse n'écoute que le » beau feu qui l'anime, & vient périr » à nos pieds. La vieillesse est plus » tranquille & plus sage.... Ce qui » me surprend encore davantage, re» prit le Grand-Seigneur, c'est que » j'aie triomphé. Je songeois cette nuit » qu'une main ennemie me perçoit le » flanc, & cependant, graces à Dieu, » graces à son Prophête, je triomphe » & je vis ». A peine avoit-il prononcé ces dernières paroles, qu'un Soldat Tribalien, qui se tenoit caché parmi les morts; se lève plein de rage, & brûlant de venger sa patrie, plonge son poignard dans le cœur du Sultan. Ce malheureux est mis en pièces & le superbe *Amurat* expire deux heures après.

Les Flamands, à la bataille de *Comines* gagnée par les François en 1382, avoient fait porter leur bannière par

une fille de joie, nommée *Marie Jetrud*. Cette Courtisane fut tuée dans le premier choc. Il paroît que dans ce siècle, & même dans le suivant, on employoit assez volontiers quelques femmes dans les combats; c'étoit sans doute pour animer la valeur des Guerriers. On rapporte qu'en 1396, dans une bataille livrée contre les Frisons, une femme se détacha de leur armée avant le signal, & vint se présenter aux ennemis qu'elle insulta. » Tantôt cette femme venue, dit le naïf » *Froissard*, elle se trouva en place, & » puis tourna le derrière, & leva ses » draps, c'est à sçavoir sa robe & sa » chemise & monstra son derrière aux » Hannyers, Hollandois, Zélandois, » & à toute la Compagnie qui voir la » souloit, en criant aucuns mots, ne » sçais pas quels, sinon qu'elle dit: » *prenez là votre bien-venue* «?

Les Florentins fatigués de la domination des *Médicis*, les avoient chassés de leur ville. Le Pape *Clement VII*, apprenant la disgrace de sa famille, entra dans les plus violens transports

de colère. Le serment qu'il fit de tirer vengeance de cette insulte, m'a paru fort plaisant dans la bouche d'un Pape. *Oui*, s'écria le fougueux Pontife, *j'aimerois mieux n'être pas inhumé en terre sainte, que de ne pas punir cette ville rebelle!* Tout s'arma dans Rome; on n'y entendoit plus que le son des tambours; il sembloit que cette capitale du Monde Chrétien ne fût plus habitée que de soldats. Le desir de saccager Florence étoit si grand dans les gens de guerre, qu'il y en eut qui, cités en justice & craignant de ne pouvoir arriver à temps au rendez-vous de l'armée, protestèrent, contre leurs parties, des dommages & intérêts du sac de cette ville opulente. Les *Médicis* furent rétablis dans Florence.

A la bataille de *Hersan*, livrée entre les Impériaux & les Turcs, en 1687, le Cornette de la Compagnie Colonelle du Régiment de *Commerci* se laisse prendre son étendard. Le Prince de *Commerci* demande à l'instant au Duc de Lorraine, Général de l'armée, la permission d'aller en enlever un autre

aux Infidelles. Il obtient ce qu'il desire. Il part ; il vole avec une ardeur extrême. Il apperçoit un Turc qui porte un étendard au bout d'une zagaye : il court à lui le pistolet à la main, tire de fort près, manque son coup, & jette son pistolet à terre pour s'armer de son épée. Le Musulman profite de cet instant pour lui enfoncer dans le flanc sa zagaye. Le Prince la saisit froidement de la main gauche, & de la droite assène un si terrible coup d'épée sur la tête de son adversaire, qu'il la fend en deux. Après ce trait heureux & hardi, le jeune Prince arrache lui-même de son corps la zagaye ; porte le fruit de sa victoire, encore tout ensanglanté, à son Général ; il fait appeller son Cornette, & lui dit sans s'émouvoir: *Voilà, Monsieur, un autre étendard que je vous confie ; il me coûte un peu cher, & vous me serez plaisir de le mieux conserver que celui que vous vous êtes laissé enlever.* Cette réprimande singulière fut presqu'autant admirée que l'action même. L'Empereur, dans la vue de récompenser ce jeune Héros d'une ma-

nière digne de lui, fît placer l'étendard, avec des cérémonies extraordinaires, dans le Temple principal de sa Capitale. L'Impératrice de son côté en fit de sa propre main un autre qu'elle envoya au Prince de *Commerci*, pour remplacer celui que sa Compagnie Colonelle avoit perdu.

On trouve dans ce Dictionaire une anecdote; assez plaisante sur la manière dont le célèbre *Nasruddin-Hoia* s'y prit pour obtenir de *Tamerlan*, en faveur de ses concitoyens, un traitement favorable. Ce Prince, en 1401, étant entré dans l'Asie Mineure, vint camper devant *Jénishéhir* ou *Néapolis*. A l'approche de ce Conquérant terrible, les habitans se préparoient à se défendre; mais *Nasruddin* leur persuada de subir le joug, & s'offrit d'aller trouver *Tamerlan* de leur part. Près de partir pour cette ambassade, l'Esope Turc se mit à songer en lui-même quel présent il pourroit faire à cet ennemi redoutable, pour le rendre propice à ceux qu'il vouloit sauver. *Un avis*, se dit-il à lui-même, *est toujours bon*;

il faut que je consulte ma femme. Il la va trouver, & lui dit : *quels fruits te semblent devoir être plus agréables à Tamerlan, des figues ou des coings ? . . Des coings*, répondit-elle ; *ils sont plus beaux & plus gros & plaisent d'avantage... Quelque utile que soit un conseil*, répliqua *Nasruddin*, *il n'est jamais sage de suivre celui d'une femme ; je porterai des figues.* Il part, il arrive, on l'introduit. Il paroît aux pieds de *Tamerlan*, & lui présente son offrandè. Il étoit chauve & nu-tête. Ce Prince lui fit jetter ses figues à la tête. A chaque coup, *Nasruddin* crioit, sans cependant paroître ému, *Dieu soit loué !* Cette saillie excita la curiosité de *Tamerlan* qui lui en demanda la raison. *Je remercie Dieu*, répondit l'Ambassadeur, *de ce que je n'ai point suivi le conseil de ma femme ; car, si, comme elle le vouloit, j'avois offert à votre Majesté des coings aulieu de figues, mon présent m'auroit tué.* Bientôt *Nasruddin* plut à *Tamerlan*, & devint très-familier avec ce Prince. Quelques jours après, il lui apporta dix concombres

cueillis dans leur primeur. Le Monarque lui donna dix écus d'or. *Nasruddin* revint à la charge, remplit de concombres un chariot, & s'achemina vers la tente de *Tamerlan* pour les lui offrir. Le garde de la porte refusa de l'introduire, à moins qu'il ne lui promît de partager avec lui la récompense de ce nouveau présent. *Nasruddin* y consent & paroît devant le Prince; mais, pour cette fois, *Tamerlan* lui fit un accueil bien différent du premier. Il ordonna que *Nasruddin* eût à recevoir autant de coups de bastonnade qu'il y avoit de concombres. Il y en avoit cinq cens. *Nasruddin* se soumit; &, après avoir reçu, sans rien dire, deux cens cinquante coups de bâton, il se mit à crier qu'il avoit reçu sa part & qu'il espéroit que le Roi feroit justice du reste au garde de la porte, suivant les conditions passées entr'eux. On va chercher le Garde; il avoue son marché, & reçoit, non sans se plaindre, les autres deux cens cinquante coups de bâton. *Tamerlan*, à la considération de *Nasruddin*, pardonna aux habitans de *Jénishéhir*.

Antoine de Bourbon, Roi de Navarre, formoit le siège de Rouen, dont les Huguenots s'étoient emparés en 1562. Dans un assaut livré par les Catholiques, un Gentilhomme, nommé *François Civile*, reçoit un coup qui le renverse du rempart dans la ville, sans connoissance. On l'enterre peu de temps après. Un de ses domestiques cherche son cadavre, afin de lui procurer une sépulture honorable. Il trouve que son maître respire encore : il le lève, & l'emporte à l'hôtel des blessés. Les Chirurgiens n'ayant pas de temps à perdre auprès d'un homme qu'ils regardent comme mort, le laissent pendant quatre jours, après lesquels un d'eux le visite, nettoie la plaie, & le met en état de vivre. Après un siége assez long, Rouen ayant été emporté & livré au pillage, des soldats entrent dans la maison de ce même Gentilhomme *Civile*, qui étoit encore au lit pour se refaire de ses blessures. Ils le jettent par la fenêtre ; il tombe sur tas de fumier, où il reste abandonné l'espace de trois jours. Un de

de ses parens le fait enlever pendant la nuit. Il recouvre la santé, & survit quarante ans à ces différentes espèces de mort.

Ces Anecdotes militaires, ces traits de courage, de dévouement & de grandeur d'ame forment la partie la plus intéressante de ce Dictionnaire. Il n'est point de citoyen qui, sans avoir le bonheur de servir le Roi dans ses Troupes, ne s'enflamme à la lecture de ces belles actions. Les Officiers trouveront dans cet ouvrage une foule de préceptes & d'exemples, bien propres, non seulement à leur faire aimer leur profession, mais à leur donner les connoissances nécessaires pour y réussir. Ils verront, dans cette suite de toutes les guerres qui ont eu lieu depuis le commencement du monde, quelle a été la valeur propre de chaque siécle, & les divers degrés par lesquels le grand art de la guerre a successivement passé, pour arriver à ce haut point de perfection où l'ont porté les *Turennes*, les *Condés*, les *Montecucullis*, les *Vaubans*, & tous les grands Généraux de l'Europe moderne.

Je suis, &c.

A Paris, ce 4 Décembre 1770.

LETTRE III.

Panégyrique de Sainte Jeanne-Françoise Frémiot, Baronne de Chantal.*

Ce Discours, prononcé à Pont-à-Mousson & à Nancy, dans la cérémonie de la canonisation de l'illustre

* *Jeanne-Françoise Frémiot* fondatrice & Religieuse de l'Ordre de la Visitation, nâquit à Dijon le 13 Janvier 1572. Elle étoit fille de *Bénigne Frémiot*, Avocat Général, puis second Président au Parlement de Dijon. A l'âge de 20 ans elle épousa *Christophe de Rabutin*, Baron *de Chantal*, dont elle eut six enfans; l'un desquels, *Celse Bénigne*, qui mourut au siége de Ré en 1627, fut père de la célèbre Madame *de Sévigné*. Le Baron *de Chantal* fut tué à la chasse par l'imprudence d'un de ses amis. Sa veuve se livra toute entière à la piété, & se mit sous la direction de S. *François de Sales*, dont les conseils l'engagèrent à instituer l'Ordre de la Visitation. Elle prit l'habit de Religieuse le 6 Juin 1610, dans une maison située au fauxbourg d'Annecy,

Fondatrice de l'Ordre de la Visitation, par M. *la Cour* Chanoine de Toul, forme une brochure *in* 12 de 80 pages. L'Orateur prend pour son texte ce passage de *Judith* Chap. 13: *Dominus hodie nomen tuum ita magnificavit, ut non recedat laus tua de ore hominum.* » C'est » aujourd'hui que le Seigneur a tellement glorifié votre nom, que les » hommes publieront à jamais vos » louanges ». L'Exorde a de la noblesse & de la grandeur. » Y a-t-il des Grands » & des Monarques sur la terre assez » puissans, assez magnifiques, pour » mériter d'être servis comme notre » Dieu ? Rendons hommage à notre » souverain Maître. A lui seul appar» tient la gloire de faire triompher ses » élus des ombres de la mort, de faire » passer leur nom & leurs actions à tra» vers les siécles, au bruit des louan» ges & des acclamations des peuples,

que le S. Evêque de Genêve avoit donnée pour ce nouvel établissement. La Mère *de Chantal* mourut à Moulins le 13 Décembre 1641 en visitant les Monastères de son Ordre. Elle a été béatifiée en 1750, & canonisée en 1766.

» d'imprimer un caractère de gran-
» deur & de majesté à des cendres froi-
» des & inanimées, & de faire tomber
» aux pieds de ses serviteurs l'orgueil
» & le faste des têtes couronnées.
» Quelque puissans que soient les
» Princes de la terre, quelles récom-
» penses peuvent-ils donner? Ils sont
» ce que nous sommes; foibles mor-
» tels qu'un soufle anime & détruit,
» qu'un même jour voit briller & mou-
» rir. Leurs recompenses se sentent de
» leur fragilité; les mausolées superbes
» élevés à la gloire des héros, ces fas-
» tueuses inscriptions qui les entourent,
» ces pâles flambeaux, ces voiles funé-
» bres, ces chefs-d'œuvre d'éloquence
» prononcés pour éterniser la vanité des
» Grands, troublés peut-être par les
» larmes & les gémissemens des audi-
» teurs : tout ce triste & somptueux
» cortége, que nous apprend-il? Le
» néant des grandeurs d'ici bas. Où sont
» en effet ces héros, ces illustres sou-
» tiens des Empires? Le trépas a été
» l'écueil fatal de leur gloire. Renver-
» sés, abbattus, confondus dans la pous-
» sière avec le reste des hommes, le

» ſouvenir des ſervices qu'ils ont ren-
» dus s'eſt diſſipé dans les airs avec
» le bruit de leur chûte. La mort, com-
» me un vent orageux, a diſſipé de vai-
» nes cendres ; elle a dévoré juſqu'à
» leur nom, tandis qu'une femme....
» Grand Dieu ! comme vous vous jouez
» de la vanité des ſuperbes ! Une fem-
» me, après une vie paſſée dans le ſi-
» lence & l'obſcurité de la retraite,
» après plus d'un ſiècle de repos dans
» le ſein de la terre, ſort victorieuſe
» de l'oubli du tombeau ; elle reprend
» une nouvelle vie entre les bras de
» la mort ; ſes cendres n'inſpirent que
» la vénération ; les précieux trophées
» de ſes victoires ſont placés avec hon-
» neur ſur les autels, pour allumer
» dans les ames le noble deſir de l'i-
» miter ».

La ſoumiſſion à la volonté de Dieu eſt le caractère frappant de ſainteté que l'Orateur découvre dans toutes les actions de la Mère *de Chantal* ; il en fait la baſe de ſon éloge. Il montre dans la première partie de ſon Diſcours que c'eſt un deſir vif & conſtant de faire tout ce qui eſt de la volonté divine,

qui l'a sanctifiée dans le monde ; & ; dans la seconde, que c'est ce même desir qui l'a élevée à la perfection dans la vie religieuse.

La jeune *Frémiot* avoit épousé le Baron de *Chantal* ; mais un coup malheureux le lui enlève. Mde *de Chantal* soutient cette perte en héroïne Chrétienne ; elle adore en gémissant les conseils secrets & rigoureux de la Providence, & sa viduité lui fait concevoir de nouvelles vues de perfection. Elle se choisit *François de Sales* pour Directeur. M. *la Cour* trace ainsi le caractère du Saint Evêque de Genève.
» Il est, dans les montagnes de Savoie,
» un homme dont la parole enchaîne
» les Peuples & les Rois, applanit le
» chemin du Ciel aux ames foibles,
» fait trembler Genève au milieu de
» ses remparts, entraîne les partisans
» de *Luther* & de *Calvin*. Soixante &
» quinze mille hérétiques furent con-
» vertis, & par quelles armes? Par sa
» douceur. L'impie ne sçauroit l'ap-
» procher, sans se sentir le cœur péné-
» tré d'indignation contre lui-même
» & d'amour pour la vertu. Les Mo-

» marques, les Philosophes ne peuvent
» l'entendre sans concevoir combien
» son détachement est au dessus des
» richesses, la grandeur de son ame
» au-dessus des trônes. Le puissant Em-
» pire que celui de la vertu ! Je me pro-
» mets bien, disoit le fameux Cardi-
» nal *du Perron*, de convaincre les hé-
» rétiques ; mais il est réservé à M. *de*
» *Sales* de les convertir. Qui fut jamais
» plus foudroyant dans les disputes,
» plus éclairé dans les voies de Dieu,
» plus insinuant dans la liberté des en-
» tretiens, plus exact dans la morale,
» plus sévère dans sa conduite ? Voyez-
» le dans les événemens de la vie ; il
» est d'une tranquillité plus qu'humai-
» ne : vous diriez qu'il cache sa tête
» dans les Cieux, que les orages sont
» sous ses pieds. La pauvreté, les ri-
» chesses, les louanges, les mépris,
» la santé, les maladies, tout lui est
» égal ; aussi serein quand un hérétique
» emporté lève la main pour le frapper,
» que lorsqu'il est accueilli & comblé
» d'honneurs dans les Cours des Rois ;
» aussi content, aussi gai parmi les ro-
» chers du Chablais, dans la cabane

» mais lui devenir à charge. Quoi !
» Elle est mère, & elle n'est pas ébran-
» lée! Elle a encore la force de le con-
» soler, d'essuyer de sa main les larmes
» qu'elle fait couler. Quelle sera donc
» la ressource d'un tendre enfant, si
» ses prières, ses pleurs, les seules ar-
» mes que la nature lui a données, ne
» peuvent la retenir ? O que l'amour est
» ingenieux ! Ce jeune infortuné, au
» désespoir de ne pouvoir vaincre une
» mère qu'il connoît si tendre & si sen-
» sible, se précipite à ses pieds, fait
» de son corps une barrière contre son
» passage : *Je suis trop foible, Madame,*
» lui dit-il, *pour vous retenir ; mais il*
» *sera dit que vous aurez passé sur le*
» *corps de votre fils pour l'abandonner.*
» A ce spectacle inopiné, sa fermeté
» chancéle ; ses entrailles sont émues ;
» elle se voit inondée d'un torrent de
» larmes, la nature parle, le sang se
» fait entendre. . . Mais *Abraham* le
» bras levé pour immoler son fils, par-
» le encore plus haut à son cœur ; elle
» surmonte tout, elle franchit tous
» les obstacles. O Dieu, vous seul sça-

» vez tous les assauts que la nature lui » livra. *Abraham* immolant son fils » fut-il animé d'une foi plus vive, d'une » soumission plus héroïque que la cou- » rageuse *de Chantal* à cet instant » cruel ? »

Le style de l'Orateur a quelquefois de l'enflure & des métaphores outrées, comme : « creusez les fondemens de l'Ordre de la Visitation, vous trouve- » rez pour *base de ses édifices la volonté* » *de Dieu*.... Elle brûle de marcher sur » les traces des Martyrs ; *son sang lui* » *pèse dans les veines*.... *Vincent de* » *Paul*, qui, par l'immensité de sa » charité, a plus essuyé de *larmes* » que l'épée meurtrière des *Alexandres* » & des *Césars* n'a fait couler de *sang*.... » Le temps qui ternit l'éclat d'une action » *par la trace de ses pas*, &c, &c, &c. Mais, en général, ce Panégyrique annonce dans M. *la Cour* des talens oratoires. On y trouve de la chaleur, du mouvement & des images.

Histoire Générale des Voyages, enrichie de Cartes Geographiques, de Plans, de Perspectives, de figures d'animaux, de Végétaux, &c, dix-neuf volumes in-4°, & soixante-seize volu- in-12, proposée à une diminution de près de moitié; à Paris chez Panckoucke Libraire, Hôtel de Thou, rue des Poitevins, quartier Saint André des Arts. . .

Si le Public n'étoit pas convaincu de l'utilité de l'*Histoire Générale des Voyages*, après le grand nombre de volumes qu'il en a déja sous les yeux, c'est en vain qu'on tenteroit de l'intéresser à cet ouvrage. Les Editions multipliées, les Traductions qui en ont été faites dans plusieurs Langues, le nom de feu M. l'Abbé *Prevôt*, son illustre auteur, dont le mérite est reconnu par M. *de Buffon*,

dispensent d'entrer dans un grand détail à ce sujet. Sciences, Arts, Loix, Mœurs, opinions & travaux des hommes, productions de la terre & de la mer, toutes les richesses de l'Histoire Naturelle & de l'industrie humaine: rien n'est omis dans ce Recueil important. Quel est le Livre à composer, où l'Histoire des voyages ne puisse fournir des faits, des lumières, des observations? Depuis que cette collection est avancée à un certain point, il n'a guères paru de bon écrit où elle ne soit citée. Comme ouvrage d'agrément, il en est peu qui puissent lui être comparés. Le lecteur parcourt en différens sens le tour du globe; il partage tous les plaisirs du voyageur, sans être exposé à ses périls, à ses naufrages. Chaque jour lui fait découvrir des peuples nouveaux. Il apprend à connoître leurs mœurs, leurs usages, leurs travaux. Des figures nombreuses, la plûpart dessinées & gra-

vées par M. *Cochin*, lui repréſentent les animaux & les végétaux étrangers au païs qu'il habite. D'autres figures lui mettent ſous les yeux l'habillement, les jeux, les fêtes, les cérémonies civiles & religieuſes des différentes Nations. Des Cartes, en auſſi grand nombre & très-bien faites, lui indiquent les routes & les poſitions; nombre d'autres Cartes rendent les vues, les ports, les perſpectives, les payſages les plus rians & les plus agréables.

Le dix-neuviéme volume *in*-4°. qu'on vient de mettre en vente comprend le Groënland, le Kamtchatka, les voyages des Ruſſes ſur les Mers Glaciale & Orientale, qui mènent de l'Aſie à l'Amérique; ces voyages ſont accompagnés de deux Diſſertations ſçavantes & critiques ſur la Géographie & la navigation de la Tartarie Orientale; d'un extrait raiſonné du voyage intéreſſant de M. l'Abbé *Chape* en Sibérie & de deux

morceaux détaillés & lumineux sur la Laponie. Ce volume termine les voyages de mer, & forme de ce grand corps d'ouvrage un Livre complet. Les voyages de terre qui comprendront l'Egypte, l'Arabie, la Perse, &c, formeront deux volumes au plus, & le dernier de cette continuation sera délivré *gratis* aux Souscripteurs.

Le même volume 19 *in*-4° est réimprimé en quatre volumes *in*-12, & forme les Tomes 73, 74, 75 & 76 de l'édition *in*-12. Le Libraire, possesseur aujourd'hui de tout le fonds de cet ouvrage, ne l'ayant acquis que dans la vue de le proposer à une diminution de près de moitié, a fait réimprimer nombre de volumes *in*-12 qui manquoient pour former des corps complets, & par cette opération, il est en état de proposer cet ouvrage à une diminution considérable ; sçavoir, le corps complet *in*-4° dix-sept volumes à 136

livres ; le grand papier ; 170 livres. L'édition *in*-12, avec les mêmes planches, cartes & figures que dans l'*in*-4°, en soixante-huit volumes, 102 livres; les volumes séparés *in*-4° 8 li-livres au lieu de 14 livres: Les volumes séparés *in*-4° grand papier, 12 livres au lieu de 18 livres; les volumes *in*-12 1 livre 10 sols au lieu de 2 livres 10 sols, prix auquel ils ont été établis & vendus après la souscription fermée. Ceux qui ont négligé de se completter pourront profiter de cette diminution. On peut aussi acquérir les corps complets en une ou plusieurs fois, en commençant par les derniers volumes. Les volumes de la continuation, c'est-à-dire, les tomes 18, 19, *in*-4°; & les tomes 69 à 76 *in*-12 qui y répondent, resteront à l'ancien prix de la souscription; sçavoir, l'*in*-4° 10 livres & l'*in*-12 2 livres.

Collection Académique formée des Mémoires de toutes les Académies de l'Europe, concernant l'Histoire Naturelle, la Physique, la Chimie, la Médecine, &c, 13 volumes in-4°. aussi proposée à une diminution considérable.

Cet ouvrage, divisé en Partie étrangère & Partie Françoise, contient déja le dépouillement de deux cens volumes *in*-4°. Quatre hommes de Lettres sont occupés à la continuation. La rédaction de chaque Académie formera une suite complette. Les dix premiers volumes seront du prix de 80 livres au lieu de 120 livres; les volumes séparés 8 livres au lieu de 12 livres. Les tomes 11, 12, 13 qui viennent de paroître resteront à l'ancien prix. On distribue un *Prospectus* détaillé concernant cet ouvrage & l'objet de cette diminution,

qui n'aura lieu que jusqu'au premier Août 1771.

Vous distinguerez, Monsieur, ces deux importans ouvrages de cette foule de petits Livres qu'on a mis depuis peu au rabais, & dont la Police vient d'arrêter le cours. Le sieur *Panckoucke* ayant acquis ces masses de Livres à très-bon compte, rend un service essentiel aux Sciences en mettant les Gens de Lettres à portée de se procurer à un certain prix des ouvrages qui leur sont véritablement utiles. Il n'a fait ces acquisitions que dans cette vue, & tous les gens raisonnables sentiront que, lorsqu'un ouvrage est devenu très-volumineux, qu'il a été négligé dans les magasins, il ne peut passer dans les mains d'un autre Libraire & de là dans celles du Public sans une diminution considérable. La plûpart des petits Livres qu'on a proposés au rabais auroient dû être

envoyés à l'Epicier ou mis à la rame ; mais je crois que personne ne contestera le mérite & l'utilité des deux ouvrages que je vous annonce.

Sujet des Prix de l'Académie des Sciences, Arts & Belles-Lettres de Dijon, pour les années 1772 & 1775.

Cette Académie propose, pour le prix de 1772, *l'Eloge de Jacques Bénigne Bossuet, Evêque de Meaux.* Elle demande, pour celui qui sera distribué en 1775, qu'on fasse connoître : *Quels sont les avantages que les mœurs ont retirés des Exercices & des Jeux publics, chez les différens Peuples & dans les différens temps où ils ont été en usage.* Comme cette question ouvre un champ fort vaste aux recherches des Sçavans, l'Académie a cru devoir l'annoncer dès-à-présent ; &, pour en faciliter le développement, elle avertit qu'on sera

duit néceſſairement. C'eſt une eſpèce d'Almanach, qui ſera un jour très-recherché ; une ſuite de ces *Etats* formera pour nos deſcendans une hiſtoire intéreſſante de la Muſique du Roi & de nos trois ſpectacles, l'Opéra, la Comédie Françoiſe & la Comédie Italienne. Ce Livret, aujourd'hui même, ſatisfait pleinement la curioſité de ceux qui veulent connoître l'adminiſtration des différens Théâtres, les Acteurs vivans, retirés ou morts, les débuts, les pièces anciennes & nouvelles, &c. Dans l'*Etat* de cette année, vous trouverez un détail de tous les ſpectacles donnés en 1770 à Verſailles, à Choiſy & à Fontainebleau, au ſujet du mariage de M. le Dauphin. On a mis auſſi, à la tête de chaque partie, un petit diſcours très-bien fait. Le tout eſt décoré, comme ci-devant, de 4 eſtampes charmantes & d'un joli frontiſpice. Cet opuſcule

se débite chez *Vente* Libraire rue & au bas de la Montagne de Sainte Geneviéve.

Lettre de M. Gardane Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris, Médecin de Montpellier, Censeur Royal, de l'Académie des Sciences de Marseille & des Sociétés Royales des Sciences de Montpellier & de Nancy, à l'auteur de ces Feuilles, au sujet des consultations gratuites en faveur des malades indigens, dont il a été chargé par M. le Lieutenant-Général de Police.

Plusieurs personnes indigentes de Paris & de la Province, s'adressant tous les jours directement à moi pour avoir part aux consultations gratuites accordées par M. le Lieutenant Général de Police, je vous prie, Monsieur, de

prévenir le Public, par la voie de votre Journal, que c'eſt au Magiſtrat, premier diſpenſateur de ce bienfait, qu'il faut recourir pour avoir ces conſultations, & que je ne ferai déſormais aucune reponſe à ceux qui, deſirant profiter de ce ſecours, ne prendront pas cette voie pour l'obtenir. Les lettres écrites à ce ſujet à mon adreſſe, ſans être affranchies, ſeront également miſes au rebut & l'on n'aura pas plus d'égard pour les conſultations dans leſquelles il s'agira de rappeller les premiers élémens de Médecine, comme la choſe eſt plus d'une fois arrivée ; l'objet de cette correſpondance charitable étant moins de donner des inſtructions élémentaires ſur l'art de guérir, que d'applanir, autant que faire ſe peut, les difficultés qui s'éleveroient dans les cas graves & difficiles.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 16 Décembre 1770.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE IV.

Œuvres Diverſes du Docteur Young, traduites de l'Anglois par M. le Tourneur, 2 volumes in 8°.

M. *le Tourneur*, encouragé par le ſuccès qu'ont eu parmi nous les *Nuits d'Young*, a penſé, non ſans raiſon, que tout ce qu'avoit produit cet écrivain original devoit être marqué du ſceau de ſon génie. En conſéquence il vient de nous donner deux volumes d'*Œuvres Diverſes* de cet auteur, qui ne ſeront point déplacées à la ſuite des *Nuits*. A la tête du 1er Tome de ces *Œu-*

vres Diverses est le portrait gravé d'*Young* que le Libraire a fait venir d'Angleterre. M. *le Tourneur* commence par une *Préface* où vous trouverez des idées aussi judicieuses qu'énergiques. On voit que le traducteur s'est rempli de son modèle, & c'est ainsi que le mérite de traduire devient presqu'égal au talent de créer. » Lorsqu'on » a lu les *Nuits*, on s'attend bien que » le même esprit mélancolique qui » dominoit l'imagination du Poëte » dans ses vers, n'inspiroit pas des » idées riantes ni des réfléxions agréa» bles à la raison tranquille du mora» liste observateur. Amant passionné de » l'autre monde, ennemi déclaré de ce» lui-ci, il chercha toujours à dégoûter » de l'un pour faire aimer l'autre, & » l'on peut dire que jamais l'immorta» lité n'eut d'orateur plus éloquent, ni » cette vie de censeur plus févère. Le » malheur est qu'il est assez difficile de » décider si c'est *Young* qui en exagère » les maux, ou si les hommes s'en van» tent trop les biens. Ce qu'il y a de » certain, c'est qu'il trouvera dans

» l'univers bien des partisans de son opi-
» nion. Tous les malheureux seront de
» son avis, & peut-être aussi tous les
» mourans. »

M. *le Tourneur* justifie *Young* du reproche que bien des gens lui feront de ce qu'il poursuit l'homme dans sa carrière & lui montre à chaque pas le malheur & le tombeau. A la suite d'un morceau très-philosophique & très-éloquent à ce sujet, on lit ces réflexions : « Nous sommes des enfans rem-
» plis de terreurs panniques, & l'ave-
» nir est une nuit peuplée de fantô-
» mes effrayans. Nous guéririons-nous
» de la peur si nous n'avions jamais le
» courage d'avancer jusqu'à l'ombre
» qui nous épouvante, de toucher l'ob-
» jet que notre imagination agitoit à
» nos yeux, & de forcer nos sens à s'as-
» surer de son impuissanre inertie ? » Il conclut que la lecture d'*Young* est plus consolante qu'elle n'est capable d'attrister.

M. *le Tourneur*, dans cette même *Préface*, s'attache à nous exposer les résultats que l'on peut tirer de la lecture des nouveaux ouvrages qu'il pu-

blie. Le premier est intitulé *Estimation de la valeur de la vie.* Le but de l'auteur Anglois est de nous prouver que nos passions contribuent encore plus à nos peines qu'à nos plaisirs, & conséquemment qu'il n'y a point de bonheur dans ce monde. *Young* passe en revue les différens états de la société, les rangs, les âges, les penchans, &c, la douleur, le mécontentement, la plainte qui semble être le cri éternel de la nature : voilà le point central où se rendent toutes les lignes variées de la vie. Il montre les inconvéniens du mariage, du célibat, de l'amitié, de la noblesse, de l'opulence, du pouvoir, des talens, des âges, &c. La Métaphysique, si abstraite, si subtile, prend, dans les mains de l'auteur Anglois, de la vie, du sentiment, de l'intérêt : tant le génie a le don de vivifier & d'instruire sans ennuyer ! Cette *Estimation de la valeur de la vie* est un traité de morale qu'on ne sçauroit trop lire. Que de pensées apperçues, qui dévéloppées peuvent donner naissance à des discours étendus ! C'est le grand art de tout écrivain profond ; non-seule-

ment il pense, mais il fait penser; c'est un flambeau qui répété dans une glace multiplie ses clartés sans que la sienne soit altérée. Les personnes surtout qui aiment à réfléchir, goûteront beaucoup ce petit ouvrage d'*Young*.

Les Lettres Morales sur le Plaisir sont à-peu-près dans le même genre. Vous frémirez au tableau de la fin d'un jeune homme victime de la débauche, & qui meurt dans les tourmens des remords. Cette peinture est aussi fidèle qu'effrayante. Les *Bourdaloues*, les *Bossuets*, les *Massillons* n'ont pas de morceaux plus étincelans de vérités terribles.

Les *Conjectures sur la Composition Originale*, adressées en forme d'Epître au célèbre *Richardson*, sont peut-être, dans un genre différent, l'ouvrage d'*Young* où il y a le plus génie; jamais on n'entra plus avant dans les secrets de l'imagination. On diroit que c'est la nature même qui révèle toutes les qualités qui constituent la grande ame & l'esprit créateur; c'est le procédé, si l'on peut le dire, de toutes les admirables parties qui ont formé les *Homères*,

les *Virgiles*, les *Miltons*, les *Skakespears*. L'auteur marche à pas de géant dans une carrière neuve, & la remplit toute entière. Comme les plus grands abus sont attachés à ce que nous avons de meilleur, il arrivera que les petits esprits, qu'on appelle les beaux-esprits, ces nains qui se font grands en montant sur les échasses d'autrui, il arrivera dis-je, que ces Pygmées, d'après la lecture de la *Composition Originale*, se croiront d'une haute stature, & par-là s'exposeront à une infinité de chûtes & de ridicules; mais, quand cet ouvrage ne serviroit qu'à fortifier les aîles d'un génie qui s'élèveroit au milieu de cette tourbe littéraire, nous aurions une obligation immortelle à *Young*, & nous ne verrions plus qu'avec pitié le naufrage de tant de malheureux ouvriers d'esprit qui se traînent dans des routes battues, & prennent pour enthousiasme une convulsion du corps. Il regne dans cette Epître d'*Young* un air de vérité qui lui donne l'intérêt du sentiment.
» Ecrire est pour l'homme de Lettres un
» noble amusement qui occupe avec
» fruit ses loisirs & perfectionne ses ta-

» lens ; c'est un doux asyle où il est
» sûr de retrouver la paix ; son cabinet
» est la porte dérobée qu'il a sçu se mé-
» nager pour se sauver du vain fracas du
» monde, & qui l'introduit dans un
» jardin délicieux où son ame cueille
» à son choix les fleurs de l'imagina-
» tion ou les fruits de la morale ; lui
» seul a la clef de ce jardin intellec-
» tuel, de ce paradis terrestre, ignoré du
» reste des humains. Quand nous som-
» mes excédés des soins frivoles de la
» société, fatigués de ses graves riens
» & rassasiés jusqu'au dégoût de ses di-
» vertissemens insipides, ah, que nous
» sentons alors vivement tout le prix
» de cette heureuse retraite! Avec
» quel doux transport nous nous hâtons
» vers elle au travers de la foule im-
» portune ! Quel moment délicieux que
» celui où nous y rentrons, où nous
» fermons la porte sur le monde pour
» rester seuls avec ces amis immortels
» & désintéressés qui nous y attendent!
» A peine sommes-nous assis, à peine
» avons nous repris le travail qui nous
» plaît, que notre ame se calme & se
» sent rafraîchie, comme un enfant mu-

» tin qui s'appaise & s'endort dès qu'il
» se sent sur le sein de sa mère. Notre
» bonheur n'est plus réduit à subsister
» au hasard & aux dépens des étran-
» gers : solidement appuyé sur notre
» ame, il ne tient plus à l'existence des
» autres par des liens fragiles. Dans
» quelle heureuse indépendance du
» monde vit l'homme de Lettres qui
» possède dans son ame un univers aussi
» vaste que celui des sens, plus riche
» encore & plus agréablement orné !
» Heureux celui qui peut chaque jour
» faire dans ce monde intellectuel des
» connoissances & des amis nouveaux
» qui, en l'amusant, perfectionnent son
être !

Que vous aimerez, Monsieur, ces tableaux qui respirent le feu de la Poësie ! » C'est au sommet des Alpes
» qu'est placée la source du Pô : c'est
» aussi sur la cime de la gloire & dans
» les nuages de l'antiquité que repose
» la source où va puiser l'imitateur ;
» mais l'imitation, comme le fleuve, des-
» cend & va ramper dans les profondeurs
» du vallon. Si le malheur qui réduisit en
» cendres les inestimables richesses de

» la fameuse bibliothèque d'Aléxandrie » se renouvelloit de nos jours, s'il s'é» levoit parmi nous quelque barbare, » quelqu'*Omar* nouveau qui, pour favo» riser les progrès de son Alcoran dans » l'univers, prît tous nos Livres pro» fanes pour chauffer ses bains ; s'il » n'épargnoit que les ouvrages vrai» ment originaux, la République des » Lettres ressembleroit assez à une vaste » Cité en flammes dont il ne reste que » quelques édifices incombustibles, une » Forteresse, un Temple, une Tour, qui » d'espace en espace demeurent debout » & dominent tristement sur les ruines » de son enceinte désolée : tant les » écrits originaux sont en petit nom» bre ! »

L'admiration poussée à l'excès nuit au talent bien plus qu'elle ne le sert. Que le génie des anciens serve d'aliment au nôtre, mais qu'il ne l'étouffe pas. Règles dictées par le génie lui-même sur la façon d'imiter *Homère*, sans avoir l'esprit servile du copiste. Critique de *Pope* & des vers Anglois. *Young* se déclare l'ennemi de la rime. Je ne sçais si nous autres François nous

devons être de ſon avis ; ôtez la rime à nos vers, vous leur enlevez leur force & leur grace ; vous en faites une proſe morte & traînante qui n'aura plus qu'une cadence ſans harmonie. Dénués de dactyles & de ſpondées, nous avons beſoin d'un dédommagement ; il n'y en a point d'autre que la rime. Éloge de *Bacon*, un des plus beaux génies de l'Angleterre. On ſçait que *Milton* & *Shakespear* ſont à la tête de ces eſprits originaux dont s'applaudit une Nation, notre rivale dans preſque tous les genres. Coup d'œil très - inſtructif ſur les dramatiques Anglois. *Drydèn* regardé comme un modèle pour l'Ode. Caractère d'*Adiſſon* ; c'eſt là que le pinceau de l'amitié appuie avec complaiſance. *Young*, en louant la pièce de *Caton*, blâme néanmoins l'auteur d'avoir méconnu le pathétique. » Ce » n'eſt que du pathétique ſeul que la » Tragédie reçoit un charme immor- » tel ; la vie dont il l'anime ſe ſou- » tient au milieu de tous les autres dé- » fauts, qui tous enſemble ne peuvent » arracher un ſeul laurier du front de » l'auteur tragique. Ajoûtez le pathé-

» tique aux autres parties qu'*Adiſſon* » poſſédoit, & le ſceptre de *Melpo-* » *mène* chancèle dans les mains de » *Shakeſpear.* » *Young* s'attache ſur-tout à louer la proſe d'*Adiſſon*; en effet, tous les connoiſſeurs la mettent à côté de celle de *Cicéron* pour la clarté, l'élégance & le goût. Les morceaux de ce grand écrivain, inſérés dans le *Spectateur Anglois*, ſont autant de chefs-d'œuvre de ſtyle. Les étrangers mêmes, lorſqu'ils liſent cette collection de Lettres admirables n'ont pas de peine à diſtinguer la belle proſe d'*Adiſſon* de celle des autres plumes qui travaillèrent au *Spectateur*.

Cette Epître ſur la *Compoſition Originale* eſt peut-être ce que nous avons de plus ſublime en poëſie. Rapprochez cet ouvrage de tous les froids raiſonnemens des *la Mothes*, des *Terraſſons* en faveur des modernes (car c'eſt à peu près le même fond) & vous verrez que l'Anglois laiſſe ſur la terre ces diſſertateurs *Philoſophiſtes*, & prend ſon vol dans les cieux.

Le ſecond volume des *Œuvres Diverſes* ouvre par une Tragédie intitulée

La Vengeance. Voici à peu près le sujet de ce Drame. *Zanga* esclave More a été fait prisonnier par Don *Alonzo* qui avoit tué son père ; il a reçu lui-même un soufflet de son vainqueur ; cet affront reste toujours dans l'ame de *Zanga*, quoique depuis il soit devenu l'ami de son maître ; il cache avec soin ses projets de vengeance ; il ne respire que pour l'assouvir. Cet *Alonzo* est amoureux d'une *Léonore* que Don *Carlos*, un de ses amis, doit épouser ; il sent des remords ; il ne sçauroit se résoudre à trahir l'amitié. *Léonore*, qui n'aime qu'*Alonzo*, met tout en usage pour vaincre sa délicatesse ; elle-même est frappée de la résistance de son amant, & prend la résolution d'imiter sa fermeté sublime, & de renoncer pour jamais à la main & au cœur du Général Espagnol. Il y a des beautés dans cette scène. *Zanga* fait jouer tous les ressorts pour brouiller les deux amis, *Alonzo* & Don *Carlos* ; il engage le premier à ne pas écouter ces sentimens héroïques qui lui défendent d'accepter la main de *Léonore*. Scène intéressante entre *Alonzo* & Don

Carlos, qui tous deux sont animés par la générosité. Enfin, *Alonzo* devient l'époux de *Léonore*, du consentement, pour ainsi dire, de Don *Carlos*. C'est alors que *Zanga* imagine de forger une lettre & de l'adresser de la part de *Carlos* à *Léonore*; ce stratagême ne tend qu'à rendre *Alonzo* jaloux: ensuite il fait cacher le portrait de Don *Carlos* dans un des appartemens de *Léonore*. *Alonzo*, déchiré de tous les serpens de la jalousie, épanche ses soupçons & sa douleur dans le sein du traître *Zanga* qui joue ici le rôle de *Jago* dans *Othello*. Il y a de l'adresse & de l'énergie dans ce morceau. *Alonzo* cache son trouble à sa femme; nouveaux efforts de la part du perfide More pour empoisonner l'ame d'*Alonzo*; enfin, il se trouve avec sa femme, dont l'infidélité ne lui paroît plus douteuse. *Léonore*, troublée de l'air furieux de son mari, veut sçavoir la cause de cette sombre fureur; il refuse de lui donner l'éclaircissement qu'elle demande. *Zanga* amène *Alonzo* au point de le charger du meurtre de Don *Carlos*; le crime est exécuté. *Alonzo* a donné rendez-vous à son

épouse dans un jardin ; il la trouve endormie sous un berceau ; il veut la poignarder ; le poignard lui échappe des mains ; il se retire avec précipitation. Ils se revoient ; nouvelles fureurs de la part du malheureux Espagnol. *Léonore* se donne un coup de poignard qu'*Alonzo* s'est vainement efforcé de prévenir. Une de ses femmes emmène *Léonore* expirante. *Zanga* jouit alors de sa vengeance : c'est lui qui a causé la mort de Don *Carlos* ; c'est lui qui vient, en quelque sorte, de frapper *Léonore*. Il révèle avec joie la trame d'horreurs qu'il a tissue. *Alonzo* se tue de désespoir. *Zanga* est réservé aux plus affreux supplices ; mais, malgré le sort qui l'attend, il s'enivre du plaisir d'être l'auteur de tous ces funestes évènemens. Il dit au père de *Léonore* qui s'est chargé de son châtiment : « Tu peux me tourmenter, mais tu ne peux me mépriser. Le » sang coulera par l'endroit où l'on en» foncera le fer ; mes chairs frissonne» ront dans les parties que les tenailles » déchireront : & la nature a voulu que » le sentiment de la douleur s'expri» mât par des gémissemens & par des

» cris; mais tout cela est étranger à l'ame. » Ces gémissemens que poussera ma » bouche, ces larmes que verseront » mes yeux, ne seront pas de moi : elles » désobéissent à ma volonté; enchaîné » sur la roue, je te méprise autant que je » te méprisois dans le combat. » Il y a de l'énergie dans le caractère de *Zanga*; mais il est d'une atrocité révoltante; nulle adresse dans les moyens, nul ensemble dans le plan; *Young* a manqué de cette chaleur, de ce feu qu'il exige d'*Adisson*. Des personnages tels que *Zanga* ne doivent se présenter qu'avec la flamme des passions; sans ces grands mouvemens ils excitent une froide indignation; alors le but de la Tragédie n'est pas rempli. Le fond de ce Drame dans les mains d'un *Corneille*, d'un *Crébillon*, eût pu produire une pièce admirable. *Young* outre presque toujours la nature. Cet ouvrage est l'essai d'un écolier qui annonce du génie, mais qui ne connoît pas encore l'art de traiter les effets des passions. On voit qu'il étoit rempli de la Tragédie d'*Othello*, & l'auteur de la *Composition Originale* ne se montre ici qu'un foible copiste.

Bufiris eſt le ſecond Drame d'*Young*, qui fut expoſé, comme le ſont la plûpart de nos Poëtes, aux ſuperbes caprices des Comédiens ; elle ne fut jouée que neuf ans après qu'elle eut été compoſée. Un Acteur (*Cibber*) empêcha pendant tout ce temps qu'elle ne parût ſur la ſcène ; on n'en ſçait point la raiſon. » Tant, » dit très-bien M. *le Tourneur*, les der- » niers inſtrumens dont le Public reçoit » immédiatement ſes plaiſirs lui ſont » toujours plus précieux que l'Artiſte » qui les crée loin de ſes yeux ! » *Buſiris* eſt bien ſupérieur à *La Vengeance*. Ce Roi d'Egypte a tout l'orgueil d'un tyran ; dès la première ſcène ſon caractère eſt bien établi ; on rappelle les diverſes actions de ſa vie où ſa cruauté ainſi que ſon orgueil ont éclaté. Il eſt monté ſur le trône par le meurtre du Roi légitime qu'il a tué de ſa propre main ; il a un Miniſtre reſpectable qu'on nommé *Nicanor* ; ce *Nicanor* eſt le père de *Mandane*, qui aime en ſecret *Memnon* ; les deux amans ont un entretien ; *Memnon* apprend à *Mandane* tous les crimes de *Buſiris*. Son fils *Myron* eſt digne de lui ; c'eſt un Prince impé-

tueux qui ne connoît rien de sacré dès qu'il s'agit de satisfaire ses passions; il doit revenir ce jour même de l'armée tout couvert de gloire; il a défait les ennemis. *Mandane* révèle à son tour l'amour que *Myron* a conçu pour elle; un rival de *Memnon* écoute leur conversation & projette de les perdre. *Memnon* rassemble ses amis au milieu de ces monumens que l'Egypte avoit consacrés. Parmi des tombeaux ils forment le plan d'une conjuration pour se venger de *Busiris*. C'est ainsi qu'on nous représente l'arrivée de ce dernier sur le théâtre. « Que nous annoncent cette poussière » qui s'élève, ce tumulte de la Cour, » ces étendards flottans au gré des vents, » ces acclamations du peuple ? Je vois » plus que jamais l'insolence & l'or» gueil étalés sur le front du tyran, & » tous ses frivoles courtisans voltiger » autour de lui, & *s'enivrer de son éclat* » comme on voit *tourbillonner* dans les » rayons du soleil les insectes malfai» sans de l'Eté. » Le retour de *Myron*, accompagné du sage *Nicanor*, est le sujet de cette espèce de tumulte. Ce vieillard a conduit la valeur du jeune

Prince qui a toutes les qualités du héros ; on ne peut lui reprocher que cette fougue qui est toujours prête à le précipiter dans le crime. *Myron* a revu *Mandane* ; il en est plus épris que jamais ; il lui parle de son amour avec cet emportement qui le caractérise ; il lui avoue qu'il doit la vie à *Nicanor*, qu'il l'a empêché de succomber dans le combat ; enfin, il s'offre à l'épouser. *Mandane* est insensible à toutes ses propositions ; après plusieurs refus, *Myron* s'écrie : » O rage. . . . . serois-tu ma-» riée? » Hélas, » répond *Mandane!* » Elle quitte la scène après ce mot ; le Prince ne doute plus qu'il n'ait un rival & un rival qui porte le nom d'époux de *Mandane* ; il s'abandonne à toute la fureur de la jalousie ; le tyran est amoureux lui-même d'une certaine *Amélie* ; sa femme vient l'accabler de reproches & de mépris. Cette querelle de ménage est aussi ridicule qu'indécente. La Reine se voile ; le tyran la prend pour sa maîtresse ; il reconnoît qu'il s'est trompé : nouveaux éclats qui ont une teinte comique ; d'un autre côté, *Myron* poursuit ses projets ; il loge

chez *Nicanor* ; il brûle d'amour pour sa fille ; il a de la peine à outrager l'hospitalité & la reconnoissance. Un de ses courtisans lui dit que *Mandane* a formé une conspiration contre lui, & qu'elle en veut à ses jours. On voit que l'auteur cherchoit à nécessiter l'excès atroce où va se porter *Myron*. Enfin, il a deshonoré la fille de son ami, de son bienfaiteur, de *Nicanor*, qui, ne se doutant pas de ce crime, revient dans sa maison, embrasse le Prince ; celui-ci est accablé de confusion ; cette scène est pleine de génie. L'entrévue de *Memnon* & de *Mandane* après son deshonneur forme une situation admirable ; prêt à sortir, il rencontre sa maîtresse ; tous deux reculent en frémissant. *Mandane* jette un cri. *Memnon* tombe à ses pieds & les embrasse. *Mandane* s'en défend ; il résiste ; elle le relève ; il la prend & la serre avec transport dans ses bras. *Memnon* ne peut que dire : *ô, ma chère Mandane !* Elle fait un effort, s'arrache de ses bras & fuit. Voilà de ces traits de génie qui décèlent le grand homme, & qui jamais n'échaperont au froid bel-esprit. Enfin, *Mandane* se

poignarde, & *Memnon* se perce sur son corps. Il avoit précédemment tué *Myron* dans un combat singulier. *Busiris* lui-même est blessé dans un combat, & meurt de ses blessures. Cette Tragédie a d'excellens morceaux ; il y a bien plus de pathétique que dans *La Vengeance* ; d'ailleurs, les mêmes défauts qui tiennent peut-être au caractère du dramatique Anglois : de la confusion dans l'intrigue, du désordre dans le plan, une multiplicité d'actions qui étouffent le sujet principal. Il est fâcheux que les Poëtes Dramatiques nos voisins, ne veuillent pas concevoir que plus l'action est simple, plus il y a de mérite à la développer. Les Anglois qui se piquent de Littérature, n'ignorent pas que c'étoit là une des grandes qualités de *Sophocle* & d'*Euripide* qui doivent être les maîtres de quiconque parcourt la carrière du Théâtre.

Ce second volume est terminé par une Epître au Lord *Landsdowne* sur la paix de 1712 ; il s'y trouve un jugement d'*Young* sur le Théâtre Anglois comparé au Théâtre François. Il faut nécessairement lire ce morceau dans l'ou-

vrage même. Il avoue que nous conduisons une intrigue dramatique avec plus de délicatesse, plus de finesse; que nous sçavons piquer davantage la curiosité, & soutenir les progrès d'un intérêt qui va toujours croissant. » Mais, » dit il, ce sont les passions que nous » (Anglois) sommes jaloux de remuer » & de porter à leur comble. Toujours » nous montrons le héros accablé sous » quelque coup terrible. Les François » soupirent, nous pleurons; chez eux le » doute & les émotions de l'inquiétude » sont le terme où le pathétique s'ar» rête; nous le poussons jusqu'aux tran» ses de la terreur, jusqu'à l'extrême » désespoir. C'est au cœur que nous » portons tous les coups; nous ébran» lons d'une main hardie & vigou» reuse toutes les fibres des passions les » plus violentes, & nous ne craignons » jamais de donner au spectateur une » dose trop forte de sentiment & de » plaisir. » Il y auroit bien des choses à dire sur cet article; on peut sans doute tirer un grand parti du Théâtre Anglois. Les Auteurs de *Mahomet*, de *Comminge*, de *Hamlet*, &c, nous l'ont

prouvé ; mais il faut avoir du génie pour connoître jusqu'à quel point on peut porter l'innovation. Il faut bien se garder de confondre le terrible, le pathétique & le neuf avec ces Drames monstrueux, sans plan, sans style, sans chaleur, dont notre Théâtre est infecté depuis quelque temps.

Young est un homme de genie dans toute la force du terme ; il n'a qu'un défaut qu'on reproche, au reste, à tous les auteurs ses compatriotes, excepté *Adisson* & *Pope* : c'est de manquer de goût. Mais l'auteur des *Nuits* n'en est pas moins admirable ; il nous jette, malgré nous mêmes, dans une mélancolie profonde, d'où résultent & plus de sensibilité pour nos semblables & plus d'amour pour la vertu. Les deux nouveaux volumes d'*Young* se vendent à Paris chez *le Jay* rue S. Jacques. On trouve chez le même Libraire les *Nuits*, aussi en deux volumes *in*-8°. Tous ceux qui ont ces deux premiers Tomes ne peuvent se dispenser de faire l'acquisition des *Œuvres Diverses*.

Je suis, &c.

A Paris, ce 8 *Décembre* 1770.

LETTRE V.

Dictionnaire Philosopho-Théologique-Portatif, contenant l'accord de la véritable Philosophie avec la saine Théologie, & la réfutation des faux principes établis dans les écrits de nos Philosophes modernes, avec des notes à la fin de l'ouvrage, analogues aux principaux articles de ce Dictionnaire; par l'Auteur du Dictionnaire de Physique (le P. Paulian Jésuite) un volume in-8° de 550 pages; à Nismes chez Gaude, & se trouve à Paris chez Saillant rue S. Jean de Beauvais.

LE titre de ce Dictonnaire en indique suffisamment l'objet. Quoique les matières s'y trouvent décousues &

présentées sans liaison, ainsi que l'exige la distribution alphabétique, l'auteur prévient que ses lecteurs pourront faire un tout régulier des différentes parties qui composent son ouvrage; il le partage, pour cet effet, en six lectures; il indique, dans sa *Préface*, les articles qui appartiennent à chacune d'elles. Ce Dictionnaire, considéré sous ce dernier point de vue, est un Traité complet sur la Religion Chrétienne. Quelques morceaux que je vais en extraire vous feront juger, Monsieur, de l'exécution.

On trouve à l'article *Incrédulité* un parallèle de la Religion Chrétienne avec celle que voudroient lui subsister nos Philosophes. Ecoutons le Père *Paulian*. » Les prétendus Philosophes de » nos jours ont réuni toutes leurs lumières, ont déployé toutes les forces » de leur génie, pour former un plan de » Religion raisonnable & plus sensé que » celui que J. C. est venu apporter sur la » terre; mais il faudroit s'aveugler soi-» même pour ne pas reconnoître dans » leurs systêmes & le principe de tous » les vices & l'anéantissement de toutes » les

» les vertus. Pour ne pas trop révolter
» la raison humaine, ils nous permettent,
» il est vrai, d'adorer un Dieu, *mais un*
» *Dieu insensible à tout, à nos outrages*
» *comme à nos sacrifices ; qui ne voit rien*
» *ou qui ne veut rien voir ; qui ne sçait*
» *ni récompenser ni punir, ou qui récom-*
» *pense également les crimes & les vertus ;*
» *mais un Dieu ébloui, enivré de sa pro-*
» *pre grandeur, comme le seroit un hom-*
» *me mortel ; qui croiroit s'abaisser en*
» *s'intéressant à ses plus nobles créatu-*
» *res, & qui les dédaigne comme autant*
» *de vils insectes, incapables de l'hono-*
» *rer & de servir en rien à sa gloire ; mais*
» *un Dieu qui rejette loin de lui le gou-*
» *vernement de ses ouvrages, comme un*
» *soin & un travail qui nuiroit à son re-*
» *pos & qui traverseroit la tranquillité*
» *& la perfection de son bonheur*, &c. La
» voix de la conscience réclame-t-elle
» contre les désordres ? Les prétendus
» réformateurs du monde nous disent
» que *c'est préjugé, superstition, simpli-*
» *cité ; que tout est bien dans la nature ;*
» *que le désordre qui y regne n'est qu'un*
» *mal apparent ; que ce qu'on appelle*

» *vice & péché est un ordre réel ; que l'a-*
» *mour-propre est un don de Dieu ; que*
» *la cupidité est son ouvrage ; que toutes*
» *les passions contribuent à l'ordre du*
» *Tout & à son bonheur ; que ce sont elles*
» *qui font les hommes vertueux, & qu'el-*
» *les ne les rendent jamais coupables ;*
» *qu'il faut donc céder, se conformer en*
» *tout aux loix de la nature, rapporter*
» *tout uniquement à soi-même, & cher-*
» *cher son bonheur dans la volupté qui*
» *nous plaît, dès que l'attrait & le pen-*
» *chant nous y portent.* La dignité de
» notre nature nous avertit-elle de nous
» élever au dessus des sens & du pen-
» chant qui nous entraîne vers le mal ?
» On ose nous répondre *que cette no-*
» *blesse d'idées, de sentimens, qui nous*
» *élève au dessus du monde sensible, est*
» *dans nous l'effet de l'orgueil le plus dé-*
» *raisonnable & le plus injuste, & que*
» *nous ne sommes point d'une autre es-*
» *pèce que les animaux brutes que nous*
» *imaginons avoir été créés pour notre*
» *usage, & dont notre orgueil nous per-*
» *suade que Dieu nous a fait les maî-*
» *tres.* » Le croiroit-on, si les écrits les
» plus répandus & les plus vantés n'en

» faisoient foi ! Croiroit-on que l'esprit » humain pût s'égarer jusqu'à se faire » une Religion qui établit le regne de la » cupidité sur les débris de toutes les » loix, qui autorise les plus grands cri- » mes jusqu'à les ériger en vertus, & » qui dégrade la raison de l'homme » jusqu'à comparer à l'instinct de la » bête cette lumière divine qui nous » éclaire ? »

Le P. *Paulian* montre ailleurs que l'audacieuse Philosophie de nos jours n'est pas moins destructive de l'autorité, du gouvernement & des loix, que des mœurs & de la Religion ; il en cite pour exemple ce passage du *Dictionnaire Philosophique*, où la plus ancienne & la plus respectable de nos loix devient l'objet de la plus indécente plaisanterie. « Quand je fus arrivé, j'al- » lai à Versailles pour quelques affaires; » je vis passer une belle femme suivie » de plusieurs belles femmes. Quelle est » cette belle femme, dis-je à mon » Avocat au Parlement qui étoit venu » avec moi ? Car j'avois un procès au » Parlement de Paris, pour mes habits » qu'on m'avoit faits aux Indes, & je

» voulois toujours avoir mon Avocat à
» mes côtés. C'eſt la fille du Roi, me
» dit-il; elle eſt charmante & bienfai-
» ſante; c'eſt bien dommage que dans
» aucun cas elle ne puiſſe jamais être
» Reine de France. Quoi, lui dis-je,
» ſi l'on avoit le malheur de perdre tous
» ſes parens & les Princes du ſang (ce
» qu'à Dieu ne plaiſe) elle ne pour-
» roit hériter du Royaume de ſon père ?
» Non, dit l'Avocat; la Loi Salique
» s'y oppoſe formellement. Et qui a fait
» cette Loi Salique, dis-je à l'Avocat ?
» Je n'en ſçais rien, dit-il; mais on
» prétend que chez un ancien peuple
» nommé les Saliens, qui ne ſçavoient
» ni lire ni écrire, il y avoit une Loi
» écrite qui diſoit qu'en terre Salique
» fille n'héritoit pas d'un aleu, & cette
» loi a été adoptée en terre non Salique.
» Et moi, lui dis-je, je la caſſe; vous
» m'avez assûré que cette Princeſſe eſt
» charmante & bienfaiſante; donc elle
» auroit un droit incontestable à la cou-
» ronne, ſi le malheur arrivoit qu'il
» ne reſtât qu'elle du Sang Royal; ma
» mère a hérité de ſon père, & je veux
» que cette Princeſſe hérite du ſien. »

C'est ainsi que les Philosophes, réformateurs du culte & de la Religion, voudroient l'être encore de la police des Etats.

En parlant du *Mahométisme*, où l'on enseigne que Dieu est revêtu d'un corps, le P. *Paulian* remarque que cette Religion est fort du goût de l'auteur du *Dictionnaire Philosophique.* » Voici, » dit-il, comment on y explique la na» ture de Dieu.

» D. *Qu'est-ce que Dieu?*

» R. *Mon Souverain, mon Juge, mon* » *Père.*

» D. *Quelle est sa nature?*

» R. *D'être puissant & bon.*

» D. *Mais est-il corporel ou spirituel?*

» R. *Comment voulez-vous que je le* » *sçache?*

» D. *Quoi! Tu ne sçais pas ce que c'est* » *qu'un esprit?*

» R. *Pas le moindre mot.*

» Alors l'auteur dit à son élève: *Il* » *faut absolument t'apprendre ce que* » *c'est qu'un esprit: écoûte; c'est, c'est,* » *c'est..... Je te dirai cela une autre fois.* » N'est ce pas dire en bon François, » poursuit le P. *Paulian*, que Dieu n'est

» que matière ? Et par-là même n'est-
» ce pas enchérir sur la Doctrine de
» *Mahomet*, qui se contente d'enseigner
» que Dieu a un corps ? »

Le Critique examine, à l'article *Philosophe*, si l'incrédule est digne de ce nom ; il y trace les caractères de *Bayle*, de *Spinosa*, des auteurs du Livre *de l'Esprit*, du *Dictionnaire Philosophique*, &c. Voici quelques traits de cet article intéressant. » Donnerai-je le nom
» de *Philosophe* à cet écrivain qui a eu
» la hardiesse d'intituler *Livre de l'Esprit* un Livre où l'on débite le plus
» affreux de tous les matérialismes ;
» c'est-à-dire, un Livre où l'on n'ad-
» met entre l'homme & la bête que des
» différences accidentelles dans le phy-
» sique & dans la conformation des or-
» ganes ; un Livre où l'on attaque di-
» rectement la spiritualité, l'immorta-
» lité & la liberté de l'ame raisonna-
» ble ; un Livre enfin où l'on entreprend
» de rompre les nœuds sacrés qui lient
» les sujets aux Souverains ? Heureux
» l'auteur de cette malheureuse produc-
» tion, si la rétractation publique qu'il
» a faite de ses erreurs, a suffisamment

» réparé tout le mal qu'il a produit en » les publiant ! » Cette rétractation dont parle ici le P. *Paulian*, est l'objet d'une Requête présentée par M. *H**** au Parlement de Paris. Cet écrivain y déclare *que plus il réfléchit sur le malheur qu'il a eu de composer son Livre de l'Esprit, plus il craindra toujours de ne s'être pas suffisamment expliqué par ses précédentes rétractations ; qu'en conséquence il se croit obligé de chercher à dissiper, autant qu'il est en lui, jusqu'à l'apparence des doutes sur la sincérité de sa douleur & de son repentir ; qu'il supplie la Cour de lui donner acte de ce qu'il désavoue, déteste & rétracte formellement & précisément toutes les erreurs dont son Livre est rempli ; de lui donner pareillement acte de ce qu'il fait & fera toujours profession des vérités contraires auxdites erreurs, se soumettant en tout au jugement qui sera prononcé par la Cour, la suppliant très-humblement de vouloir bien considérer que sa faute a eu pour principe l'égarement de son esprit plutôt que celui de son cœur.*

Au sujet du *Dictionnaire Philosophi-*

que, le P. *Paulian* cite M. *Joly de Fleury* parlant aux Chambres Assemblées, & invoquant la sévérité des loix contre cette infâme production. » Si » l'auteur étoit connu, dit ce Magis- » trat, il ne vous paroitroit pas moins » digne que son ouvrage des peines les » plus rigoureuses. Que présente-t on » dans ce Dictionnaire ? On essaye d'y » sapper les fondemens de la Religion » Catholique. Point de miracles ; c'est, » selon l'auteur, insulter Dieu que d'en » supposer. Point de péché originel » dans l'homme ; point de liberté dans » la volonté ; point de Providence gé- » nérale ni particulière. Mystères, dog- » mes, morale, discipline, culte, » vérité de la Religion, autorité divine » & humaine : tout est en butte à la » plume sacrilège de cet auteur, qui » se fait gloire de se ranger dans la » classe des bêtes en mettant l'homme » à leur niveau, puisqu'il n'admet de » bonheur que celui des sens, & qu'il » consent à périr entierement comme » elles. Et quels moyens emploie-t-il » pour inviter à adopter ses erreurs ?

» Le ridicule, la plaisanterie, les doutes, les sophismes, les objections, les difficultés, les blasphêmes mêmes, mille fois repétés par les impies depuis dix-huit siécles, & mille fois réfutés & résolus par la force & l'évidence qui fait le caractère de la vérité ». Au reste la plaisanterie qui regne dans le *Dictionnaire Philosophique* & dont se plaint M. *Joly de Fleury*, n'est rien moins que fine, délicate & spirituelle; vous en jugerez, Monsieur, par ces traits. *La Religion Catholique*, dit le Lexicographe Philosophe, *est une cuisine dont le Pape est le cuisinier en chef. Les Pispates* (il prétend tourner en ridicule le nom de *Papistes*) *certains jours de chaque semaine, & même pendant un temps considérable de l'année, aimeroient cent fois mieux manger pour cent écus de turbots, de truites, de soles, de saumons, d'esturgeons, que de se nourrir d'une blanquette de veau, qui ne reviendroit pas à quatre sols*... Il appelle ailleurs les héros Chrétiens, dont la Religion a consacré les noms dans ses fastes & qu'elle honore d'un

culte public, *des gredins qui n'ont eu d'autre merite que l'ignorance, l'enthousiasme & la crasse, & qui se sont fait pendant leur vie un devoir & une gloire de l'oisiveté & de la gueuserie... Il est rapporté dans l'Evangile*, dit-il dans un autre endroit, en parlant du Pape, *que Jesus dit à Pierre, je te donnerai les clefs de Royaume des Cieux. Si l'on entend par les Cieux toutes les étoiles & toutes les planètes, il est évident, selon Tomasius, que les clefs données à Simon Barjone, surnommé Pierre, étoient un passe-partout. Si l'on entend par les Cieux, les nuées, l'atmosphere, l'éther, l'espace dans lequel roulent les planètes, il n'y a guères de Serruriers, selon Mursius, qui puisse faire une clef pour ces portes-là.*

Je trouve, Monsieur, dans l'ouvrage du P. *Paulian* une pièce bien propre à vous édifier; c'est la confession de foi que fit M. *de Voltaire*, l'année dernière, avant de recevoir le S. Viatique. La voici dans ses propres termes. » Je crois fermement tout ce que » l'Eglise Catholique, Apostolique &

» Romaine croit & confesse. Je crois en
» un seul Dieu en trois personnes, Pe-
» re, Fils & Saint Esprit, réellement
» distinguées, ayant la même nature,
» la même divinité & la même puis-
» sance; que la seconde personne s'est
» faite homme, s'appelle Jesus Christ
» mort pour le salut de tous les hom-
» mes, qui a établi la Sainte Eglise,
» à laquelle il appartient de juger du vé-
» ritable sens des Saintes Ecritures. Je
» condamne aussi toutes les hérésies que
» la même Eglise a condamnées & re-
» jettées, tous les mauvais sens & in-
» terprétations qu'on y peut donner.
» C'est cette foi véritable & Catholi-
» que, hors de laquelle on ne peut
» être sauvé, que je professe & recon-
» nois être seule véritable. Je jure,
» promets & m'engage de la professer
» & de mourir dans cette croyance,
» moyennant la grace de Dieu. Je crois
» aussi d'une foi ferme, & je confesse
» tous & chacun des articles conte-
» nus dans le symbole des Apôtres. (Le
» malade le récita en latin fort dis-
» tinctement). Je déclare de plus que

» j'ai fait cette même confession de foi » entre les mains du Révérend Pere » *Claude-Joseph*, Prêtre & Capucin du » Couvent de Gex, avant que de me » confesser ». M. *de Voltaire* reçut ensuite le S. Viatique des mains de son Curé ; il demanda que, pour réparer tous les scandales qu'il avoit causés pendant sa vie, on lui donnât acte de ce qu'il venoit de faire publiquement. On lui accorda sa demande, & cet acte fut controlé à Gex le 15 Avril 1769. Après cet acte daté du 15 Avril, M. *de Voltaire* eut peut-être fait prudemment de ne plus écrire, & de prendre enfin le parti de se reposer de ses longs travaux littéraires : cette pénitence étoit sans doute la meilleure & la plus sage que pût lui imposer le Révérend Pere *Claude-Joseph*.

Il est peu de Dictionnaires, Monsieur, qui conviennent à autant de personnes que celui-ci. Il présente une Philosophie nécessaire à tous les états, & une Théologie que tous les hommes sont tenus de sçavoir. Tout lecteur impartial conclura de la lecture de cet

ouvrage, qu'il n'est point d'écrivains qui soient moins dignes du nom de *Philosophe* que ceux qu'on a coutume de désigner aujourd'hui sous ce nom ; qu'il n'est personne qui mérite cette dénomination à plus juste titre que ceux à qui les prétendus esprits-forts de ce siècle donnent le nom de *Fideles* & de *Croyans* ; qu'il est bien étrange que des Philosophes s'imaginent qu'en matière sérieuse, comme celle de la Religion, de plates épigrammes, des turlupinades & des quolibets tiendront lieu de preuves & de raisons ; que ces grands Philosophes sont encore plus déchaînés contre les bonnes mœurs que contre les dogmes sacrés ; qu'ils sont encore plus ennemis du Gouvernement que de la Révélation ; qu'enfin la véritable Philosophie est comme la base, ou, pour mieux dire, l'introduction à la saine Théologie, & que l'accord de l'une avec l'autre est, non-seulement possible, mais indispensable.

Les Soirées Helvétiennes, Alsaciennes & Fran-Comtoises ; un volume petit-in-8°, à Amsterdam, & à Paris chez Delalain Libraire rue & à côté de la Comédie Françoise.

Depuis plusieurs années la Philosophie moderne, qui n'est rien moins que l'amour da la sagesse, nous inonde d'un déluge d'écrits aussi dangereux par le fond qu'impertinens par la forme: abus coupable de l'esprit paradoxal, impuissant à créer & toujours armé pour détruire ; la presse gémit, le venin circule, & la révolte des bons citoyens est un triomphe de plus pour les écrivains téméraires, féroces & personnels, qui jouissent, du mal qu'ils font, avec la satisfaction & la sécurité de la vertu. L'ouvrage que je vous annonce, Monsieur, est bien loin de mériter les mêmes reproches. L'auteur, en voyageant, mène, pour ainsi dire, son lecteur avec lui ; il lui fait connoître tous les objets qui affectent sa sensibilité ou

qui frappent son imagination ; il voit en Philosophe, & c'est en Peintre qu'il écrit ; l'ouvrage est semé de traits ingénieux & d'épisodes intéressans qui coupent avec art la monotonie du récit. Il débute par des observations générales sur les voyages ; il voudroit qu'on fit voyager au sortir des études les jeunes gens qui promettent le plus, & que par ce moyen la Nation elle-même leur facilitât des connoissances qui tourneroient un jour à son profit. » J'aime » dit l'auteur, à me figurer ces élèves, » livrés à eux-mêmes, mais avec des » aîles attachées pour voler s'ils en » sont capables. Je les vois jouir de » toutes leurs forces en tout genre, par » la nécessité d'en faire usage. Celui-ci, » à l'aspect des longs fleuves & des » mers qu'il cotoye, inspiré pour ap» prendre aux hommes à tirer de nou» veaux partis de ces vastes communi» cations, développe le génie d'un Pi» lote. Celui-là porte un œil atten» tif sur les couches alternatives des » montagnes ; il y voit le boulever» sement du globe, croit y reconnoître » les principes de sa structure & de ses

» phénomènes ; il creuse, médite, de-» vient Naturaliste & donne des idées » nouvelles. Dans le tumulte d'un port » cet autre découvre le moteur de cette » activité ; l'idée du commerce s'agran-» dit dans sa tête à la vue de tous les » bras que le commerce fait mouvoir ; » les questions se multiplient ; sur les » lieux la solution suit de près les pro-» blêmes ; souvent l'exemple seul les » résout ; la jeune tête travaille, les » calculs naissent, & voilà un grand Né-» gociant & un citoyen utile de plus. » Ici la contemplation journalière des » astres éveille un Astronome ; là le » spectacle des campagnes anime un » Poëte. Tous, à l'aspect de la nature » nue & grande, sentent la piété naî-» tre & les préjugés s'évanouir. La vue » des misères humaines dans toutes les » classes, dans toutes les gradations, dans » tous les détails, double l'industrie & » la sensibilité. L'ame & l'imagination » s'ouvrent ; toutes les cordes vibrent à « la fois, & je vois naître le grand hom-» me. »

La première *Soirée* traite des sensa-tions à la vue des païs de montagnes en

général. Rien de plus curieux que ces climats où la nature semble avoir entassé les matériaux de l'édifice du monde. Ce que l'on y admire au premier aspect, porte dans l'ame une sorte d'effroi qui la rend plus attentive & plus méditante. On ne voit point, sans un sentiment de terreur, des rochers suspendus sur sa tête comme les nuages, ni à ses pieds des gouffres sans fond & des torrens dont le bruit seul consterne ; cette terreur cependant n'est qu'un plaisir de plus. Les montagnes sont de tous les objets nouveaux pour un voyageur celui qui porte le plus d'idées vastes dans son esprit & de sentimens profonds dans son ame. » Mais » autant ces grands objets étendent l'idée de la Divinité, autant ravalent-» ils le culte insuffisant que nous lui » offrons. Que les Chœurs de nos Ca-» thédrales sont sourds près du bruit » des torrens qui tombent & des vents » qui murmurent dans les vallées ! Que » le dôme de Saint Pierre est petit du » haut de l'Apennin ! » Cette idée est noble, grande & vraie.

Le Voyageur descend du sommet

des montagnes dans les humbles cabanes des Anabaptiſtes. »Quoique ces bonnes » gens ſoient en Alſace mêlés à un peu- » ple encore ſoumis aux préjugés deſ- » tructeurs de l'agriculture, ils font » corps entr'eux; non pour briguer au- » cune autorité, mais pour ſoutenir les » principes honnêtes auxquels ils doi- » vent la douceur de leurs mœurs & la » force de leurs bras. Ils ſemblent re- » chercher pour leurs demeures les dé- » tours les plus reculés des Voſges. Là, » plus ſeuls avec la nature, ils ſont auſſi » davantage avec eux-mêmes, & con- » ſéquemment plus heureux, puiſqu'ils » ſont ſans reproches. C'eſt dans les dé- » ſerts qu'ils défrichent en proportion » de leur nombre, qu'ils aiment ſur- » tout à élever leurs chaumières: elles » ſont ſimples comme eux, mais conſ- » truites avec intelligence. Soumis aux » infirmités de la nature, ils ne veu- » lent pas y ajouter par une négligence » coupable, & s'expoſer par là à ac- » cuſer le Ciel des douleurs qu'ils ne » devroient, ainſi que nous, qu'à la pa- » reſſe ou à l'entêtement. Un lit de

» cailloutages ; ou quelqu'autre précau-
» tion semblable, élève toujours leurs
» cabanes au dessus d'un sol humide,
» & dès lors dangereux. Cette cabane,
» ouverte au midi oriental, jouit dès
» le point du jour de tous les rayons
» que le Soleil lui destine. Les fenê-
» tres, souvent ouvertes, donnent ac-
» cès à des torrens d'air qui viennent
» rafraîchir à la fois les poumons de
» l'enfant qui tette encore, & ceux
» de l'ayeul qui le regarde avec com-
» plaisance. Jamais sous ces fenêtres
» basses ne reste en dépôt le fumier, fait
» pour engraisser les terres & non pour
» empoisonner les hommes. C'est sous
» ces toits que le voyageur retrouve les
» charmes de l'antique hospitalité. On
» lui offre du lait meilleur, parce que
» les troupeaux sont mieux soignés ; ce
» lait coule dans des vases de terre,
» mais bien lavés dans de l'eau bien
» nette. C'est une fille souvent jolie,
» toujours propre, qui le présente ; elle
» ne rougit point parce qu'elle ne soup-
» çonne rien de malhonnête ; mais elle
» a de belles couleurs parce qu'elle se

» porte bien. Elle ne baisse point les » yeux parce qu'elle ne craint rien; » mais elle les fait baisser par le res» pect que la véritable pudeur impri» me. Le soir on oublie l'édredon mal » sain sur la paille la plus fraîche » & la plus abondante ; & le len» demain, après avoir payé quelques » sols pour le repas délicieux & frugal » de la veille, ce n'est pas sans regret » que l'on s'éloigne, sur-tout si l'on re» tourne à la ville. » A ce tableau si pur & si doux on oppose celui des ravages qu'a faits parmi nous depuis quelques années le malheureux esprit de Finance qui tourne toutes les têtes, dessèche toutes les ames & ne produit d'autre bien que d'élever des colosses de fortune qui pressent l'Etat de leur poids, insultent à la misère publique, laissent, en quelque sorte, stagner autour d'eux ces amas d'or faits pour circuler, & non pour s'engloutir dans les gouffres de l'avarice.

Viennent ensuite les descriptions les plus variées, & l'on sent que c'est avec les yeux de l'ame que l'auteur a vu tout

ce qu'il met sous ceux du lecteur. On parle successivement de Strasbourg, de Colmar, de la montagne de Géromani, des mines qu'elle renferme & des vices de l'exploitation. L'auteur quitte ces riches souterreins & vient respirer un air plus pur aux bords de la fontaine de la Suze, lieux charmans qu'il embellit encore de toutes les fleurs de son imagination. La *Soirée* qui traite des grottes d'Oxelles, est pleine de détails curieux. Quel charme dans le début de celle où il est question des bois en général. »C'est » une belle production de la nature » qu'une vaste forêt! L'homme igno» rant & froid qui s'y promène ne peut » lui-même s'y défendre du charme » attaché à l'obscurité religieuse de ces » asyles. Que ce charme est puissant » pour l'homme sensible, errant sous » des chênes trois fois séculaires! Mais » que d'idées pour l'esprit, que de pro« fonds sentimens pour l'ame de l'hom» me instruit & sensible à la fois, & » goûtant les délices de l'ombre au » fond d'un bois antique & sacré! Où » l'homme froid n'a vu que de grands » arbres, sous lesquels il se retire ma-

» chinalement quand il a trop chaud,
» l'homme ſenſible contemple une re-
» traite ſolitaire & conforme à la rêve-
» rie qui ſoulage ſes peines, ou le
» concentre mieux dans le ſouvenir de
» ſes félicités. Il n'eſt point de détour
» pour lui dans cet immenſe eſpace,
» où il ne deſire, où il ne ſe rappelle
» en ſilence une mère qu'il aime,
» un ami qu'il attend, une maîtreſſe
» qu'il adore. Amoureux, il eſt bien-
» tôt Poëte ; dès lors mille rapports
» nouveaux. Chaque arbre eſt un dais
» de verdure pour la maîtreſſe chérie ;
» chaque tapis d'herbe fraîche un lit
» pour les plaiſirs les plus tendres ; cha-
» que fleur un hommage à l'objet aimé,
» & chaque rameau un témoin de mille
» ſermens de conſtance que l'on ne croit
» jamais pouvoir trahir.

La ſenſibilité de l'auteur n'exclut point la diſcuſſion ſur les objets qui méritent d'être approfondis ; il porte le flambeau de l'analyſe ſur cette foule d'abus qui ſe ſont gliſſés dans l'adminiſtration des bois, & ce morceau eſt plein de vues auſſi ſaines que bien expoſées. J'admire ſur-tout l'art avec le-

quel il entremêle les objets graves ou rians, utiles ou agréables. Je passerois les bornes d'un extrait, Monsieur si je voulois parcourir tous les objets que l'ingénieux Voyageur nous présente. Je vous invite à lire dans l'ouvrage même la description de Bâle, la *Soirée* où l'on se rend compte du charme que l'homme trouve dans la solitude, & sur-tout celle où sont développés, avec une énergie attendrissante, les sentimens d'une ame forte dans les déserts. Cette *Soirée* est pleine d'éloquence & de chaleur. Vous y verrez les nains de la société réduits à leur juste valeur, punis de l'insolence par l'effroi, chercher autour d'eux leurs appuis factices avec une lâche inquiétude, pâlir au bruit d'un orage, trembler de la chûte d'un torrent, implorer la nature qui les rejette de son sein & rend au néant les vils atômes qui l'ont dégradée; tandis que l'homme courageux, seul & satisfait de l'être, se ramasse en soi, jouit du sentiment de ses forces, ne craint rien parce qu'il apprécie tout, & semble un être sacré qui imprime le respect à tout ce qui l'environne.

Les idées de l'auteur sur la liberté de la presse méritent encore votre attention. Il ne seroit guères possible de les adopter ; mais ce sont les rêves d'un honnête homme, d'un ami des Arts, & de pareils rêves sont bien rares & bien précieux aujourd'hui. Je conseille aux gens de Lettres de lire tout ce morceau ; ils y verront ce qu'ils devroient être ; ils y trouveront la leçon de cette concorde & de cette fraternité qui devroient regner entr'eux. Puisse cette *Soirée* adoucir ces hommes cruels que leur gloire ne console pas, qui vivent dans les convulsions d'une rage éternelle, dont la haine empoisonne les derniers soupirs, & qui mourront le désespoir dans le cœur.

Dans le compte que je viens de vous rendre, Monsieur, je ne me suis attaché qu'à quelques détails ; peut-être reprochera-t-on à l'ouvrage de pécher par le fond ? L'auteur écrit en courant, & ses idées qui varient sans cesse avec les objets qui le frappent, manquent de liaison & de maturité. Il eût fallu, je crois, que, dans ses différentes courses, il jettât sur le papier toutes ses réflexions,

fléxions, ſeulement pour ſoulager ſa mémoire, & qu'enſuite, dans le recueillement du cabinet, il les aſſujettît à un plan plus régulier. Le lecteur a beſoin d'un fil qui le dirige. Le ſtyle, en général, eſt animé, mais inégal; ce qui vient encore de la manière dont l'auteur a travaillé. Quoiqu'il en ſoit, ſon Livre annonce à la fois un homme inſtruit, un écrivain courageux, un excellent citoyen.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 10 Décembre 1770.

LETTRE VI.

Le Porte-Feuille d'un homme de goût, ou l'Eſprit de nos meilleurs Poëtes, 3 volumes in-12 de 350 pages chacun; à Paris chez Delalain Libraire rue de la Comédie Françoiſe.

JAMAIS on n'a ſi peu créé que dans ce ſiécle; mais en revanche jamais on n'a tant & ſi mal adroitement copié;

encore si l'on se contentoit de transcrire les auteurs eux-mêmes ! Mais ceux qui les compilent se répètent éternellement les uns les autres ; & qui voudroit rassembler tous leurs prétendus choix, courroit risque d'avoir vingt fois au moins les mêmes pièces. Les titres sont ordinairement ce qu'il y a de plus soigné dans ces sortes de Livres ; c'est à qui prendra la plus séduisante affiche : *Le Trésor du Parnasse*, *le Secrétaire du Parnasse*, *Le Porte-Feuille d'un homme de goût*, &c, &c, &c. Voilà comme s'annoncent ces modestes éditeurs.

Le Porte-Feuille si mal nommé a trois défauts essentiels ; le premier est de présenter un grand nombre de pièces tout-à-fait indignes d'être recueillies ; le second d'en offrir beaucoup d'autres que l'on trouve par-tout ; le troisiéme de morceler quantité de poësies qui ne méritoient pas d'être si cruellement déchirées. Voici des exemples de ces trois sortes de défauts. Le volume commence par des vers insipides d'un vieux Poëte nommé *Coquillart*. Comment peut-on s'annoncer pour *un homme de*

goût en mettant de pareils vers à la tête de son *Porte-Feuille?* Jugez-en vous-même, Monsieur :

Ne suivons plus d'amour l'école ;
On n'y lit que des tromperies ;
La science est parole folle ;
Les grands juremens, menteries ;
Les Statuts, ce sont joncheries ;
L'Université, c'est malheur ;
Les Bedeaux, larrons, moqueries ;
Faute de sens, c'est le Recteur, &c.

S'il n'étoit pas si triste de citer de mauvais vers, je vous en rapporterois des milliers d'autres. Vous en serez quitte pour lire un quatrain d'un ton tout-à-fait distingué, qui vous fera connoître le discernement & le *goût* délicat du Compilateur.

Quiconque a soixante ans vécu,
Et jeune fille épousera,
S'il est galeux, se grattera
Avec les ongles d'un cocu.

Il faut cependant avouer, Monsieur,

que le Collecteur n'a pas été toujours aussi malheureux dans son choix. Personne ne lui contestera que la Cantate de *Circé* du grand *Rousseau*, le passage du Rhin de *Boileau*, le *Vert Vert* de M. *Gresset*, les Epîtres Philosophiques de M. *de Voltaire*, les *Quatre Parties du Jour* de M. le C.... *de B****** ne soient de très-bonnes pièces, & quand les innombrables éditions de ces Poëtes célèbres auront disparu de toutes les Bibliothèques, il est certain que l'on sera charmé de les retrouver dans ce *Porte-Feuille*, qui pour lors sera fort recherché des curieux. En attendant on ne peut se défendre d'un peu d'humeur en voyant près de la moitié des pièces dont on fait usage mutilées sans ménagement & sans raison. Tout le monde connoît l'Epître de M. *Gresset* à sa sœur; le Compilateur en retranche impitoyablement les deux tiers, &, pour dérouter le lecteur, intitule le dernier tiers *La Convalescence*. On s'imagine d'abord qu'on va lire une pièce nouvelle; bientôt on s'apperçoit qu'on a lu ces vers dans quelque Poëte connu. On finit par sçavoir le plus mauvais gré à l'Edi-

teur de l'eſpèce de ſurpriſe qu'il fait à notre mémoire. Le Conte charmant de *Vert - Vert* ne porte plus ce titre ; à préſent c'eſt *Le Perroquet ;* l'Epître de M. *de Voltaire* au Préſident *Hénault* a perdu une trentaine de vers & s'appelle *Le Sort d'un Auteur.* L'Ode du *Mérite Perſonnel* adreſſée à *Rouſſeau* par *la Motte*, au lieu de huit ſtrophes, n'en a plus que quatre ; le Poëme du *Duel Aboli* de *la Monnoye* n'a plus que quarante vers ; ainſi du reſte.

Enfin je n'ai trouvé dans ce *farrago* de poëſies que deux pièces que je ne me ſouviens pas d'avoir vû imprimées ailleurs. La première eſt la Fable du *Lion & du Marſeillois* attribuée à M. *de Voltaire.* A la place de la naïveté charmante de *la Fontaine*, vous y trouverez des plaiſanteries bonnes ou mauvaiſes & de la philoſophie à la mode. la voici ; je vous fais grace du Prologue qui eſt traînant & inutile.

Un jour un Marſeillois, trafiquant en Afrique,
Aborda le rivage où fut jadis Utique.
Comme il ſe promenoit dans le fond d'un vallon,

Il trouva nez à nez un énorme Lion,
A la longue crinière, à la gueule enflammée;
Terrible, & tout semblable au Lion de *Némée*.
Le plus horrible effroi saisit le Voyageur.
Il n'étoit pas *Hercule*; &, tout transi de peur,
Il se mit à genoux, & demanda la vie.
Le monarque des bois, d'une voix radoucie,
Mais qui faisoit encor trembler le Provençal,
Lui dit en bon François: ridicule animal,
Tu veux donc qu'aujourd'hui de souper je me passe!
Ecoûte, j'ai dîné: je veux te faire grace,
Si tu peux me prouver qu'il est contre les loix
Que le soir un Lion soupe d'un Marseillois.
Le Marchand, à ces mots, conçut quelque espérance:
Il avoit eu jadis un grand fonds de science
Et, pour devenir Prêtre, il apprit du Latin;
Il sçavoit *Rabelais* & son Saint *Augustin*.
D'abord il établit, selon l'usage antique,
Quel est le droit divin du pouvoir monarchique;
Qu'au plus haut des degrés des êtres inégaux,
L'homme est mis pour regner sur tous les animaux;
Que la terre est son trône, & que, dans l'étendue,

Les astres sont formés pour réjouir sa vue.
Il conclut qu'étant Prince, un sujet Africain
Ne pouvoit, sans péché, manger son Souverain.
Le Lion, qui rit peu, se mit pourtant à rire;
Et voulant par plaisir connoître cet Empire,
En deux grands coups de griffe il dépouilla tout nu
De l'univers entier le Monarque absolu.
Il vit que ce grand Roi lui cachoit sous le linge,
Un corps foible, monté sur deux fesses de singe;
A deux minces talons deux gros pieds attachés,
Par cinq doigts superflus, dans leur marche empêchés;
Deux mammelles sans lait, sans grace, sans usage,
Un crâne étroit & creux, couvrant un plat visage;
Tristement dégarni du tissu de cheveux
Dont la main d'un barbier coiffa son front crasseux.
Tel étoit, en effet, ce Roi sans diadême,
Privé de sa parure, & réduit à lui-même.
Il sentit qu'en effet il devoit sa grandeur

Aux fils d'un Perruquier, aux ciseaux d'un Tailleur.
Ah, dit-il au Lion, je vois que la Nature
Me fait faire en ce monde un triste figure ;
Je pensois être Roi : j'avois certes grand tort.
Vous êtes le vrai Maître, en étant le plus fort ;
Mais songez qu'un Héros doit dompter sa colère :
Un Roi n'est point aimé, s'il n'est pas débonnaire.
Dieu, comme vous sçavez, est au dessus des Rois.
Jadis en Arménie il vous donna des loix ;
Lorsque, dans un grand coffre, à la merci des ondes,
Tous les animaux purs, ainsi que les immondes,
Par *Noë*, mon ayeul, enfermés si long temps,
Respirèrent enfin l'air natal de leurs champs,
Dieu fit avec eux tous une étroite alliance,
Un pacte solemnel.... Oh, la platte impudence !
As-tu perdu l'esprit par excès de frayeur ?
Dieu, dis-tu, fit un pacte avec nous ?... Oui, Seigneur ;
Il vous recommanda d'être clément & sage,
De ne toucher jamais à l'homme, son image ;

Et, si vous me mangez, l'Eternel irrité,
Fera payer mon sang à votre Majesté.....
Toi, l'image de Dieu! Toi, Magot de Provence!
Connois-tu bien l'excès de ton impertinence?
Montre l'original de mon pacte avec Dieu.
Par qui fut-il écrit? en quel temps? dans quel lieu?
Je vais t'en montrer un, plus sûr, plus véritable:
De mes quarante dents vois la file effroyable;
Ces ongles, dont un seul te pourroit déchirer,
Ce gosier écumant, prêt à te dévorer;
Cette gueule, ces yeux, dont jaillissent des flammes;
Je tiens ces heureux dons du Dieu que tu réclames.
Il ne fait rien en vain: te manger est ma loi;
C'est là le seul traité qu'il ait fait avec moi.
Ce Dieu, dont, mieux que toi, je connois la prudence,
Ne donne pas la faim pour qu'on fasse abstinence;
Toi-même as fait passer, sous tes chétives dents,
D'imbéciles dindons, des moutons innocens,
Qui n'étoient pas formés pour être ta pâture.

Ton débile estomach, honte de la nature,
Ne pourroit seulement, sans l'art d'un cuisinier,
Digérer un poulet, qu'il faut encor payer.
Si tu n'as point d'argent, tu jeûnes en Hermite;
Et moi que l'appétit en tout temps sollicite,
Conduit par la nature, attentif à mon bien,
Je puis t'avaler crud, sans qu'il m'en coûte rien:
Je te digérerai sans faute en moins d'une heure.
Le pacte universel est qu'on naisse & qu'on meure.
Apprens, qu'il vaut autant, raisonneur de travers,
Etre avalé par moi que rongé par les vers.....
Sire, les Marseillois ont une ame immortelle.
Ayez, dans vos repas, quelque respect pour elle.
La mienne apparemment est immortelle aussi.
Va, de ton esprit gauche elle a peu de souci.
Je ne veux point manger ton ame raisonneuse:
Je cherche une pâture, & moins fade, & moins creuse:
C'est ton corps qu'il me faut; je le voudrois plus gras;
Mais ton ame, crois moi, ne me tentera pas...

Vous avez sur ce corps une entière puissance.
Mais, quand on a dîné, n'a-t-on point de clémence ?
Pour gagner quelque argent, j'ai quitté mon païs ;
Je laisse dans Marseille une femme & deux fils :
Mes malheureux enfans, réduits à la misère,
Iront à l'Hôpital, si vous mangez leur père.....
Et moi, n'ai-je donc pas une femme à nourrir ?
Mon petit Lionceau ne peut encor courir,
Ni saisir de ses dents ton espèce craintive.
Je lui dois la pâture ; il faut que chacun vive.
Eh, pourquoi sortois-tu d'un terrein fortuné,
D'olives, de citrons, de pampres couronné ?
Pourquoi quitter ta femme, & ce païs si rare,
Où tu fêtois en paix *Madeleine* & *Lazare* ?
Dominé par le gain, tu viens dans mon canton,
Vendre, acheter, troquer, être dupe & fripon ;
Et tu veux qu'en jeûnant ma famille pâtisse
De ta sotte imprudence & de ton avarice !
Réponds-moi donc, maraut ?..... Sire, je suis battu.
Vos griffes & vos dents m'ont assez confondu.
Ma tremblante raison cède en tout à sa vôtre.
Oui, la moitié du monde a toujours mangé l'autre.

Ainsi Dieu le voulut, & c'est pour notre bien.
Mais, Sire, on voit souvent un malheureux Chrétien,
Pour de l'argent comptant qu'aux hommes on préfère,
Se racheter d'un Turc & payer un Corsaire.
Je comptois à Tunis passer deux mois au plus;
A vous y bien servir mes vœux sont résolus;
Je vous ferai garnir votre charnier auguste
De deux bons moutons gras, valant vingt francs au juste.
Pendant deux mois entiers ils vous seront portés,
Par vos correspondans chaque jour présentés;
Et mon valet chez vous restera pour ôtage.
Ce Pacte, dit le Roi, me plaît bien davantage
Que celui dont tantôt tu m'avois étourdi.
Viens signer le Traité; suis moi chez le Cadi;
Donne des cautions: sois sûr, si tu m'abuses,
Que je n'admettrai point tes mauvaises excuses,
Et que, sans raisonner, tu seras étranglé,
Selon le droit divin dont tu m'as tant parlé.
Le marché fut signé, tous les deux l'observèrent,
D'autant qu'en le gardant tous les deux y gagnèrent.

Ainsi, dans tous les temps, nos Seigneurs les
Lions
Ont conclu leurs traités aux dépens des Moutons.

Le nom d'*Hainaut* se trouve au bas de l'autre pièce ; au premier aspect, j'ai cru qu'il étoit question de l'ancien Poëte *Hesnault* (non pas *Hainaut*) le maître de Madame *Deshoulières*, auteur du fameux Sonnet de l'*Avorton* & d'une traduction en vers du commencement de *Lucrèce*. Mais on parle dans ces vers de M. *Jeliotte*, de Mlle *le Maure*, &c ; il est vraisemblable qu'ils sont du Président *Hénault*. Je ne sçais si leur véritable titre est l'*Homme inutile*, ainsi que les intitule l'auteur du Recueil ; car avec lui on ne peut être sûr de rien. Vous lirez avec plaisir les vers suivans que le Poëte adresse à *l'Homme inutile*.

Plein du frivole *soin* de voir ou de paroître,
Tu sors lorsque la nuit, recommençant son
tour,
Nous rappelle au repos qui suit la fin du jour ;
Lorsque le Citoyen revient dans sa famille,
Heureux d'y retrouver son épouse & sa fille ;

Sa fille, digne fruit d'un amour innocent,
Que toutes les vertus douèrent en naissant,
Et dont la foi promise acquittera le zèle
D'un amant vertueux qui n'aima jamais qu'elle.
Près de leur saint foyer un repas modéré
Leur prépare un sommeil de remords ignoré.
O jour béni des Dieux ! O bienheureuse vie !...
N'y trouves-tu, *Damon*, rien qui te fasse envie ?
Non, te voilà parti ; tes chevaux écumans
Ont renversé déja trois ou quatre passans :
Tel *Phaëton* jadis alloit roulant le monde.
Mais qui te presse ? Rien. Ton ame vagabonde,
Indifférente à tout, courant sans rien chercher,
Remet de son destin le soin à ton cocher.
Enfin il te conduit dans cet antre magique,
Où l'on marche en cadence, & l'on parle en musique ;
Dans ces lieux où l'amour vend ce fatal poison,
Qui se répand le soir de maison en maison.
Comptes-tu d'y trouver quelque beauté nouvelle,
Qui dans ton ame au moins jette quelqu'étincelle ?
Non, tu viens pour chercher le plaisir qui te fuit.
Ou pour verser l'ennui qui par-tout te poursuit.

Peut-être qu'un souper, où *Moutier** te destine
Des rageoûts tout nouveaux arrivés de la Chine,
Et que d'un bal confus le bruyant appareil,
De tes sens amortis suspendra le sommeil:
Mais d'une ame épuisée, effet trop déplorable!
L'Amour te fuit au bal, l'ennui te suit à table.
Je ne t'offrirai point d'écoûter les chansons,
Dont *Jeliotte* & *le Maure* embellissent les sons.
Pour sentir les effets des chants qu'ils font entendre,
Il faut avoir une ame, un cœur sensible & tendre.
Ouvre les yeux enfin, & connois ton malheur.
Si tu ne nous crois pas, crois-en du moins ton cœur.
Songe que le plaisir qu'inventa la nature,
Comme un remede, & non comme une nourriture,
Créé pour réparer notre ame & nos ressorts,
Te fatigue, t'abbat, t'épuise en vains efforts:
Sors d'un si long sommeil, & reviens à la vie.

Le Porte-Feuille d'un homme sans goût: c'est le titre qu'il falloit donner à cette maussade compilation.

* Apparemment un Traiteur célebre.

Expoſition fidèle de la Doctrine Chrétienne, &c : 4 volumes in-12 ; à Caën chez G. le Roy, Imprimeur du Roi & Libraire, & à Paris chez Delalain Libraire rue & à côté de la Comédie Françoiſe.

Les quatre volumes *in*-12 qui forment cet ouvrage ſont d'environ 400 pages chacun, ſous ce titre : *Expoſition fidèle, & preuves ſolides de la Doctrine Catholique, adreſſées aux Proteſtans ſur les principaux articles controverſés entr'eux & les Catholiques, avec les réponſes à leurs objections : par M. Vicaire, Docteur & Doyen de Théologie en l'Univerſité de Caën, Curé de la Paroiſſe de Saint Pierre de la même ville.* C'eſt particulièrement en faveur des Proteſtans répandus dans ſa Paroiſſe que M. *Vicaire* a cru devoir rédiger cette inſtructive *Expoſition.* Vous n'y remarque-

rez point, Monſieur, ce zèle âpre, ce ton d'aigreur, cette ruſticité ſcholaſtique qu'apportent quelquefois nos Docteurs dans leurs diſputes ſacrées. La modération & la douceur, unies à une dialectique lumineuſe & preſſante, ſont les ſeules armes qu'emploie le Paſteur de Caën pour ramener au bercail ſes brebis égarées. Il diviſe ſon ouvrage en deux Parties. Dans la première il expoſe & réfute les prétextes généraux qui ont ſervi de fondement au Schiſme & à la prétendue Réforme des Proteſtans. Il raſſemble & diſcute dans la ſeconde les principaux articles controverſés entre les Novateurs & nous.

Les Proteſtans ſoutiennent que l'Egliſe peut décheoir de ſon état de ſainteté. C'eſt d'après ce principe qu'ils ont cru pouvoir la réformer. Ils rejettent toute tradition, & ne veulent reconnoître aucun tribunal en qui réſide le droit de prononcer ſur les matières con-

testées en fait de religion. Pour répondre à ces trois erreurs de l'Eglise Protestante, M. *Vicaire* établit d'abord l'indéfectibilité de l'Eglise ; il fait voir qu'elle n'étoit ni déchue ni changée au seiziéme siécle, lorsque s'introduisit la Réforme, & que cette raison n'est qu'un prétexte frivole adopté par tous les hérétiques pour colorer leur révolte & leurs innovations. Il prouve ensuite l'éxistence de la tradition & la nécessité de l'admettre, ainsi que celle de reconnoître dans l'Eglise un tribunal établi par J. C. pour juger les controverses & décider les questions de foi. Tous ces objets sont la matière du premier volume & de la première Partie.

L'auteur traite, dans les volumes suivans, des principaux articles sur lesquels sont divisés les Catholiques & les Protestans. Ces articles sont : *La présence réelle de J. C. dans l'auguste Sacrement de l'Eucharistie, le Sacrifice de la*

Messe, la Communion sous une seule espèce, la Confession auriculaire, le culte des Reliques & des images, le Purgatoire & les Indulgences. Tous ces articles sont traités par M. *Vicaire* avec autant de méthode que de solidité; il montre que la Doctrine Catholique sur tous ces points a toujours été constante, uniforme, invariable; que ces dogmes sont les mêmes que ceux qui ont été crus dans la primitive Eglise; qu'ils s'accordent avec la raison, l'autorité, les Livres Saints, & que les sophismes dont s'appuient les Protestans pour les rejetter, ne peuvent tenir contre un examen sérieux & fait de bonne foi. En un mot, des principes incontestables, des conséquences nécessaires, déduites avec autant de clarté que de justesse, des preuves décisives, des réponses péremptoires à toutes les objections, rendent l'ouvrage de M. *Vicaire* un des meilleurs qu'on ait composés sur ces

matières, & digne d'occuper une place à côté de ceux que la plume immortelle de *Bossuet* a produits contre les mêmes adversaires.

Manuel du Naturaliste.

Ce *Manuel du Naturaliste, ouvrage utile aux Voyageurs & à ceux qui visitent les Cabinets d'Histoire Naturelle & de Curiosités; dédié à M. de Buffon, de l'Académie Françoise, &c, &c, Intendant du Jardin Royal des Plantes*, ne forme qu'un seul volume *in*-8° de plus de 600 pages petit caractère. On le trouve à Paris chez *Desprez* Imprimeur ordinaire du Roi, rue S. Jacques, au coin de la rue des Noyers. Le prix est de 6 livres relié en veau & filets d'or. C'est un Abrégé de tous les ouvrages de ce genre, sur-tout les plus modernes, qui ont paru jusqu'à présent. Son mérite consiste dans la prodigieuse variété des objets, dans l'ordre des faits, dans la

brièveté de la narration, dans les traits saillans & les anecdotes piquantes, enfin, dans l'art avec lequel on a sçu réunir dans un volume portatif tout ce qu'il y a, soit en Histoire Naturelle, soir en Antiquités, de plus vrai, de plus amusant & de plus utile.

L'Eléphant qui vient d'arriver dans cette Capitale excite la curiosité de tous les habitans. On trouvera son histoire dans cet ouvrage, pages 185 & suivantes. En voici quelques traits. ELÉPHANT. Cet animal habitant des climats chauds de l'Afrique & de l'Asie, sous les dehors les moins avantageux possède les meilleures & les plus étonnantes qualités. Il a l'intelligence du castor, l'adresse du singe, le sentiment du chien. A ce mérite se réunissent des avantages partiticuliers, la force, la grandeur, la longue durée de la vie. Ses yeux, quoique petits relativement au volume de son corps, sont brillans & spirituels. » C'est, dit M.

» *de Buffon*, l'expression pathétique du
» sentiment. Il les tourne lentement &
» avec douceur vers son maître. Il a pour
» lui le regard de l'amitié, celui de
» l'attention lorsqu'il parle, le coup
» d'œil de l'intelligence lorsqu'il l'é-
» coûte, celui de la pénétration lors-
» qu'il veut le prévenir. Il semble ré-
» fléchir, délibérer, penser, & ne se
» déterminer qu'après avoir examiné &
» regardé à plusieurs fois & sans préci-
» pitation, sans passion, les signes aux-
» quels il doit obéir. Il joint au coura-
» ge la prudence, le sang froid, l'obéis-
» sance ; il se souvient des bienfaits, des
» injures ; à la voix de son maître il mo-
» dère sa fureur. Dans sa colère il ne
» méconnoît point ses amis. Redou-
» table par sa force, il ne fait point la
» guerre aux autres animaux, ne se nou-
» rit que de végétaux. » On en voit qui
ont jusqu'à quinze pieds de hauteur.
Leur trompe est un bras nerveux qui
déracine les arbres, & une main

adroite qui saisit les corps les plus minces & les détaille en petits morceaux. L'Eléphant ramasse l'herbe avec sa trompe, la porte à sa bouche. Lorsqu'il a soif, il trempe le bout de sa trompe dans l'eau qu'il aspire, en remplit la cavité, la recourbe pour porter l'eau jusques dans son œsophage. Il soulève avec sa trompe un poids de deux cens livres..... L'Eléphant, devenu domestique, rend à l'homme les services les plus importans. Il peut courir au galop, faire en un jour, lorsqu'on le presse, le chemin de six journées, porte sur son dos des pavillons où plusieurs femmes, assises ou couchées, voyagent commodément, &c, &c, &c.

Le Public ne peut tirer qu'une très-grande utilité de ce *Manuel*, qui lui fera voir avec plus d'intérêt & de connoissance les Cabinets d'Histoire Naturelle, d'Antiquités, d'Anatomie, les Ménageries, tous les animaux étrangers, & généralement toutes les produc-

tions de la nature qui s'offrent tous les jours à nos yeux. Il est pour la notice de ces objets ce qu'est le Dictionnaire de *Vosgien* pour la Géographe.

Je suis, &c.

A Paris, ce 12 *Décembre* 1770.

P. S. En vous rendant compte dernièrement, Monsieur, des *Pièces de Théâtre en vers & en prose* de feu M. le Président *Hénault*, je vous marquois que j'ignorois où se vendoit ce Recueil estimable. Je viens de l'apprendre. On le trouve chez *Cavelier* Libraire rue S. Jacques. L'exécution typographique est très-belle; cette édition est remarquable sur tout par la délicatesse des dessins & des gravûres. J'ai oublié de vous dire que le *François II* est ici différent de ce qu'il étoit dans la première édition, en ce qu'il est accompagné de notes qui n'y étoient pas. L'ouvrage entier se vend 9 l. 4 s. broché, & sans le *François II* 6 l. 4 s. aussi broché, afin que ceux qui ont déja *François II*, qui s'est vendu séparément, ne soient pas obligés de l'acheter de nouveau.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE VII.

Théâtre de Société, ou Recueil de différentes Pièces, tant en vers qu'en prose ; 2 volumes in-8° ; à Paris chez Gueffier rue de la Harpe, vis-à-vis la rue de S. Séverin.

C'EST à M. *Collé*, Secrétaire Ordinaire & Lecteur de S. A. S. Monseigneur le Duc d'*Orléans* Premier Prince du Sang, que nous devons ce *Théâtre* qu'il appelle *de Société*, parce que le ton libre de la plûpart des Pièces qu'il renferme ne permet pas qu'on les joue sur des Théâtres publics. Elles n'en sont que plus agréables & plus

piquantes pour des Théâtres particuliers, pour des sociétés d'amis qui voudront les représenter entr'eux, soit à la ville, soit à la campagne. Je ne connois point, Monsieur, de collection de ce genre où il y ait plus d'esprit naturel, plus d'imagination, plus de talent, plus de vrai comique.

La première Pièce est *Le Rossignol*, en un Acte. C'est le Conte de *la Fontaine* ou plutôt de M. *Lantin* mis en action & en vaudevilles. Vous ne confondrez pas cet opuscule avec un *Opera Comique*; il n'en a que la forme; dans le fond c'est une très jolie Comédie. On ne peut que regretter que M. *Collé* ait perdu son temps & des Couplets bien tournés à la composition de ce petit Drame ingénieux, dont les caractères sont dessinés de main de maître, & qui seroit une imitation encore plus heureuse de la nature, s'il avoit la vérité que donne la prose ou la versification ordinaire.

C'est quelque chose d'admirable que le pinceau fidelle & saillant de M. *Collé* lorsqu'il peint des gens de la Cour & du grand monde. Ce sont

leurs mœurs, leurs propos, leur ton; ce sont eux-mêmes. Un exemple que je vais mettre sous vos yeux en sera la preuve. *Le Bouquet de Thalie, Prologue en prose & en vers*, me la fournit. Dans l'une des Scènes de ce Prologue, un homme de grande qualité entre chez sa femme à trois heures du matin; il sort de souper, à moitié gris. La femme, qui n'est pas encore couchée & qui est avec son amant, le fait cacher à l'arrivée de son mari. Elle se trouve forcée d'entendre les remontrances de cet époux incommode.

LA MARQUISE *à son mari qui entre chez elle.*

Comment! C'est vous, Monsieur le Marquis! A ces heures-ci chez moi?... Cela ne vous étoit point arrivé depuis la première nuit de notre mariage.

LE MARQUIS *la langue un peu embarrassée.*

Cela est vrai, Madame la Marquise... aussi, vous dois-je d'abord..... une politesse..... des excuses sur la liberté que

je prends...... de vous faire une visite si tard..... Je vous interromps peut-être.

LA MARQUISE.

Vous ne m'interrompez pas, Monsieur, mais vous me surprenez beaucoup. Qu'avez vous donc de si pressé à me dire ? Auriez-vous reçu ce soir la nouvelle que votre Gouvernement étoit accordé, & que l'on vous donnoit à la place celui que vous demandiez ?

LE MARQUIS.

Eh, non, Madame..... il n'est point question ici de mon Gouvernement..... c'est du vôtre avec le Chevalier..... dont j'ai à vous parler, Madame,... &, tout à l'heure, parce que.... je ne veux point perdre mes idées..... C'est qu'il m'en est venu de très bonnes sur la fin du souper...... là dessus, & comme je vous dis..... je ne veux pas les perdre..... Asseyons-nous là, s'il vous plaît. *Il s'assied sur une chaise antique dont le dossier est très-élevé.*

LA MARQUISE *à part avant de s'asseoir.*

Il n'est point tout à fait ivre ; il lui reste encore beaucoup de raison ; cela me fait peur. *Haut.* Comment, Monsieur, des idées sur le Chevalier ? Me feriez vous l'honneur d'en être jaloux ? Donneriez-vous dans cette frénésie là ?

LE MARQUIS, *d'un air de pitié.*

Moi, jaloux, Madame ?..... Vous plaisantez apparemment !..... Vous croyez parler à quelque mari de la rue des Bourdonnois sans doute ?..... Exiger de la jalousie d'un homme de la Cour ! .... Celui - là est un peu fort..... Vous devriez sçavoir que nous ne donnons pas dans cette ânerie là..... nous autres.

LA MARQUISE.

En ce cas là, Monsieur, que prétendez - vous dire ?

LE MARQUIS.

Je veux dire, Madame, que..... sur

votre dernier arrangement..... qui eſt ſçu de tout le monde, avec le Chevalier..... J'ai fait, moi, des réfléxions..... très-ſenſées..... très judicieuſes..... pour vous; mais pour vous ſeule, Madame... car, d'ailleurs, vous devez ſentir que cela ne me regarde point..... que cela ne me regarde point du tout.

LA MARQUISE.

Eh, mais cela me regarde encore moins. Je ne ſçais où vous avez été ramaſſer les belles imaginations que vous avez là ſur le Chevalier & ſur moi. Cela n'a ni vérité, ni vraiſemblance. Cela me paſſe, Monſieur, cela me paſſe.

LE MARQUIS.

Eh, mais, Madame, je veux pourtant...... que cela aille juſqu'à vous, quoique cela vous paſſe..... & je vous répète qu'ils diſent tous..... que vous avez pris le Chevalier..... ils n'en veulent pas démordre.

LA MARQUISE *avec impatience.*

Eh bien, rien n'eſt plus faux, Monſieur, rien n'eſt plus faux. C'eſt l'homme de France avec lequel je voudrois le moins vivre, ſi j'avois à vivre avec quelqu'un.

LE MARQUIS.

Quoiqu'il en ſoit, Madame, l'amitié... la grande amitié... que j'ai toujours eue... pour Monſieur votre frère... m'oblige de vous avertir..... que votre Chevalier eſt attaché..... depuis longtemps..... à une femme de Finance..... qu'il y a trois ſemaines qu'elle a vendu ſes diamans..... & que dans le monde on met cette plaiſanterie là..... ſur le compte de votre Chevalier..... à notre ſouper ils ſont tous convenus que c'étoit lui..... & ils l'ont barbouillé de toutes les manières.

LA MARQUISE *très-impatiemment.*

Eh bien, Monſieur, s'il vit avec cette petite Financière, s'il la ruine, le Chevalier n'a donc rien de commun avec

moi; & je ne vois pas pourquoi vous venez m'étourdir, m'assommer des calomnies & des horreurs..... qu'il n'y a que des femmes qui puissent débiter contre ce jeune homme là..... & dont, en vérité, je ne le crois point du tout capable, si vous voulez que je vous parle naturellement.

LE MARQUIS.

Eh, mon Dieu, avec quelle chaleur vous le défendez!..... Je ne viens pas ici, moi..... dans le dessein prémédité de vous dire du mal de votre amant; je ne suis point assez gauche..... & assez impoli pour cela..... Je vous dis seulement, moi..... tout ce que le Public dit.

LA MARQUISE *avec beaucoup d'humeur.*

Eh, il n'est point mon amant, Monsieur; que ce Public & vous se tranquillisent là dessus.

LE MARQUIS.

Oh, moi, je serai toujours tranquille

ſur vos amans..... quand je vous verrai faire des choix convenables..... mais je veux qu'une femme ſe reſpecte.... dans ſes goûts.

LA MARQUISE, *avec une extrême vivacité.*

Eh, mais, où avez-vous vu que je me ſois jamais manquée?

LE MARQUIS

Non pas juſqu'à préſent..... Je vous rends juſtice, Madame..... Auſſi ne vous ai-je rien dit..... quand je vous ai vu ſucceſſivement le Vicomte *de Bernay*... le Duc *de Leutry* .. le Marquis *du Lauret*..... notre bon Maréchal..... Milord *Singletton*..... le *Préſident* même..... Je ne vous ai rien dit ſur le *Préſident*..... Voyez juſqu'où je pouſſe l'indulgence?

LA MARQUISE *avec une colère vive.*

Juſte Ciel, Monſieur, quels contes affreux venez vous me faire là?

LE MARQUIS.

Ce ne ſont point là des contes, Ma-

dame...... ce sont des faits..... j'ai suivi votre conduite, moi..... & jusqu'ici à la vérité..... il n'y a jamais eu que votre Chevalier..... pour lequel je me sois senti dès..... dès le commencement une répugnance, dont je ne pouvois pas me rendre raison..... Mais sa belle histoire..... justifie mon aversion pour lui.

LA MARQUISE *hors d'elle-même.*

Eh, je vous dis, Monsieur, que c'est une noirceur qu'on lui fait; je vous le répète.

LE MARQUIS.

Il suffit, Madame, qu'il soit soupçonné..... Cette homme là ne vous convient plus dès lors..... Le seul soupçon jette sur lui un ridicule insoutenable..... & quoique je sçache très-bien que c'est vous qui êtes chargée des ridicules de votre amant..... & non pas moi..... cependant, quand ce ridicule passe de certaines bornes..... il n'est pas dit alors que le mari ne les partage point... Entendez-vous bien?

LA MARQUISE *avec fureur.*

Je n'entends rien ; & une femme comme moi, Monsieur, ne peut rien entendre à tout ce que vous dites-là.

LE MARQUIS.

Eh, mais, tâchez de n'être pas une femme comme vous, Madame ; & vous n'en ferez que mieux ; & alors vous entendrez que votre considération..... dans le monde..... tient à celle de votre amant..... vous verrez.....

LA MARQUISE *l'interrompant avec fureur.*

Continuez, Monsieur, je ne vous interromprai plus..... Voilà une scène charmante que vous me faites là !

LE MARQUIS.

Mais, ne prenez donc pas cela..... pour une sçène..... je vous parle de sang froid..... c'est en ami..... de Monsieur votre frère..... qui..... m'a prié de vous en dire un mot..... & croyez moi.....

rompez avec le Chevalier..... auſſi-tôt que vous le verrez..... je vous donne là un conſeil ſage.

LA MARQUISE.

Fort bien, Monſieur, fort bien!

LE MARQUIS.

Ou plutôt, ne le revoyez plus..... faites lui fermer votre porte.

LA MARQUISE, *outrée.*

Pourſuivez, Monſieur, pourſuivez.

LE MARQUIS, *clignotant les yeux & gagné par le ſommeil.*

Songez, Madame, qu'une femme.... ſe doit des égards..... à elle-même..... d'abord..... ſi elle veut.... qu'on en ait.... pour elle. *Il ferme les yeux & s'aſſoupit un peu.*

LA MARQUISE *à part & en ſouriant.*

Oh, oh! cela commence à devenir plaiſant! Il s'aſſoupit.

LE MARQUIS, *sans ouvrir les yeux, & tout en dormant.*

Il faut qu'il y ait de la décence.... j'ose dire même..... une sorte de dignité..... dans le choix de..... ses amans. *Il retombe sur son siége.*

LA MARQUISE, *à part.*

Il a les yeux fermés; il dort sûrement.

LE MARQUIS, *se relevant un peu & parlant endormi.*

Et dans une matière...... aussi délicate..... une femme doit être d'autant plus scrupuleuse..... sur les bienséances.... extérieures.... qu'elle sçait bien.... intérieurement que..... dans le fait..... elle les viole toutes. *Il retombe endormi.*

LA MARQUISE.

Oh sûrement, il va tout à fait s'endormir.

Le premier volume eſt terminé par *Tanzaï & Néardarné*, *Tragi-Comédie en un Acte en vers, précédée de* LA LECTURE, *prologue en proſe.* Dans ce *Prologue* M. *Collé* nous eſquiſſe les caractères d'un Préſident un peu borné, d'un Abbé qui fait le grand connoiſſeur & qui ne ſçait ce qu'il dit, d'un pauvre Auteur qui eſt tranſi de peur, &c. Le plan de la Tragi-Comédie eſt tracé avec une grande intelligence de l'art dramatique. L'auteur, en profitant du joli Conte de M. *de Crébillon* fils, ſe l'eſt rendu propre; il a changé quelques ſituations & en a créé d'autres. Vous ſerez ſur-tout content de la verſification comico-tragique de cette pièce. La perpléxité dans laquelle ſe trouve *Néadarné* qui aime à la fois *Jonquille* & *Tanzaï*, m'a paru très-plaiſamment rendue.

NÉADARNÉ *à la Fée Mouſtache.*

Cruel amour! peux-tu pouſſer plus loin ta rage!.....
J'adore *Tanzaï*, *Jonquille* eſt mon vainqueur;
L'un a ſéduit mes ſens, l'autre a touché mon cœur;

Pareille ardeur pour l'un & pour l'autre m'enflamme ;
Entre ces deux héros se partage mon ame ;
Ils m'ont fait éprouver que l'on peut à la fois
En aimer deux sans peine.....

MOUSTACHE, *l'interrompant.*

On peut en aimer trois,
Madame..... Et quelquefois a-t-on bien à combattre,
Pour s'en tenir à trois, & n'en pas aimer quatre.

Les vers suivans donnent aussi très-comiquement l'idée du caractère du Grand Prêtre *Sangrénutio.*

MOUSTACHE.

De *Sangrénutio* que pouvez-vous attendre ?
Connoissez ce mortel, à qui vous vous flattez
De faire à vos desirs plier les volontés :
Hautain, brave, insolent, chargé de ridicules,
Séducteur adoré de cent femmes crédules ;
A leurs soins prévenans ce fat accoutumé,
D'amour-propre & d'amour doublement consumé,
Croira pouvoir vous mettre au rang de ses conquêtes.
Il se croit à la Cour fait pour tourner les têtes.

Pour son individu plein de soins révoltans;
Epris de sa figure, amoureux de ses dents;
Petit-maître indécent, affichant tous les vices,
Ne cachant point ses goûts pour les beautés novices;
Buveur.... trichant au jeu, qu'il aime avec fureur;
Chansonnier scandaleux, Spinosiste, jureur;
Un tel homme peut-il?... Mais *Tanzaï* s'avance.

Je finis, Monsieur, par le badinage tragique avec lequel l'auteur semble cependant faire parler sérieusement *Sangrénutio* lorsqu'il se défend de lécher l'écumoire.

NÉADARNÉ.

Le Prince t'eut, sans moi, fait conduire à la mort.

SANGRÉNUTIO.

L'oracle à *Tanzaï* défend la violence.
D'ailleurs, à quoi sert-elle en pareille occurrence,
Madame? ..... Et remontant à ces temps orageux,
Quel fruit en ont tiré les Princes ses ayeux?
Combien de sang versé pour le cu d'une pie,

Que forçoit d'adorer un Novateur impie ?
L'exil & les prisons, un peuple massacré,
Ont-ils pu soutenir le potiron sacré ?
L'on a rougi de sang ces fertiles contrées
Pour l'abolissement des moustaches quarrées ;
Qu'a-t-on gagné ? Malgré des decrets odieux,
Le Prêtre conserva sa moustache & ses Dieux.

Il y a dans ce premier volume deux autres Pièces que vous y trouverez peut-être déplacées, parce qu'elles sont d'un genre & d'un ton à paroître sur les Théâtres les plus décens. C'est *La Veuve* en un Acte en prose, & *La Partie de Chasse de Henri IV* en trois Actes en prose. Je vous ai parlé de l'une & de l'autre *. *La Veuve* est une des plus foibles productions de l'auteur. *La Partie de Chasse* est admirable.

L'estime qu'on fait éclater en faveur des écrivains de mérite, est d'une aussi grande utilité pour entretenir le bon goût que le mépris dont on couvre les barbouilleurs de papier. Un Critique impartial doit relever également les beautés & les défauts ; & j'aime à croire

* Voyez (pour *La Veuve*) l'*Année Littéraire* 1764 Tome I page 143 & (pour *La Partie de Chasse*) l'*Année* 1767 Tome II page 145.

que le premier de ces engagemens est le moins pénible à son cœur. Je vous assûre, Monsieur, que je desirerois n'avoir jamais à vous parler que d'ouvrages pareils à ceux de M. *Collé*. Je suis bien plus flatté de louer un Livre que d'être obligé de m'en moquer pour l'honneur des Lettres. D'ailleurs, dans le cas où je n'aurois que des éloges à donner, nous y trouverions, vous & moi, notre avantage. Mes Feuilles seroient plus ornées & plus amusantes, si je vous offrois toujours des morceaux remplis d'agrément, au lieu de ces lambeaux d'impertinences sur lesquels je tâche de m'égayer pour ôter à ma critique le ton de la sécheresse & de la pesanteur. Ajoûtez à cela que nos auteurs modernes me procurent si rarement l'occasion de louer, que, lorsque ce phénomène arrive, mon esprit & mon cœur jouissent en même temps & du piquant de la nouveauté, & du plaisir de lire un bon ouvrage, & de la volupté (passez-moi ce terme) de lui rendre justice. J'ai déja goûté cette satisfaction peu commune, en vous rendant compte du premier volu-

me du *Théâtre de Société*. Je l'éprouve encore en entrant avec vous dans quelques détails sur le second.

Je commence par *Joconde*, Opera Comique en deux Actes. J'en dirai ce que j'ai dit du *Rossignol*. Cette Pièce devroit être mise en prose; elle deviendroit alors une bonne Comédie. Il faudroit en supprimer les couplets & la débarrasser de ces vieilles guipures. Ce n'est point du tout que ces couplets ne soient très-jolis & très-bien faits; c'est que les airs en sont plats, communs & fastidieux. L'Opera Comique ancien est d'ailleurs actuellement oublié. Le nouveau ou les Pièces à Ariettes le seront aussi quelque jour, & ce jour n'est peut-être pas bien éloigné. L'un & l'autre sont deux genres de dramatique trop opposés à la vérité, à la raison, au goût, pour durer long temps; tôt ou tard on revient à la nature. M. *Collé* s'en est écarté lorsqu'il a donné dans cette mode déja passée des vieux vaudevilles qui ôtent toute espèce d'illusion théâtrale à un Drame.

Une scène très-remarquable dans

l'aurore de celle entre *Henri IV* & le Duc de *Sully* dans *La Partie de Chasse*.

Nicaise, Comédie en deux Actes en prose, est d'un tout autre ton que *Joconde*; les personnages de cette pièce ne sont que de petits bourgeois. Aussi est-elle écrite avec une naïveté dont on ne connoit pas assez le prix dans ce siécle. Le style de cette Comédie ne ressemble en rien à celui des autres Pièces contenues dans ces deux volumes; à cet égard, il faut rendre justice à M. *Collé*. Il a autant de variété dans ses styles que dans ses sujets. Ce n'est jamais lui qui parle dans ses Drames; ce sont toujours ses personnages qui s'expriment dans le langage qui leur est propre, & qui peignent eux-mêmes leurs caractères par leurs discours. Je vous observerai, Monsieur, qu'il a fallu beaucoup d'invention pour tirer deux Actes aussi pleins de chacun de ces deux Contes. A peine dans l'un & dans l'autre le sujet fournit-il de quoi faire deux scènes. Le fond un peu trop libre de *Nicaise*, quoiqu'adouci dans les détails avec beaucoup d'art & de délicatesse, ne me permet pas de

vous

vous en tranſcrire ici des ſcènes, qui d'ailleurs m'ont paru ſupérieures par leur naturel & leur ſimplicité.

La Vérité dans le Vin, Comédie en un Acte en proſe, peint les mœurs des bourgeois du premier ordre, & ſur-tout celles de quelques femmes de la ville, qui veulent imiter les airs, prendre le ton, affecter dans leur langage & dans leur conduite l'indécence noble & aiſée de quelques femmes du très-grand monde, dont elles ne ſont que les ſinges ridicules. Le commencement de la première ſcène de cette Comédie vous mettra mieux au fait, Monſieur, que tout ce que je pourrois vous dire.

LA PRÉSIDENTE NACQUART, *entendant entrer dans ſon appartement.*

Qui eſt-ce qui eſt là? *Sans regarder.* N'eſt-ce pas la fille des Traits Galans?... *Appercevant Madame Dupuis ſon amie, qui eſt la femme d'un Secrétaire du Roi, & allant au devant d'elle.* Eh! non!... C'eſt ma chère amie..... c'eſt Madame *Dupuis*. Comment! Il n'y

avoit là personne pour vous annoncer ?

MADAME DUPUIS, *d'un ton & d'un air très-maniérés.*

Bon jour, ma chère Reine !..... Bon jour, ma chère Présidente *Nacquart !*... Attends donc !.... Baise-moi au dessous de mon rouge.

LA PRÉSIDENTE.

Eh ! dites-moi donc, mon cœur...., il n'est pas midi..... c'est un miracle de vous voir à ces heures-ci !..... Ordinairement vous commencez à penser, sérieusement, à sortir du lit vers les cinq ou six heures du soir.

MADAME DUPUIS.

Eh ! mais, ma chère enfant, c'est que vous me voyez d'une inquiétude...., qui ne ressemble à rien..... Je vous dis : vraîment inquiète..... J'ai fait mettre mes chevaux dès que j'ai été éveillée pour venir m'éclaicir avec vous si le mariage de mon fils. ... de *Dupuis* & de Mademoiselle *Nacquart*...... de votre

fille..... est rompu..... manqué..... s'il n'en est plus question.

LA PRÉSIDENTE.

Comment ! Pourquoi seroit-il rompu ?

MADAME DUPUIS.

Le contrat devoit être signé aujourd'hui chez vous, n'est-ce pas ?..... Et, hier, de la journée je n'ai vu votre bourgeois de mari..... & l'on doit s'attendre à tout de la part de ces petits esprits là.

LA PRÉSIDENTE.

Dieu me préserve de dire jamais du bien de mon mari ! Mais je ne crois point du tout que dans cette occasion-ci.....

MADAME DUPUIS, *l'interrompant.*

Eh bien ! En ce cas là, si ce n'est point votre mari, ce sera sûrement par les insinuations de Monsieur l'Abbé *Kensington*, qui vous gouverne vous &

votre apoco * de mari, que le mariage de *Dupuis* & de la petite manquera abſolument..... Je n'ai jamais eu le bonheur de plaire à ce réprouvé là, moi.

LA PRÉSIDENTE.

A l'Abbé *Kenſington*? Quelle prévention !.... mais cela n'a pas le ſens commun.....

MADAME DUPUIS, *l'interrompant.*

Eh! non ; mais c'eſt vous qui ne l'avez pas !..... (il faut que je vous le diſe brutalement)..... Non, vous n'avez pas le ſens commun, mon enfant, de vous être entêtée de ce petit preſtolet là !..... Oh ! il y a long-temps que je vous veux ouvrir mon cœur là deſſus !

LA PRÉSIDENTE.

Sur quoi ?

MADAME DUPUIS.

Ecoûtez, mon ange : je ſens bien qu'il eſt établi actuellement dans la ſo-

* Terme de mépris emprunté du mot Italien *Da poco*, qui ſignifie *ſot, malhabile.*

ciété, qu'il faut vivre avec quelqu'un; l'on auroit l'air extraordinaire sans cela; mais il faut que ce quelqu'un là soit d'une certaine façon..... ait un certain rang..... une certaine considération... L'on me demande tous les jours: qui est ce qui a la Présidente?..... Que voulez-vous que je réponde?..... Elle appartient à un petit collet..... à un Capellan.... Cela a grand air!.... Voilà un beau ridicule..... Oh! ce seroit toute autre chose si c'étoit quelqu'un de marque..... qui eût une maison..... qui tînt un état.....

LA PRÉSIDENTE.

Comment! Un état?

MADAME DUPUIS.

Oui, Madame, un état. En un mot, il faut qu'un amant ait quelque consistance, cela excuse tout..... Et cela est si vrai que lorsque vous débutâtes dans le monde, un peu même avant votre mariage, par prendre Mylord *Sindereze*, l'oncle du *Kensington*, on ne l'a point trouvé mauvais..... au con-

traire..... eh! pourquoi?..... C'est que c'étoit un amant comme il faut.

LA PRÉSIDENTE, *d'un ton nonchalant.*

. . . . Mais attendez donc! Est-ce que Mylord?

MADAME DUPUIS.

. . . . Vous peut-il tomber dans l'esprit de me cacher vos affaires?..... pendant que je ne vous ai jamais rien caché des miennes..... & après l'intimité délicieuse dans laquelle nous avons passé notre vie ensemble?..... Vous avez oublié, apparemment, les divins soupers que nous avons faits pendant deux ans à la petite maison de Pincourt, du temps qu'elle appartenoit à mon Chevalier de Malte, ce grand Commandeur des Croyans, que je trompois, moi, dans ce temps-là, &c, &c.

Les personnages de cette Comédie sont dans la nature la plus vraie & la plus saillante. Ceux du *Président*, de l'Abbé *Kensington*, de Mylord *Sinde-*

trèse & de *Dupuis* le Secrétaire du Roi, sont différens les uns des autres, sans cependant qu'il y ait cette affectation recherchée de les faire contraster entr'eux. Il faudroit, Monsieur, vous copier ce Drame dans sa totalité pour vous faire connoître tous ces caractères, tant l'auteur y a mis de variété. Vous verrez d'ailleurs qu'ils sont tous en action; qu'ils se dessinent tous eux-mêmes par les traits qui leur échappent; & vous trouverez dans chacun d'eux un style différent. La scène des deux ivrognes, qui fait le dénoûment, est une scène unique dans son genre. La Pièce entière est un chef-d'œuvre de plaisanterie & de gaîté. On n'a peut-être jamais peint les hommes avec autant de finesse &, j'ose le dire, de profondeur. C'est un morceau neuf & vraiment original. Cette Comédie ne ressemble à aucune autre, quelle qu'elle soit. Une de ses singularités que je ne dois pas omettre, c'est que pendant le cours de la Pièce il y est continuellement question d'un mariage qui semble en faire le fond, & que les deux amans n'y paroissent pas. L'auteur

par là s'eſt épargné très-adroitement & d'une façon unique de ces ſcènes d'amoureux ; ſcènes triviales & fades qui l'auroient embarraſſé, & qui euſſent fait néceſſairement languir ſon ſujet.

La Tête à Perruque, que M. *Collé* a la modeſtie de n'appeller qu'un *Conte Dramatique*, eſt une petite Comédie d'un ton & d'un genre un peu plus gaillards encore que *La Vérité dans le Vin* ; c'eſt une excellente bouffonnerie.

Cocatrix, *Tragédie Amphigouriſtique* en cinq ſcènes, eſt d'un genre que le bon goût réprouve. Cependant M. *Collé* y a ſi bien fait paſſer cette bonne humeur & ce caractère d'originalité qui ne l'abandonnent jamais, qu'on ne peut ſe défendre de rire en liſant cette pièce grotesque.

Je termine cet article, Monſieur, par une ſcène qui me paroît une des plus ſingulières de ce Recueil. Je la tire du *Proverbe - Comédie*, comme l'auteur l'appelle. Le mot du Proverbe eſt : *Il y a un Dieu pour les ivrognes*. C'eſt un homme à qui, dans l'ivreſſe, il arrive les plus grands accidens, & qui en eſt

toujours préservé par des coups du Ciel. Le vin lui fait laisser son porte-feuille rempli de quarante mille écus d'effets au porteur chez un Traiteur. Le garçon de ce dernier les lui rapporte. Il est friponné au jeu, étant ivre. Un homme est commis pour lui en faire la restitution. Dans son ivresse, il est près d'être assassiné la nuit; le hasard fait arrêter les assassins avant le coup. Un de ses parens, un jeune homme de la Cour, assez aimable, attaque sa femme; par bonheur pour le mari elle se trouve être une femme pleine d'honneur, de vertu, de piété & de gaîté en même-temps. C'est ce caractère de femme qui m'a paru neuf & très-agréablement traité, qui m'engage, Monsieur, à vous donner ici cette scène toute entière. Un homme d'assez mauvaise mine, assez mal vêtu en noir, sort d'avec la Comtesse, qui est la femme en question, à laquelle il vient de faire la restitution, dont j'ai parlé plus haut, de la part de ceux qui ont volé son mari au jeu.

LE CHEVALIER, *regardant sortir cet homme.*

Qu'est-ce que c'est que ce Marguillier là, Madame ?

LA COMTESSE, *d'un ton imposant.*

Ayez la bonté, Monsieur, de vous tenir sur les fades plaisanteries que vous faites continuellement sur les Moines. Je vous les ai interdites, ainsi que celles que vous vous permettiez sur mon mari.

LE CHEVALIER.

Oh! à ce dernier égard je vous ai obéi, Madame, je ne vous dis plus rien sur Monsieur le Comte..... & je vous supplie de m'en sçavoir quelque gré, du moins.

LA COMTESSE.

Effectivement !..... Mais, Monsieur le Chevalier, mettez vous donc bien dans l'esprit que je ne supporte le plaisir de vous recevoir chez moi, que parce que mon mari l'exige abso-

lument, & que ma complaisance pour lui.....

LE CHEVALIER, *l'interrompant d'un air présomptueux.*

Eh! non, Madame! c'est parce que vous me craignez, que vous vous craignez vous-même, que vous craignez le penchant raisonnable que vous avez pour moi.

LA COMTESSE, *en riant.*

Moi! du penchant pour vous! Et que vous appellez raisonnable encore?

LE CHEVALIER, *d'un ton très-affirmatif.*

Eh! oui, Madame, je vous l'ai dit..... & j'ai l'honneur de vous le dire encore. Je sçais bien que vous êtes dévote..... & sincérement dévote même.... Mais cela n'empêche pas que, malgré vous, je ne vous aye inspiré un goût très-vif pour moi.

LA COMTESSE, *d'un air moqueur.*

Pour vous?..... Mais y pensez-vous

bien ?..... Pour vous ?..... Quoi ? Pour vous même ? .....

LE CHEVALIER.

Pour moi même.... Je pense bien aussi que c'est un goût que vous n'osez pas vous avouer.... mais vous avez beau vous débattre...... il faut que tôt ou tard cela finisse un beau jour par nous arranger.

LA COMTESSE, *d'un air de pitié.*

Allez, allez ! arrangez seulement votre pauvre petite tête, & tâchez......

LE CHEVALIER, *l'interrompant.*

Eh ! non, Madame, encore une fois, j'ai l'honneur de vous assûrer que vous m'aimez..... Eh ! ma folie, à moi, c'est d'être aimé une fois en ma vie d'une dévote...... c'est que cela ne m'est jamais arrivé, & cela doit être délicieux.... J'imagine que rien n'est plus satisfaisant pour l'amour..... & même pour l'amour-propre, que de se soumettre un cœur qui vous combat, & qui se combat sans cesse lui-même.....

Ce doit être un charme que ce chamaillis de devoirs & de desirs..... ce passage des plaisirs aux scrupules..... & ces scrupules culbutés par les plaisirs.... Oh! tout ce grabuge, toute cette petite guerre-là doit donner un spectacle charmant, unique!

LA COMTESSE, *d'un air tranquille & flegmatique.*

Mais, vous êtes dans le délire; Monsieur le Chevalier..... Je ne prendrai pas la peine de me fâcher de ce que vous avez un peu..... le transport au cerveau. Je pense qu'une forte dose de persifflage peut en diminuer l'accès plutôt que le ton sérieux que vous ne méritez pas que l'on prenne avec vous..... *Souriant avec mépris.* Convenez-en vous-même, mon cher Monsieur.

LE CHEVALIER, *sans se démonter.*

Eh! non, Madame! Convenez plutôt vous-même des rapports qui fondent sur nos caractères, également sensibles, ce goût involontaire que vous avez pour moi.

LA COMTESSE, *d'un ton de badinage.*

Eh bien! Monsieur, tous ces rapports ne m'avoient pas saisie comme ils me frappent actuellement Oh, j'en conviens; vous avez un jugement sûr & solide..... Moi, je suis une femme frivole, & dont l'esprit n'est point encore arrêté..... Vous êtes attaché scrupuleusement à tous vos devoirs..... Je me fais une gloire, moi, de n'avoir ni principes, ni mœurs..... je les tourne même en ridicule..... vous mettez, vous, Monsieur, à toutes ces drogues là une importance qui fait mourir de rire les gens du grand monde..... Mais, comment se pourroit-il effectivement qu'avec des caractères qui se rapprochent autant, nous n'eussions pas senti naître entre nous une sympathie telle qu'il n'en est point!

LE CHEVALIER, *un peu déconcerté.*

Ah, Madame!..... Je sens..... je vois très-bien..... que vous me plaisantez là un peu.

LA COMTESSE, *malignement.*

Un peu ?..... Oh ! vous vous trompez.

LE CHEVALIER, *se rassûrant.*

Oui, oui, Madame la Comtesse ! Mais tout cet élégant persifflage ne me persuadera pas que l'amour n'ait point ses droits sur votre cœur & sur votre jeunesse, & que la mienne n'en ait sur votre sensibilité.....

LA COMTESSE, *l'interrompant gaîment.*

Sensibilité ? C'est le mot propre..... Tenez : c'est encore là un de ces rapports le plus marqués qu'il y ait entre vous & moi..... Je suis née, moi, avec cette espèce de *sensibilité* à laquelle nos *tendres Philosophes* de ce temps ci rapportent tout ; & ils n'en connoissent point d'autre..... Vous, au contraire, Monsieur le Chevalier, vous n'admettez que la *Sensibilité de l'ame*, toutes les chimères du cœur, les sentimens les plus épurés, & sur-tout une

extrême délicatesse..... Oh! vous concevez combien cette conformité dans notre façon de sentir doit ajoûter encore à cette admirable sympathie qui nous a subjugués l'un & l'autre!

LE CHEVALIER, *d'un air d'embarras.*

Vous voudriez bien venir à bout, Madame, de me déconcerter..... par vos plaisanteries ironiques..... mais je ne les vois, moi..... que comme les derniers abois d'une défense superbe... vous vous y retranchez..... pour combattre encore la nature des sentimens que.....

LA COMTESSE, *l'interrompant d'un air sérieux.*

Il est vrai, Monsieur, que je combats encore dans ce moment-ci la nature des sentimens que je dois vous conserver. Jusqu'à ce jour vous ne m'aviez inspiré que ceux de la pitié pour vos égaremens. Je vous laisse, de peur de dénaturer ces sentimens là; de peur d'être forcée de les changer, & de vous les faire connoître par l'expression la

plus vive du mépris, que vous prendriez peut-être pour de la colère..... & la colère vous honoreroit trop. *Elle sort en le regardant avec le plus froid mépris.*

Je vous ai donné, Monsieur, les preuves incontestables du talent rare de M. *Collé.* Croyez-vous que nous ayons actuellement un Poëte Dramatique à qui l'on puisse accorder, avec autant de justice qu'à lui, cette entente du Théâtre, cette énergie des caractères, cette vérité du dialogue, cette intarissable saillie, cette *force comique* que les Romains admiroient dans *Plaute*, & qu'ils ne trouvoient pas dans *Térence* ? J'ose dire que de tous ceux qui travaillent aujourd'hui pour le Théâtre, il n'en est pas un seul qui se doute du vrai genre de la Comédie, si vous le comparez à l'auteur de ces deux volumes. Quelle sagacité à saisir les ridicules ! Quelle habileté à les rendre ! Quels tableaux piquans des mœurs de tous les ordres des Citoyens ! Cependant, Monsieur, cet homme inimitable, cet homme unique est à peine apperçu dans la foule de nos écrivains. Comme il a la mo-

destie de la supériorité, & qu'il n'est point classé parmi nos bruyans philosophes, il ne jouit ni de la célébrité ni des honneurs Littéraires qu'obtiennent d'impudens médiocres & de vils protégés. Je sçais que ces gens-là s'élèveront contre les mœurs trop libres de ce *Théâtre* avec d'autant plus de zèle qu'ils y trouveront plus de génie. Je suis assûrément bien éloigné d'approuver cette licence qu'on ne doit jamais se permettre, même sur un *Théâtre de Société*. Mais l'auteur a fait voir qu'il n'avoit pas besoin de cette ressource pour réussir. *Dupuis & Desronais* & *La Partie de Chasse de Henri IV* se jouent sur des *Théâtres Publics* avec le succès le plus constant & le plus mérité. Ces deux pièces ne sont pas jettées dans un moule ordinaire, & il n'est pas donné à tout le monde d'en composer de pareilles. Puisse l'exemple de M. *Collé* rallier autour de *Thalie* les auteurs qui se sont écartés de son drapeau, & qui maladroitement ont pris parti sous les enseignes trompeuses de la fausse Poëtique d'un triste Législateur, qui, par ses préceptes & par ses

Drames, semble avoir juré une guerre éternelle à la vraie Comédie.

Je suis, &c.

A Paris, ce 14 Décembre 1770.

LETTRE VIII.

Pensées Diverses contre le Systême des Matérialistes, à l'occasion d'un Ecrit intitulé Systême de la Nature : *un volume in-12 de 290 pages ; à Paris chez Lambert Imprimeur-Libraire rue de la Harpe, près de Saint Côme.*

QUOIQUE ces *Pensées* paroissent détachées, & ne former aucun ensemble, vous y trouverez cependant, Monsieur, la réfutation de la plûpart des principes répandus dans le Livre absurde autant qu'affreux du *Systême de la Nature*. L'auteur anonyme, dans quelques observations préliminaires,

proteste du fond de son cœur qu'il ne prétend point attaquer la bonne foi de celui qui a mis au jour un pareil écrit; il désavoue d'avance *tout ce qui pourroit lui échapper dans la vivacité du discours.* Pourquoi cette affiche de modération, lorsqu'il s'agit d'un écrivain forcené qui jette le masque, qui abjure toute décence & toute pudeur, & pour qui ni le ciel ni la terre, ni les institutions civiles & religieuses n'ont rien de respectable & de sacré? Pourquoi chercher à pallier les intentions d'un auteur qui les découvre lui-même, & les annonce sans mystère à chaque page de sa compilation? Quelle *bonne foi* peut on supposer dans l'ame d'un homme qui voudroit effacer de l'esprit de ses semblables jusqu'à l'idée d'un Dieu, porter dans tous les cœurs le sombre désespoir de l'anéantissement, & proscrire de toutes les Langues les noms de devoir & de vertu? De pareilles horreurs se réfutent-elles de sang froid? Un Apologiste de la Religion est-il fait pour craindre de parler avec quelque *vivacité* de ces écrits, que l'éloquence armée de son tonnerre

doit foudroyer & livrer à toute l'exécration publique ?

Vous trouverez, d'ailleurs, Monsieur, dans ces *Pensées contre les Matérialistes*, une métaphysique profonde, mais lumineuse, du goût, de la noblesse & de la facilité dans le style. Les objets dont on y traite sont à-peu-près les mêmes que ceux sur lesquels s'exercent tous nos Philosophes, tels que la matière, l'existence de Dieu, l'athéïsme, la liberté de l'homme, l'état de nature, l'influence de la Religion sur les mœurs, &c, &c. Quelques morceaux que je vais extraire feront mieux connoître le ton de cet ouvrage. L'auteur doute, avec raison, que ceux qui ont parlé de l'état de nature se soient bien entendus ; il avoue que cet état lui paroît très difficile à concevoir & à définir. « On ne sçauroit nier, » dit-il, qu'il n'y ait sur la terre des » animaux dont l'essence soit de vivre » en société : tels sont les abeilles, les » fourmis, les castors, &c. On ne » niera peut-être pas que l'homme » ainsi que ces animaux, n'ait reçu

» de la nature la sociabilité, c'est-
» à-dire, une disposition particuliè-
» re à s'unir & à vivre avec ses sem-
» blables, disposition qui ne sçau-
» roit exister sans d'autres facultés
» qu'elle suppose, & qui doivent l'ac-
» compagner. Mais cette qualité &
» toutes les autres dont l'homme est
» susceptible, ne sçauroient se mani-
» fester que lorsque l'occasion de les
» exercer les fait paroître. Un homme
» qui n'a jamais eu d'enfans, n'a pas
» d'idée de l'espèce de tendresse qu'ins-
» pire la paternité. L'homme égaré
» dans les bois dès son enfance ne sçait
» ce que c'est que sociabilité. En ad-
» mettant donc que les hommes sont
» sociables, sensibles à la pitié, à
» l'amour, quel sera le véritable état
» de nature, ou celui qui aura donné
» lieu au développement de toutes les
» facultés dont la nature les a pourvus,
» ou celui qui n'aura permis que le dé-
» veloppement de quelques-unes de
» ces facultés? Qu'un enfant soit trans-
» porté dans une isle déserte, qu'il s'y
» nourrisse du lait des chèvres qui vien-

» dront l'allaiter, qu'il y croisse, qu'il
» s'y fortifie sans y connoître per-
» sonne de son espèce, sera-t-il dans
» le véritable état de nature? Il y vi-
» vra, il y exercera son adresse pour
» surprendre ou pour éviter des ani-
» maux habitans du même lieu. Seront-
» ce ces qualités développées au der-
» nier degré qui feront reconnoître en
» lui le véritable état de nature? Il n'a
» senti ni la compassion, ni la recon-
» noissance, ni l'amitié, ni l'amour;
» ces qualités sont-elles moins néces-
» saires à la perfection de son existence
» que celles qu'il a acquises par l'exer-
» cice du corps? Lorsqu'il étoit en-
» fant, il n'étoit ni fort, ni agile, ni
» adroit; il a acquis ces qualités qu'il
» ne possédoit pas, mais qu'il avoit la
» faculté d'acquérir. Il a de même la
» faculté d'acquérir la sensibilité, la pi-
» tié, la reconnoissance, l'amitié même
» dont il n'a point encore d'idée. S'il
» ne les a point encore acquises, di-
» rai-je que son être a reçu tout le
» développement dont il étoit suscep-
» tible? S'il les a acquises, croirai-je

» qu'il a passé les bornes dans lesquel-
» les l'état de nature est renfermé ?
» Lorsqu'il étoit enfant, il étoit sous la
» loi de nature ; mais en grandissant &
» en développant ses facultés naturel-
» les, a-t-il conservé, a-t-il perdu cet
» avantage ? Puis-je assigner un certain
» nombre déterminé de facultés natu-
» relles propres à constituer l'homme
» de la nature ? Ce jeune Sauvage er-
» rant dans les bois se trouve poursuivi
» par une lionne dont il emporte les
» petits ; un Sauvage plus vigoureux que
» lui court au devant de la lionne &
» la terrasse. Il est impossible à ce jeune
» Sauvage de ne pas ressentir une grande
» joie d'être délivré du péril qu'il cou-
» roit, & la vue de son libérateur lui
» rappellant toujours ce sentiment, il
» ressent à le voir un plaisir qu'il ne
» connoissoit point encore. Le voilà
» donc avec une nouvelle qualité déve-
» loppée : est-il encore l'homme de la
» nature ? Il apperçoit peu de jours après
» son libérateur guetté par un tigre
» prêt à se jetter sur lui pour le dévo-
» rer ; il voit le danger ; il pousse un

» cri

» cri pour avertir ſon ami ; l'animal » fuit. Le jeune Sauvage effrayé du pé» ril que ſon ami a couru, ne pouvant » oublier celui auquel il a été expoſé » lui-même, s'attache à ne le plus quit» ter. Le voilà donc devenu recon» noiſſant, ſenſible à la pitié, ſociable » enfin ; n'eſt-il plus l'homme de la na» ture ? Ou, s'il l'eſt encore, juſqu'où » nous eſt-il permis d'étendre le déve» loppement ou l'acquiſition de ces fa» cultés naturelles, pour qu'il puiſſe » porter encore ce nom ? Les change» mens par leſquels ce jeune Sauvage a » paſſé étoient tous naturels, dit *Schaf»tesbury*, & il peut en éprouver encore » d'autres qui ne le feroient pas moins. » Où m'arrêterai-je pour diſtinguer » l'homme factice de l'homme de la na» ture ? Si je lui donne un ſentiment » vertueux, tel que celui de la recon» noiſſance, eſt-ce toujours le même » homme ? Si je fais naître en lui la ja» louſie [illegible] vengeance, l'eſt-il encore ? » S'il fe[illegible] une cabane au lieu de cou» cher ſous un arbre, s'il s'eſt fait des » vêtemens de peaux, s'il a mis en jeu

» son industrie pour se préserver de la » fureur des bêtes féroces ou de la » rigueur de la saison, n'est-il plus » dans son état primitif ? Ou s'il y est » encore, jusqu'où lui sera-t-il permis de » pousser son industrie pour rester dans » les limites indéfinies de l'empire de » la nature ? » L'auteur laisse aux Philosophes à résoudre toutes ces questions & à déterminer les facultés naturelles qui constituent l'état de nature. Quoiqu'il convienne que cet état n'a pas plus existé que l'âge d'or des Poëtes, voici néanmoins comment il le définit : *Cet état est celui où le développement des facultés humaines seroit aussi parfait qu'il peut l'être pour contribuer à notre bonheur.* Mais, comme il l'observe lui-même, que nous apprend cette définition ? Qui fixera le point indivisible, toujours si difficile à trouver ?

L'anonyme n'a pas sur l'éducation les mêmes idées que quelques-uns de nos Philosophes. Après avoir précédemment établi que la notion de l'existence d'un Dieu tient à un sentiment naturel, &

commun à tous les hommes, & que l'enfant est susceptible d'une sensibilité morale qui, ressemblante à l'instinct, ne demande que les soins d'un bon instituteur pour se développer, l'auteur fait voir que la Religion doit entrer dans son éducation, si l'on veut qu'elle influe sur ses mœurs futures. » Quelle idée importe-t-il principalement que l'homme ait du Dieu qu'il » adore? Est-ce de son essence?... Eh, » qui peut la concevoir? N'est-ce pas » plutôt de ses attributs, sur-tout de » ceux qui se communiquent plus naturellement à nous par leurs rapports » avec notre être, tels que sa bonté, » sa justice? L'enfant ne peut-il pas à » sa manière les concevoir ou les sentir? Quelqu'abstraites que soient ces » idées, il ne faut qu'un petit nombre » d'exemples familiers pour les rendre » sensibles au cœur ingénu de l'enfant: » & tel est le privilège des sentimens » donnés par la nature, qu'ils ne sont » point sujets à l'erreur & aux imperfections des opérations de l'esprit » dans son développement. L'enfant

» qui connoît par ſentiment ce que
» c'eſt que juſtice & bonté, eſt auſſi
» avancé que l'adulte ou que le Philo-
» ſophe le plus conſommé. Il porte
» donc, pour ainſi dire, naturellement
» dans ſon cœur le ſentiment de quel-
» ques attributs de la Divinité. Que
» parle-t-on d'idées fauſſes données à
» des enfans ſur ces matières? Ce n'eſt
» point de notions exactes dont il s'a-
» git ici, c'eſt de ſentimens; gardez-
» vous bien de confondre les uns avec
» les autres, & d'en intervertir l'ordre.
» Ne voyez vous pas que votre en-
» fant vous careſſe avant de ſçavoir ce
» qui le porte à vous aimer? Et, mal-
» gré toute votre Philoſophie, vous en
» jugeriez peu favorablement, ſi la ſen-
» ſibilité ne s'annonçoit pas en lui
» avant la connoiſſance de ſes devoirs.
» Ajoûtez à ces idées de juſtice & de
» bonté, celle de la ſupériorité de l'E-
» tre Suprême, celle de ſa puiſſance
» indéfinie que l'homme primitif re-
» connut & adora d'abord; & vous ver-
» rez de quel ſecours feront, pour la
» conduite de votre enfant, ces germes

» heureux qui croîtront & se fortifie» ront avec lui. Qu'importe, j'ose le » dire, le simulacre que l'imagination » de l'enfant pourra peut-être se for» mer pour y attacher ces attributs » dont on lui donnera l'idée? Ce simu» lacre, quel qu'il soit, disparoîtra peu » à peu, à mesure que l'impression des » idées contradictoires augmentera.....
» Sitôt que votre enfant sçait qu'il est » au dessus de lui un Etre qui l'aime & » qu'il doit aimer, un Etre juste & » bon, c'en est assez pour employer » avec succès ces impressions heureuses. » Voyez comme une mère sensée, » tendre, sans foiblesse, dirige son en» fant au bien. Cet enfant a-t-il fait une » bonne action? A-t-il été de son pro» pre mouvement porter son pain à » l'enfant du pauvre qu'il voyoit pleu» rer à sa porte? Ce n'est point par des » éloges qu'elle cherche à entretenir » ces bonnes dispositions; elle le prend » sur ses genoux & l'embrasse; elle le » caresse, elle lui témoigne une satis» faction qui doit pénétrer dans son » cœur, s'il n'est pas un monstre. Le » bonheur de plaire à cette mère ten-

» dre, la crainte de l'offenser, devien-
» dront des motifs puissans pour con-
» tenir, aiguillonner & diriger cet
» enfant. Pourquoi voudriez vous lais-
» ser perdre l'effet de ces mêmes sen-
» timens, rapportés à un Etre puissant,
» bon & juste, si c'est un nouveau lien
» qui puisse assûrer votre enfant dans
» la route que vous lui tracez ? Com-
» mence-t-il à faire une bonne action
» pour vous contenter, ne pouvez-
» vous pas lui faire sentir de même
» que cette action plaît à l'Etre Suprê-
» me, dont il a reçu la vie ?.....

Je finis, Monsieur, par ce morceau où l'auteur justifie la Religion des excès causés par le fanatisme. » La Re-
» ligion, qui excite & enflamme le
» cœur de l'homme, a nécessairement
» occasionné beaucoup de maux parmi
» une foule de biens multipliés, plus
» répandus & moins visibles. Elle a eu
» cela de commun avec toutes les sor-
» tes d'enthousiasme dont les hommes
» ont été susceptibles. C'est un incon-
» vénient nécessairement lié à tout
» sentiment qui donne à l'ame beau-
» coup d'énergie, comme l'honneur,

» l'amour de la gloire, l'amour de la » Patrie; puisque ces sentimens, si » beaux, si grands, si sublimes, ont » fait commettre des actions féroces » qui les pouvoient faire regarder com» me des impulsions fanatiques. N'a-t-» on pas vu chez les Romains des *Bru-» tus*, des *Manlius*, renoncer aux sen» timens de la nature pour satisfaire à » l'amour de la Patrie? N'a-t-on pas » vu, chez les Spartiates, des femmes, » des mères, étouffer la voix de la na» ture, &, loin de pleurer leurs fils » morts en combattant, mêler leurs » chants d'allégresse aux chants des » vainqueurs? Les Phéniciennes & les » Carthaginoises dansant autour du bu» cher où elles avoient précipité leurs » enfans, n'avoient qu'un fanatisme » d'un autre genre. N'a-t-on pas vu » l'honneur cruel, long-temps le sou» tien d'un grand Empire, armer pour » des riens les citoyens les uns contre » les autres, & faire périr en détail des » milliers de braves gens qui étoient » autant de fanatiques? Objectera-t-on » les attentats commis par le fanatisme » de la Religion? N'en vit-on pas de

» semblables autorisés par le fanatisme
» de la liberté? Tel qui declamera con-
» tre *Judith* assassinant *Holopherne*,
» exaltera ce fier Romain qui voulut
» assassiner *Porsenna*, & l'ingrat *Brutus*
» qui poignarda *César*. N'est-ce donc
» pas un vrai préjugé dans ceux qui se
» disent les ennemis des préjugés, de
» rendre la Religion comptable des er-
» reurs & du délire de l'esprit hu-
» main? »

Cet écrit me paroît d'autant plus propre à détruire les systêmes philosophiques que l'auteur n'emprunte pour les réfuter, que les seules armes d'un sens droit & d'une ame éclairée autant que sensible. Point d'argumens de Théologie; point de subtilités scholastiques; point de passages accumulés de l'Ecriture & des Pères. Tout homme, pour peu qu'il veuille écouter ce que lui dictent sa raison & son cœur, sentira la force de ces *Pensées* & la foiblesse des opinions contraires.

Je suis, &c.

A Paris, ce 16 Décembre 1770.

LETTRE IX.

Expositio in Canticum Canticorum Salomonis. A Domno Andræa - Josepho Ansard, Monacho Benedictino, ex Academiâ Atrebatensi; c'est-à-dire: *Exposition sur le Cantique des Cantiques de Salomon; par Dom André-Joseph Ansart, Religieux Bénédictin, de l'Académie d'Arras, Brochure in-12 de 112 pages; à Paris chez Valleyre l'aîné rue Vieille Bouclerie.*

Le *Cantique des Cantiques*, ainsi que l'Apocalypse, a de tous les temps exercé l'imagination féconde des interprètes. L'on convient assez que ce petit Poëme n'est qu'une allégorie; mais on ne s'accorde point sur le sens que l'on doit lui donner. Les uns prétendent que l'E-

glise Militante y est figurée par l'Epouse ; d'autres, par cette dénomination emblêmatique entendent les ames des justes, & plusieurs la Sainte Vierge. Dom *Ansart* rapporte tantôt à l'Eglise, tantôt à l'ame Chrétienne, ce que *Salomon* dit de cette épouse. Indépendamment de l'application de ces différens sens qui sont arbitraires, le nouvel interprète fait observer 1° que le *Cantique des Cantiques* est un Dialogue entre un époux & une épouse. 2°. Que ce morceau de nos Livres Saints est entièrement mystique & plein des témoignages affectueux de l'amour de J. C. envers son Epouse, & de l'Epouse envers. J. C. 3°. Que l'auteur inspiré s'y est servi des expressions & des images consacrées par l'amour profane, pour rendre d'une manière plus frappante & plus énergique l'amour de J. C. pour les hommes. Il y a, Monsieur, dans ce nouveau Commentaire, de l'érudition, de la sagacité, des vûes neuves & heureuses, du sentiment & de la piété. D'ailleurs, le style dont il est écrit est simple, facile, onctueux, tel que l'exigent le genre & le sujet. En

parlant des différens interprêtes qui ont expliqué le *Cantique des Cantiques* ; le sçavant Bénédictin s'élève avec raison contre l'indécente parodie qu'on attribue à M. *de Voltaire*. C'est particulièrement, dit-il, dans cette scandaleuse production que l'imagination dépravée de cet auteur prend un libre essor ; il altère & mutile le texte sacré ; il en défigure l'allégorie, détourne le sens naturel qu'elle présente pour lui substituer ses fictions impures, &, du plus saint des Cantiques fabrique le Poëme le plus obscène que la corruption & la malignité du cœur humain aient encore produit. O, s'écrie-t-il, que c'étoit bien par un juste pressentiment, que le célèbre Professeur de cet écrivain le désignoit déja, dans son enfance, pour le précurseur de l'irréligion ! *O quàm verè hunc tanquam irreligionis antesignanum præsignavit Jesuita Professor Rhetorices simul & Volterii!*

Dom *Ansart* a dédié cette *Exposition* à Dom *J. N. Chrestien* Prieur de l'Abbaye Royale de Saint Denis. Il y trace un tableau fidelle de ce respectable Supérieur ; de cette sagesse qui préside à

tous ses conseils, à toutes ses démarches; de cette inaltérable & douce sérénité qui, constamment répandue sur son front, annonce le calme heureux de son ame; de ces magnifiques bâtimens que son économie, son intelligence & son goût ont élevés à Saint Denys; de cet amour des lettres qu'il fait fleurir dans la Maison qu'il gouverne, & qu'il cultive lui-même; de cette bienfaisance active qu'éprouvent tous ceux qui lui sont soumis, & jusqu'aux étrangers qui ont recours à lui; enfin, de toutes ces qualités aimables que ce digne & parfait Religieux sçait allier aux vertus de son état.

Maison d'Inoculation. Lettre de M. le Camus, D. M. P. à M. B. D. B. D. M. P.

Cette Lettre mérite, Monsieur, qu'on en fasse part au Public. L'établissement qui en est l'objet & la main qui l'a formé la rendent également intéressante.

» Vous m'avez cru, Monsieur, Anti-

» Inoculateur en me voyant propoſer le
» projet d'anéantir la petite vérole ;
» mais vous n'avez pas remarqué qu'en
» même temps j'ai dit que, ſi l'exécution
» en eſt trop difficile dans une nom-
» breuſe ſociété d'hommes qui ne ſe
» prêtent pas tous également au bien
» public, il falloit avoir recours à l'I-
» noculation ; parce qu'elle écartoit le
» danger d'une maladie qui avoit été
» funeſte à pluſieurs, lorſqu'ils l'avoient
» reçue des mains de la nature. Le ſuc-
» cès non équivoque d'un grand nombre
» d'expériences faites ſous mes yeux &
» ſous ceux des Médecins dignes de la
» grande conſidération dont ils jouiſſent,
» lèvent tous les doutes qu'on avoit
» élevés contre l'Inoculation. La mé-
» thode d'inoculer, perfectionnée au
» point qu'elle l'eſt aujourd'hui, eſt un
» des plus grands biens qu'on pouvoit
» faire à l'humanité. Si quelqu'un doute
» encore, qu'il ne s'amuſe pas à raiſon-
» ner ou à diſputer, mais qu'il voie : je
» ſuis perſuadé qu'il ſe retirera convain-
» cu, s'il n'a pas pris la ferme réſolu-
» tion de ne pas ſe rendre à l'évidence.
» Pour moi je penſe qu'il y a plus de

» danger à aller au bal, qu'à ſe faire
» inoculer par une bonne méthode. En
» ſe faiſant inoculer, on porte toute ſon
» attention à ſa ſanté, tandis qu'en al-
» lant au bal on oublie quelquefois tel-
» lement le ſoin de ſa ſanté qu'on s'ex-
» poſe aux maladies les plus graves. En-
» vain alléguera-t'on contre l'Inocula-
» tion quelques hiſtoires plus ou moins
» douteuſes, qui tendent à déprimer
» ſes avantages. La plus ſaine partie du
» Public eſt inſtruite que la manière
» d'inoculer & le traitement de la petite
» verole ſont beaucoup perfectionnés
» depuis les époques de ces hiſtoires
» défavorables.

» Par ma méthode, l'Inoculation eſt
» tellement ſimplifiée, que la petite-
» vérole n'eſt qu'une maladie de la peau,
» qui n'eſt pas plus redoutable que les
» dartres ou la galle. Or, chacun ſçait
» qu'on ne doit pas périr de ces deux
» maladies, par un bon traitement.
» C'eſt cette conviction qui m'a engagé
» à élever un Hoſpice pour l'inocula-
» tion, tant pour l'utilité que pour la
» sûreté publique. Je dis pour *l'utilité*
» *publique*, parce qu'un grand nombre

» de Citoyens n'ont pas de maisons de » campagne . & que l'Inoculation de» vient très-couteuse, lorsqu'il s'agit » de déplacer tout un ménage. Par l'éta» tablissement de cet Hospice, on se » procurera, moyennant un prix hon» nète, ce qu'on n'auroit obtenu qu'à » grands frais & avec beaucoup d'em» barras. Plusieurs personnes ne peuvent » quitter leurs affaires ou leur commerce » pour suivre leur famille qui voudroit » se soumettre à l'Inoculation. A présent, » sans se déplacer & sans interrompre » le cours de leurs affaires, les parens » pourront mettre leurs enfans danr cet » Hospice, où ils jouiront de tous les » égards qui leurs sont dûs. Pour faire » voir que c'est le seul intérêt public » qui me touche, je laisse chaque per» sonne maîtresse du prix qu'elle vou» dra donner. J'ajoute pour la *sûreté* » *publique*, parce que dans cet Hospice » les Inoculés ne seront point aban» donnés aux soins intéressés d'une Gar» de, ou d'un Empirique dont les bel» les promesses sont toujours suspectes. » Un Médecin veille nuit & jour dans » cette maison à la conversation des

» Sujets qu'on lui a confiés, & est prêt
» à remédier aux accidens indépendans
» même de l'Inoculation. L'attention
» sera portée au point qu'aucun sujet ne
» sortira ou défiguré, ou marqué;
» avantage que doit considérer le beau
» sexe, & qu'on n'osoit promettre avant
» que, par nos propres observations &
» nos essais, nous nous fussions rendus
» certains du succès.

» Cet Hospice est placé au grand
» Charonne, grande rue S. Germain,
» cul de-sac des deux Portes. L'air de ce
» village est pur & salutaire: les hom-
» mes y vivent un grand âge sans infir-
» mités; la terre est bonne & fertile;
» les fruits & les légumes y sont excel-
» lens, la maison est entre cour & jardin,
» distribuée de façon qu'il y a des loge-
» mens très-commodes pour les Inocu-
» lés. Il y a des chambres séparées pour
» les Dames & les Demoiselles: une
» Dame honnête & très-entendue a
» le soin de ce département, & veille
» aussi à tous les petits détails qui con-
» cernent les enfans. Les personnes qui
» voudront faire une plus grande dé-
» pense, pourront occuper une maison

» entière qui est séparée, & où il y a
» un jardin particulier. Elles y trouveront des logemens pour les gouverneurs, les femmes de chambre, les domestiques de confiance qu'on destinera pour accompagner leurs maîtres. Les peres & meres y trouveront aussi pour eux-mêmes des logemens, lorsque des inquiétudes particulières les obligeront à ne pas perdre de vue leurs enfans.

» On a conservé une salle commune pour les exercices & les récréations. On y tient tous les jeux qui peuvent amuser l'enfance & la jeunesse, ainsi que divers instrumens de musique. On a rassemblé quelques livres amusans & honnêtes; l'on a eu soin de ne choisir parmi les livres d'instruction, que ceux qui ne causent pas d'ennui. On prend cette précaution afin que les Inoculés se maintiennent toujours dans la gaieté qui, dans toutes les circonstances de vie, soutient la santé, & diminue le poids des maladies.

» Le jardin est grand & spacieux; il est en partie potager, & en partie

que, a voulu, non-seulement la célébrer, mais encore en rendre les fêtes comme permanentes aux yeux de l'Europe par le moyen de l'impression & de la gravûre. Elle s'est proposé l'exemple de celui de ses ayeux, qui a le plus excité en France les progrès du goût & les travaux du génie. Louis XIV fit éclater sa magnificence dans les Fêtes de Versailles. Ferdinand a exercé les talens dans celles de Parme. On publie par ses Ordres, en Italien & en François, la description des principales Fêtes, Tournois, Foire Chinoise & Arcadie. On n'a rien négligé pour que lus caractères, les planches & les ornemens typographiques répondissent à la beauté du sujet. M. *Petitot*, Chevalier de l'Ordre de Saint Michel, premier Architecte & Ingénieur de l'Infant, est l'auteur de tous les dessins. Ils ne peuvent qu'ajoûter à sa réputation, depuis long temps établie par ses ouvrages.

N. M. Tilliard Libraire de S. A. R. l'Infant Duc de Parme, &c, &c, &c, à Paris sur le Quai des Augustins, donne avis aux amateurs des beaux Arts qu'il a reçu de la Cour de Parme ce magnifique ouvrage intitulé : *Descrizzione delle Feste celebrate in Parma per le Nozze del Reale Infante Duca Ferdinando di Borbona, con S. A. R. l'Arciduchessa d'Austria Maria Amalia, l'anno* 1769, un volume grand *in-folio*, forme d'Atlas, Italien & François imprimé en caractères & sur papier d'une perfection & d'une beauté singulière, avec au moins soixante planches, vignettes & culs de lampe gravés en taille-douce par les plus habiles Artistes d'Italie, sans compter plusieurs grandes Lettres ornées & gravées de même.

Le même *N. M. Tilliard* avertit qu'il sera le seul Libraire, non-seulement à Paris, mais encore dans toute la France, l'Angleterre, la Flandre,

Delval obtint le premier & le Sieur *Coyaux* le second prix de la première classe; le Sieur *Lengrand* le premier & le Sieur *Bommart* le second de la seconde classe, & le Sieur *Campeau* le prix unique de la troisiéme. L'assemblée, qui étoit aussi brillante que nombreuse, se retira très-satisfaite des soins du Sr *Wacheux*; & les deux Echevins Commissaires, M. *Vervoort* en particulier, reçurent les applaudissemens dûs au zèle constant qu'ils ont fait éclater pour la perfection de cet établissement, auquel il est à desirer que l'on donne tous les encouragemens & la solidité dont il a besoin.

Je suis, &c.

A Paris, ce 18 Décembre 1770.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE X.

Vies des Architectes anciens & modernes qui se sont rendus célèbres chez les différentes Nations, traduites de l'Italien, & enrichies de Notes historiques & critiques; par M. Pingeron, Capitaine d'Artillerie & Ingénieur au Service de Pologne, 2 volumes in-12 de 550 pages chacun; à Paris chez Charles-Antoine Jombert, fils aîné, Libraire rue Dauphine.

ON a suivi dans cet ouvrage l'ordre chronologique, comme le plus propre à faire connoître les progrès des

Arts, la marche de l'esprit humain & les vicissitudes du goût. L'auteur embrasse toute la suite des Architectes depuis la naissance de cet Art chez les Chaldéens jusqu'à nos jours; il donne un précis de leur vie, rapporte leurs inventions, leurs découvertes, & fait le dénombrement de leurs ouvrages, dont il apprécie les beautés & les défauts. Je ne vous parlerai, Monsieur, que de quelques-uns de ces Artistes.

Philibert de Lorme, Architecte de Lyon, mort en 1577, est un des premiers qui s'attachèrent à bannir de l'architecture le goût gothique & barbare pour y substituer celui de l'ancienne Grèce. C'est à cet Artiste que nous devons la construction de l'escalier en fer à cheval du château de Fontainebleau, & le superbe palais des Tuileries. On rapporte sur cet Architecte une anecdote plaisante. *Catherine de Médicis* récompensa ses talens & ses ouvrages au delà de ses espérances; on le fit Aumônier & Conseiller du Roi, quoiqu'il ne fût que tonsuré. *Ronsard* en conçut de la jalousie, & composa contre ce nouvel Abbé une Satyre pi-

quante intitulée *La Truelle Crossée. De Lorme* n'eut pas la force d'esprit de la mépriser. Un jour que *Ronsard* vouloit entrer dans le Jardin des Tuileries, l'Architecte, qui en etoit Gouverneur, le fit repousser rudement. *Ronsard*, piqué à son tour, crayonna les trois mots suivans sur la porte qu'on lui avoit fermée : *Fort. Reverent. Habe. De Lorme* qui ne sçavoit pas le Latin, soupçonna que ces mots étoient une insulte; il crut par-là que *Ronsard* l'appelloit par ironie *fort révérend Abbé;* il s'en plaignit à la Reine. Le Poëte se justifia en disant que c'étoit le commencement d'un distique d'*Ausone* qui avertissoit les hommes de ne point s'oublier : *fortunam reverenter habe.*

Dominique Fontana, Italien, né en 1543 & mort en 1607, est devenu particulièrement célèbre par l'érection du fameux obélisque qui se voit aujourd'hui à Rome dans la grande place de Saint Pierre. Ce monument qui est de granit rouge, que les anciens Romains nommoient marbre de Thébes, fut transporté d'Egypte à Rome du temps de *César;* c'est le seul qui soit resté en-

tier parmi tous ceux que l'on voit encore dans cette Capitale du monde Chrétien. Il est sans hiéroglyphes; sa hauteur est de cent sept palmes & demie *, sa largeur, vers le pied, de douze palmes, & de huit vers le haut. Un pied cubique de ce marbre pèse quatre-vingt-six livres; d'où l'on conclut que le poids total de l'obélisque approche d'un million de nos livres. Ce superbe morceau échappé des ruines de l'ancienne Rome, se trouvoit couché à côté de la Sacristie de l'église de Saint Pierre, qui étoit l'emplacement du cirque de *Néron*. *Sixte-Quint* forma le dessein de faire relever cet obélisque. On fit venir de toutes parts les Mathématiciens, les Ingénieurs & les Sçavans les plus habiles. Il se présenta plus de cinq cens personnes qui exposèrent leurs projets & firent voir des modèles de leurs machines dans une assemblée qui se tint exprès. Après de longs débats celle de *Dominique Fontana* fut adoptée. Mais comme cet Artiste ne jouissoit pas encore d'une grande réputa-

* La palme Romaine contient environ huit pouces trois lignes.

tion, *Sixte-Quint* voulut charger deux fameux Architectes, *Jacques de la Porte* & *Ammanati*, d'exécuter le projet. *Fontana*, justement indigné de ce qu'on ne l'avoit pas cru capable de conduire lui-même le jeu de sa machine, demanda à parler à *Sixte-Quint*, & lui représenta que personne n'étoit plus en état de tirer parti d'une nouvelle invention que celui à qui elle étoit dûe. Le Pape fut persuadé de la solidité des raisons de *Fontana*, & lui donna toute sa confiance. Cet Artiste fit toutes les préparations nécessaires avec la plus grande célérité. On fit par ses ordres une excavation, au milieu de la place, de soixante palmes en quarré & de trente-trois de profondeur. Comme on ne trouva qu'un fond de terre glaise aquatique, *Fontana* le rendit plus solide en y faisant enfoncer une grande quantité de pilotis, sur lesquels il fit établir un massif de maçonnerie. Il faisoit fabriquer en même temps un grand nombre de cables de chanvre d'un tiers de palme de diamètre & de deux cens cannes de long; de même que d'immenses cercles de fer pour embrasser

l'obélisque ; on préparoit encore toutes les ferrures nécessaires pour la charpente de la machine, & des instrumens de toute espèce. Les cercles qui devoient embrasser l'obélisque pesoient seuls quarante millions ; ils furent fabriqués dans les forges de Rome, de Ronciglione & de Subiaco. Enfin, on amena des forêts de Nettuno des pièces de bois d'une grosseur si prodigieuse, qu'il falloit jusqu'à sept paires de bufles pour les traîner. *Fontana* donna ordre qu'on élevât une charpente considérable pour placer l'obélisque ; il fit élargir la place & abattre un mur de la sacristie de Saint Pierre pour y mettre des machines. L'obélisque, environné de ses cercles & des pièces de bois qui l'assujettissoient, pesoit environ quinze cens mille livres.

Un appareil aussi extraordinaire excita la curiosité des Romains & celle des étrangers. On accourut de toutes parts à Rome, afin de voir l'effet d'une machine dont la charpente ressembloit à une forêt. Pour éviter toute confusion, *Sixte-Quint* donna une Ordonnance par laquelle il étoit défendu,

ſous peine de la vie, à toutes perſonnes, de quelque qualité qu'elles fuſſent, excepté aux ouvriers, de ſe trouver dans l'enceinte le jour qu'on élèveroit l'obéliſque; il étoit enjoint de ne faire aucun bruit, & même de ne point parler à ſes voiſins. Le 30 Avril 1586 le Barigel, ſuivi de ſes Sbires, entra le premier dans l'enceinte avec le bourreau qui planta la potence deſtinée aux infracteurs de l'Ordonnance. *Fortana* alla prendre la bénédiction du Pape, qui lui dit de prendre garde à ce qu'il alloit faire, parce que le mauvais ſuccès de cette entrepriſe lui coûteroit la vie. On raconte que cet Artiſte avoit eu la précaution de faire tenir des chevaux prêts à toutes les portes du Borgo (quartier de Rome où eſt l'égliſe de Saint Pierre) pour ſe ſouſtraire, en cas d'accident, à la ſévérité du Pape, qu'il connoiſſoit inéxorable. On célébra deux meſſes du Saint Eſprit au point du jour; les ouvriers s'aſſemblèrent & ſe rendirent dans l'enceinte avant le lever du ſoleil, après avoir reçu la bénédiction du Pape. Le concours des ſpectateurs fut ſi grand

que toutes les rues voisines en étoient remplies, & que tous les toits des maisons qui sont sur la place de Saint Pierre étoient entièrement couverts. Tout le monde attentif à l'effet que devoit produire une si grande quantité de machines, gardoit le plus profond silence. Les ouvriers avoient ordre de ne commencer à travailler que lorsqu'ils entendroient le son des trompettes, & de cesser lorsqu'une des cloches de Saint Pierre sonneroit. Le premier de ces deux signaux se fit entendre; dans l'instant les hommes, les chevaux, les cabestans, les moufles furent en mouvement; l'effort fut si grand que la terre en trembla, la charpente fut ébranlée, & les plus grosses pièces de bois, dont elle étoit composée, se rapprochèrent par l'énorme pesanteur de l'obélisque. Cette première opération ayant eu un succès aussi heureux, la cloche sonna pour faire suspendre les travaux. On parvint enfin, à douze reprises, à élever l'obélisque a près de trois palmes de terre; ce qui suffisoit pour le placer sur des rouleaux. On tira le canon du château Saint Ange pour annoncer cet

heureux évènement, & la joie fut universelle dans la ville de Rome. Le 13 Juin *Fontana*, après avoir pris différentes précautions, fit conduire avec facilité son obélisque sur quatre rouleaux jusqu'à l'endroit qui lui étoit destiné. Mais le Pape jugea à propos de renvoyer jusquà l'Automne suivant l'élévation de ce monument sur son piédestal, afin que les ouvriers & les spectateurs ne fussent point incommodés par les grandes chaleurs. Enfin le 10 Septembre l'obélisque fut élevé en cinquante-deux reprises, & scellé sur son piédestal avant le coucher du soleil. Le Château Saint Ange annonça ce succès par une décharge de toute son artillerie. Les ouvriers, pleins de joie, prirent *Fontana* sur leurs épaules & le portèrent en triomphe dans sa maison, au milieu des cris d'allégresse & au son des trompettes & des tambours. Le peuple qui l'accompagnoit ne cessoit de répéter les louanges que cet Artiste venoit de mériter. *Fontana* fut fait Chevalier de l'Eperon d'Or, & Noble Romain. Le Pape lui donna une pension de deux mille écus d'or, reversible

à ses héritiers, indépendamment de cinq mille écus d'or comptant. *Sixte-Quint* lui fit encore présent de toute la charpente & des machines; ce qui montoit à plus de vingt mille écus Romains, ou deux cens cinquante mille livres. On frappa deux médailles de bronze en son honneur, & le Pape voulut que l'on gravât l'inscription suivante sur la base de l'obélisque: *Dominicus Fontana ex pago agri Comensis transtulit & erexit.* C'est-à-dire, *Dominique Fontana, des environs de Côme, a transporté & élevé sur sa base ce monument.* C'est encore à cet Artiste que l'on doit l'érection des différens obélisques qu'on voit dans Rome, à la porte du Peuple, à Saint Jean de Latran, & à Sainte Marie Majeure.

L'auteur parle d'un autre *Fontana*, célèbre Architecte, né en 1634 & mort en 1714. Dans l'ample description qu'il fit de la Basilique de Saint Pierre par ordre d'*Innocent XI*, cet Artiste calcula toutes les dépenses qu'a coûté ce superbe temple depuis sa fondation jusqu'en 1694. La somme monte à quarante-six millions, huit cens mille &

cinquante deux écus Romains, qui font deux cens trente quatre millions deux cens soixante livres de France. On ne comprend point dans ce calcul la dépense des modèles, celle de la démolition des murs de l'ancienne Eglise & du clocher élevé par le cavalier *Bernin.* Ce dernier ouvrage coûta plus de cinq cens mille livres, & les frais de la démolition montèrent à soixante mille. L'on ne fait entrer pareillement dans cette somme ni les vases sacrés, ni les peintures & les embellissemens de l'église, ni les échaffauds & les machines. Cette énorme dépense n'a point été tirée des registres, qui ne sont point complets; mais *Fontana* l'a déduite des mesures de l'église, qui contient, selon son calcul, cent onze millions cent vingt-deux mille palmes cubiques. Depuis 1694, combien de nouveaux ouvrages n'a-t-on pas ajoûtés à ce grand édifice!

Christophe Wren, né en 1632 dans le Comté de Wiltz où son père étoit Ministre, passe pour un des meilleurs Architectes qu'ait produits l'Angleterre. Il montra de bonne heure un goût

décidé pour les Sciences, & sur tout pour les Mathématiques; il n'avoit que treize ans lorsqu'il construisit une machine pour représenter le cours & les mouvemens des astres. A l'âge de seize ans cet Artiste avoit déja fait des découvertes dans l'astronomie, dans la gnomonique, dans la statique & dans la méchanique; à vingt-cinq il professoit ces différentes Sciences. Après le terrible incendie qui en 1666 consuma Londres presqu'entièrement, *Christophe Wren* donna un plan selon lequel on devoit rebâtir cette ville. On voit dans ce Dessin, qui fut gravé & rendu public en 1724, des rues spacieuses tirées au cordeau & se coupant toutes à angles droits, des églises & des places dans des endroits convenables, de même que tous les autres édifices publics. Il devoit encore y avoir des portiques au bout des principales rues, pour les terminer d'une manière agréable. L'auteur ayant présenté ce plan au Parlement, les opinions furent partagées. Les uns prétendoient qu'il falloit rebâtir Londres d'après son ancien plan; d'autres vou-

loient qu'on adoptât le plan de *Wren* dans toute son étendue. Enfin un troisiéme parti desiroit que l'on prît un milieu, c'est-à-dire, qu'on conservât ce qu'il y avoit de bon dans l'ancien plan, & que l'on suppléât à ce qui pourroit être défectueux par certaines parties du plan de *Christophe Wren*. On rebâtit cependant cette ville sans suivre aucun plan, puisqu'on se servit des anciens fondemens, les particuliers n'ayant jamais voulu sacrifier leur terrein. Londres qui pouvoit renaître & sortir de ses cendres la plus belle ville du monde, perdit ainsi le seul avantage que son malheur pouvoit lui procurer; elle en retira cependant quelques-uns; car, depuis cette terrible époque on y voit de belles & larges rues, des maisons de briques & de pierres dans les endroits où il n'y en avoit précédemment que de bois. On prétend que la ville de Londres étoit sujette aux maladies épidémiques avant ce funeste accident, à cause du peu de largeur de ses rues, mais qu'elle n'y a plus été exposée depuis. Si ce fait est vrai, l'on ne doit regarder cet incendie

que comme un évènement heureux pour cette ville.

C'eſt encore à *Wren* qu'on doit le Deſſin de la fameuſe égliſe de Saint Paul de Londres, que l'on commença de rebâtir en 1672, & qui fut achevée en 1710. Cet Architecte poſa la première pierre, & ſon fils y mit la dernière. Le premier modèle qu'il fit de ce vaſte édifice étoit digne d'Athènes & de Rome ; mais les inconvéniens attachés à la forme des Cathédrales modernes, l'obligèrent à concilier le mieux qu'il put le goût gothique avec celui de la bonne architecture. L'égliſe de Saint Paul de Londres eſt de pierre de Portland, qui eſt preſqu'auſſi dure que le marbre, & d'une grande blancheur. On a fait monter les frais de ſa conſtruction à huit cens dix mille livres ſterling, qui ſont évalués à dix-ſept millions dix mille livres de France. L'auteur rapporte à l'occaſion de ce Temple un trait de prudence qui mérite d'être conſervé dans l'Hiſtoire des Arts. Le Peintre qui travailloit à la lanterne de la coupole de Saint Paul, jugeant à propos de reculer de quelques

pas sur son échaffaud pour regarder son ouvrage d'une certaine distance, étoit sur le point de se précipiter; un maçon, qui travailloit dans le voisinage, s'apperçut du danger que couroit cet Artiste; loin de l'en avertir, il prit une brosse pleine de couleur, avec laquelle il courut faire une tache au milieu du visage de la plus belle figure. Le Peintre devenu furieux s'élance pour empêcher que cet homme grossier ne détruise entièrement son travail, & s'arrache, sans le sçavoir, au danger qui le menaçoit. *Christophe Wren* est mort en 1723; il eut la satisfaction de voir commencer & finir l'église de Saint Paul.

Paul Guidotti, de Lucques, né en 1669 & mort en mil sept cent vingt-neuf, unissoit les talens de l'Architecte à ceux du Peintre. Il étudia les Mathématiques, l'Astrologie, la Jurisprudence, la Musique vocale & instrumentale & la Poësie. Il lui prit fantaisie de faire un Poëme épique, sous le titre de la *Jérusalem Détruite*, dont chaque stance devoit finir par les mêmes mots que celles de la *Jérusalem Délivrée* du *Tasse*. Il seroit difficile d'ima-

giner une idée plus extraordinaire. La curiosité de cet Artiste en matière d'anatomie, étoit plus utile; il passoit les nuits dans les cimetières pour enlever les cadavres nouvellement enterrés, sur lesquels il étudioit ce dont il avoit besoin pour le Dessin. Le plus bisarre de ses projets fut celui de voler; il se fabriqua avec un art infini des aîles de baleine qu'il couvrit de plumes, & trouva le moyen de les rendre flexibles jusqu'à un certain point. Ces aîles étant ainsi préparées, il se les attacha sous les bras, & fit plusieurs expériences en secret. Ce ne fut qu'après un grand nombre de tentatives en ce genre qu'il se donna en spectacle au public. Il s'élança d'une tour des plus élevées de Lucques, d'où il vola pendant un quart de mille. Comme ses aîles ne pouvoient plus le soutenir, il se laissa tomber sur le toit d'une maison qu'il enfonça, & se cassa la cuisse. *Jean-Baptiste Dante* de Pérouse eut aussi l'envie de voler; mais il éprouva le même sort. On auroit tort de donner à ces chûtes le nom de vol; elles ne different de celles des autres corps graves

que parce qu'elles ont été plus lentes, & qu'elles ne se sont pas faites en ligne perpendiculaire. Le Père *Grimaldi de Civita-Vecchia* paroît avoir eu cependant un succès plus heureux. Ce Religieux s'étoit fabriqué une machine très ingénieuse en forme d'aigle, sur laquelle il passa en 1751 de Calais à Douvres, dans une heure, en dirigeant son vol tantôt plus haut, tantôt plus bas. Ce fait, quoique déposé dans l'histoire de notre siécle, trouvera sans doute des incrédules.

Il seroit difficile, Monsiur, de prononcer sur le mérite de cette version. M. *Pingeron* n'indique ni l'ouvrage Italien qu'il traduit ni son auteur. Quoiqu'il en soit, la Préface qui est de l'interprète, annonce les vûes éclairées d'un connoisseur. L'objet qu'il paroît s'être proposé dans son travail, est particulièrement l'instruction des élèves. Si cet ouvrage perd quelquefois du côté de l'agrément par les répétitions qui reviennent dans la vie de chaque Architecte, les jugemens qu'on y trouve sur les plus célèbres monumens d'architecture & sur tous les ouvrages des

grands maîtres, le rendent un des Livres les plus utiles & les plus propres à diriger le génie, & à former le goût des jeunes Artistes.

Principes contre l'Incrédulité à l'occasion du Système de la Nature, *par M. Camuset, un volume in-12 d'environ 350 pages; à Paris chez Pillot Libraire rue Saint Jacques, & Edme Libraire Quai & sous la porte des Augustins.*

Vous avez lu, Monsieur, & vous avez admiré le sublime & touchant *Réquisitoire* de M. *Séguier* à l'occasion de plusieurs écrits impies & notamment au sujet du Livre intitulé *Système de la Nature.* Vons avez jugé par l'analyse qu'en donne l'éloquent Avocat Général, combien cette horrible production contient d'absurdités & de blasphèmes. M. *Camuset* sous-Maître au Collège Mazarin, dont le zèle pour la Religion s'est déja fait connoître par des *Pensées Anti-Philosophiques*, a cru devoir s'élever aussi contre cet ouvrage

exécrable. Vous trouverez, Monsieur, de la profondeur & de la solidité dans les principes qu'il avance. Il emploie pour défendre la Religion des preuves de plusieurs espèces; il y en a de plus relevées pour ceux qui aiment à remonter jusqu'aux principes métaphysiques, & de plus sensibles pour ceux qui n'ont pas le même goût. Il établit entr'autres vérités que l'ame est immatérielle; qu'il y a un Etre éternel distingué de la matière; que cet Etre est intelligent & parfait. Il répond à plusieurs objections sur les attributs divins; il prouve que les dogmes révélés ne contredisent point la raison. Il venge *Clarcke*, *Newton*, *Malebranche* & *Descartes*, attaqués par le nouveau *Systême de la Nature.* Il prouve invinciblement la liberté de l'homme, l'immortalité de l'ame & la vie future. Il expose d'une manière frappante les dangers du Fatalisme, les erreurs des hommes sur ce qui constitue le bonheur. Il réfute les raisons de la nouvelle philosophie pour autoriser le suicide. Arrêtons nous à quelques-unes de ses Pensées, qui vous feront juger de force des autres.

» Eſt-il croyable que les loix du » mouvement, telles que nous les con» noiſſons, ſuffiſent pour produire des » corps organiſés! Eſt-il raiſonnable de » penſer que des molécules aveugles » de matière, en ſe pouſſant, en s'at» tirant, en ſe repouſſant, puiſſent ja» mais former un animal? J'ai vu, » diſoit quelqu'un, des inſectes naître » d'un morceau de chair échauffée; & » moi, répondit un auteur célèbre, je » vis l'autre jour un bœuf naître d'un » tas de boue.

» Faites-moi voir clairement que » ſi l'on effaçoit les menaces & les pro» meſſes que nous liſons, ſoit dans » l'Evangile, ſoit dans le Code ſu» prême de la raiſon, il n'y auroit pas » plus de ſcélérats ſur la ſurface de » notre globe, & je conviendrai » auſſitôt que la croyance d'une autre » vie eſt aſſez inutile à la ſociété.

» Le dogme de la vie future n'a » point été inventé par l'ambition. J.C. » a dit hautement que ſon royaume » n'eſt pas de ce monde. L'Egliſe uni» verſelle n'a jamais porté la main ſur » les ſceptres ou les diadêmes; elle

» n'eſt point reſponſable des paſſions » de quelques-uns de ſes Miniſtres. » Tout Chrétien qui connoît ſa Reli» gion, ſçait plier humblement ſous » le joug ſacré des loix, déteſte juſ» qu'aux noms de ſédition, d'infidélité, » de révolte. De bonne foi! Croyez» vous qu'il faille être fataliſte pour » obéir aux Magiſtrats, pour aimer » ſon Roi, pour être bon François?

» Quand j'entends dire d'un ton dé» ciſif que la Religion n'eut jamais » que l'ignorance pour baſe, je me de» mande à moi-même quel eſt donc le » Philoſophe qui prononce ces oracles! » Quoi, ce n'eſt ni *Platon*, ni *Auguſ*» *tin*, ni *Deſcartes*, ni *Malebranche*... » Eſt-ce un Théologien! Eſt ce *Boſ*» *ſuet!* Non; c'eſt un homme qui parle » de la Religion, comme s'il n'avoit » jamais ſçu le Catéchiſme. J'aime » mieux croire qu'il ne connoît pas » l'Evangile, que de penſer qu'il le » calomnie contre le cri de ſa con» ſcience.

» Nous ne conſeillons pas aux hom» mes de détruire leurs paſſions, mais » de les éclairer, mais de changer

» leurs objets. La lumière, en nous
» montrant les défauts de ce qui nous
» avoit enchantés au milieu des ténè-
» bres, nous en donnera de l'horreur.
» Nous placerons ailleurs nos desirs. Il
» est sans doute de notre essence d'ai-
» mer. Cependant il n'y a que le sou-
» verain bien qui puisse captiver les
» cœurs pour jamais. Selon vous, dire
» à un homme de renoncer à ses ha-
» bitudes, c'est lui commander l'im-
» possible; *autant vaudroit-il lui dire*
» *de changer les traits de son visage*:
» doctrine consolante qui fait l'hom-
» me incorrigible! Mais on vient à
» bout de corriger les bêtes mêmes.
» Nous sommes donc un peu au des-
» sous des brutes! Au reste, quoi-
» qu'il vous en semble, il n'est point
» d'homme à qui sa propre expérience
» n'apprenne qu'il a vaincu quelques-
» uns de ses penchans. Non, répon-
» dez vous; c'est qu'il voit autrement
» les choses qu'il ne les voyoit; c'est
» que de nouvelles idées, qui ne le
» frappoient point d'abord, agissent
» maintenant sur son esprit. Voilà pré-
» cisément ce que nous disons nous;

» mêmes : ses passions sont plus éclai-
» rées.

» Nos Incrédules craignent apparem-
» ment que leurs conversions au lit de
» la mort ne scandalisent leurs amis ;
» ils nous avertissent qu'elles sont tou-
» jours l'effet du dérangement de leurs
» cerveaux.

» O Dieu ! dira l'Athée, qui espé-
» rant au moment de la mort s'endor-
» mir pour toujours, se trouvera en
» la présence de l'Etre parfait qu'il
» aura méconnu & négligé pendant sa
» vie : ô Dieu, que j'ai si souvent &
» si témérairement blasphêmé, reçois
» maintenant les hommages infruc-
» tueux de ta rebelle créature ; je ne
» t'accuse plus de m'avoir donné une
» liberté dont j'eusse pu me servir
» comme tant d'autres pour t'honorer
» & devenir heureux. J'aimerois mieux
» sans doute, à ne considérer que moi,
» n'être jamais né que d'avoir joui de
» la lumière. Mais tu ne devois pas,
» ô Etre infini, former tes decrets
» éternels sur mes caprices insensés !
» Hélas, je pouvois te connoître ; je
» t'ai connu même assez pour ne point

» t'outrager sans remords ! J'en con-
» viens, à la face de ta justice & de
» l'ordre immuable, j'ai mérité les
» peines que je vais subir...... O
» vous ! qui n'avez pas prêté l'oreille
» à mes sacrilèges railleries, vous que
» j'approuvois malgré moi, jouissez du
» bonheur que le Père commun me
» destinoit ainsi qu'à vous ; & dédom-
» magez le à jamais avec le grand
» médiateur, votre Sauveur & mon
» Juge. »

L'auteur de ces *Principes* en réfutant la Métaphysique absurde ou captieuse du Livre du *Système de la Nature*, s'est plongé quelquefois lui-même dans la plus profonde Métaphysique ; tout le monde n'est pas alors à portée de le suivre. Partisan peut-être trop zélé des opinions de *Mallebranche*, il s'est vu en butte aux traits de certaines personnes qui, par égard pour le maître, auroient dû ménager ou interpréter plus favorablement les opinions du disciple. M. *Camuset* pense que le consentement de notre volonté n'est *qu'un repos, qu'un acquiescement de l'ame*, & que ce consentement est de nous ; il est

eſt perſuadé que Dieu opère en nous *le vouloir* & l'*action* ; mais il penſe, d'après *Mallebranche*, que *conſentir* n'eſt pas la même choſe que *vouloir* ; que conſentir à la grace, c'eſt la recevoir ; que le conſentement appartient à l'homme ſeul, & que telle eſt la doctrine de Saint Auguſtin : *conſentire*, dit ce Saint Père, *vel diſſentire, propriæ voluntatis eſt*. C'eſt ainſi que M. *Camuſet* répond à la *Plainte d'un Anonyme au ſujet de quelques propoſitions tirées de l'ouvrage intitulé*, PRINCIPES CONTRE L'INCRÉDULITÉ. Cet *Anonyme*, dans ſa Brochure, l'accuſe de Pélagianiſme. *Je vous laiſſe*, lui dit l'auteur, *avec deux adverſaires bien redoutables, Saint Auguſtin & Mallebranche...... Arrangez-vous comme vous pourrez avec eux*. Si l'Anonyme, dans ſa *Plainte*, combat en effet le ſentiment du Docteur de la Grace, c'eſt le cas de lui dire : *tu quoque, Brute* ; pour moi je penſe qu'il ne faudroit pas défendre une cauſe commune avec tous les Catholiques, par des opinions & des ſyſtêmes particuliers. Je penſe auſſi que chicanner ceux qui ſoutiennent avec nous le

bon parti, c'eſt tirer ſur ſes propres troupes. Les diviſions domeſtiques ceſſoient tout à coup chez les Romains, dès qu'il falloit marcher contre l'ennemi.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 20 Décembre 1770.

LETTRE XI.

Obſervations Hiſtoriques & Critiques ſur les erreurs des Peintres, Sculpteurs & Deſſinateurs, dans la repréſentation des ſujets tirés de l'Hiſtoire Sainte, 2 volumes in-12 d'environ 400 pages chacun, à Paris chez Debure Père Libraire Quai des Auguſtins.

LA nature diverſifie ſon aſpect, ſa parure & ſes productions ſuivant les climats, & les hommes changent avec les ſiécles. La connoiſſance de ces variétés forme ce qu'on appelle *coſtu-*

me ; la première loi du Peintre eſt de l'obſerver dans ſes tableaux. Quant à la vérité hiſtorique, on peut permettre à l'imagination de l'Artiſte de créer & de s'égayer dans les ſujets profanes, pourvû qu'il ne s'écarte point de la vraiſemblance. Il n'en eſt pas de même lorſqu'il s'agit des évènemens de l'Hiſtoire de la Religion ; la vérité ſeule a droit de paroître dans les peintures Sacrées. Les fréquens écarts dans leſquels ont donné les Peintres, les faits apocryphes, les croyances abſurdes & les fictions puériles qu'ils ont continué de conſacrer dans leurs tableaux, font ſentir la néceſſité où ſont les Artiſtes d'unir à l'étude de la nature celle de l'Hiſtoire & de la Théologie. C'eſt dans cette vue & pour leur faciliter cette étude que l'auteur de cet ouvrage a raſſemblé différentes obſervations ſur un certain nombre de faits tirés de l'Hiſtoire Sacrée ; faits dont la plûpart ont été déja exécutés par les Peintres, & dont la ſuite forme, pour ainſi dire, les deux premières époques du Nouveau-Teſtament. On y embraſſe tout ce qui a précédé immédiatement

la naissance de J. C., & tout ce qui s'est passé pendant les douze années qui ont suivi cette naissance. La vérité des faits, le dogme, les mœurs, le costume; tels sont les principaux objets que le censeur des Peintres entreprend d'éclaircir. Vous jugerez, Monsieur, de la justesse & de la solidité qu'il met dans sa critique par quelques-unes de ses observations.

On représente ordinairement l'éducation de la Sainte Vierge par une mère qui montre à lire à sa fille. L'auteur observe que la plûpart des Artistes ont commis deux bévues dans ces sortes de tableaux. Le livre dans lequel la Vierge apprend à lire est imprimé, relié, en un mot tel que ceux dont nous nous servons aujourd'hui: or l'on sçait que, du temps de la Vierge, il n'existoit point encore de livre de cette espèce. Les livres consistoient alors en longues bandes de parchemin attachées l'une à l'autre, & roulées sur un cylindre ou même deux; de sorte qu'on étoit obligé de les dérouler pour les lire, & de les rouler lorsqu'on les avoit lus. La seconde faute est que les

Peintres ont ſouvent donné des lunettes à Sainte Anne. Ils auroient pu prendre tout au plus cette licence, ſi l'Hiſtoire marquoit expreſſément que cette Sainte en portoit. Des lunettes ſur le nez d'une femme offrent quelque choſe de ridicule qui ne s'accorde point avec le but qu'un Peintre doit ſe propoſer lorſqu'il travaille pour la Religion. Dans le cas préſent une Sainte, ſurtout un Sainte ayeule d'un Dieu, doit plutôt inſpirer le reſpect que la riſée. D'ailleurs, du temps de Sainte Anne les lunettes n'exiſtoient point encore; cette découverte ſi ſimple, mais ſi utile, ne remonte par au delà du dixiéme ſiécle.

L'auteur condamne avec raiſon la richeſſe & la magnificence des draperies dont on couvre ordinairement la Sainte Vierge. Les Peintres devroient ſçavoir, en effet, que les étoffes précieuſes, que les riches atours & les couleurs éclatantes n'entrent pas communément dans l'habillement de la femme d'un pauvre artiſan. De plus, le faſte & l'élégance des habits ſont contradictoires avec la modeſtie & la ſim-

plicité de *Marie*; lui donner des vêtemens superbes, c'est démentir son caractère; de la propreté & rien de superflu, voilà la parure de la Vierge.

Le censeur condamne également la dévotion mal entendue de certains Ordres Religieux. » Je ne sçais, dit-il, en » vertu de quel titre la plûpart de ces » Ordres se sont avisés de faire porter » leur habit à la Vierge. Que les Car» mes aient habillé comme eux le Pro» phète *Elie*, je n'en suis pas étonné; » ils regardent ce Saint comme leur » Fondateur; &, quoique, depuis cette » époque, un Pape ait changé leur uni» forme, il est de leur systême de déco» rer de leur habit celui qui les a fon» dés. Mais qu'on habille la Vierge en » Carme, en Capucin, en Cordelier, » &c, c'est ce qui me surprendra tou» jours. Pourquoi lui donner un habit » de Moine? Pourquoi la revêtir d'un » froc, d'un capuchon? Seroit-ce pour » donner du relief & du crédit à ces » habits? N'est-ce pas plutôt décréditer » la Religion, n'est-ce pas en agir com» me on fait dans les peintures profa» nes, où l'on ne rougit pas de substi-

» tuer à la ceinture de *Vénus* le cordon
» de S. *François*. »

L'auteur donne un long article sur le mariage de la Sainte Vierge ; il examine en quel lieu, par qui & comment il s'est fait. La manière dont on nous présente la célébration de ce mariage paroît avoir tiré son origine d'un ancien Livre apocryphe intitulé, *De la naissance de la Sainte Vierge*. Il y est dit que cette jeune fille étant parvenue à sa quatorziéme année, le Grand Prêtre *Zacharie* voulut la renvoyer, ainsi que ses compagnes, selon l'usage qui ne permettoit pas de garder dans le Temple des filles plus âgées. *Marie* refusa d'obéïr, disant qu'elle avoit voué à Dieu sa virginité. Ce refus jetta *Zacharie* dans l'embarras ; d'un côté, il ne vouloit pas forcer la Vierge à rompre son vœu ; de l'autre, il ne pouvoit se résoudre à violer les usages de sa Nation. Ne sçachant à quoi se déterminer, il assembla les principaux d'entre les Juifs & demanda leur avis. Le cas parut étrange ; il fut résolu qu'on s'adresseroit à Dieu pour qu'il lui plût de manifester sa volonté. Aussitôt on se

mit à l'implorer ; une voix fit entendre ces mots : *Egredietur Virga de radice Jesse, & flos de radice ejus ascendet.* Vraisemblablement ceux qui composoient l'assemblée avoient le don d'interprêter les oracles ; ils comprirent parfaitement celui qu'ils venoient d'entendre. Tous les garçons de la race de *David* eurent ordre de se rendre au Temple avec une verge, & de la poser sur l'autel, afin que celui dont la verge fleuriroit fût connu & devînt l'époux de *Marie*. Un certain Juif nommé *Joseph*, qui descendoit de la race de *David*, fut le seul qui ne posa point sa verge ou son bâton sur l'autel ; cependant tous les autres avoient déja obéi. Le Grand Prêtre, qui ne voyoit point l'oracle s'accomplir, consulte Dieu de nouveau ; il lui fut répondu que le seul qui avoit caché sa verge étoit digne d'avoir *Marie* pour épouse. Cette réponse découvrit le bon Juif qui se cachoit ; il produisit sa verge elle parut chargée de fleurs. On cria miracle. *Joseph* fut marié avec la Vierge. Les autres prétendans désespérés de cet évènement, se retirèrent avec

murmure ; il eſt même dit que le Prophète *Agabus* en fut ſi outré que de dépit il caſſa ſa baguette, quitta le métier de Prophète & ſe fit Carme. Nos ayeux adoptèrent ces contes ridicules ; on les mit en action. Ce mariage merveilleux étoit un incident trop extraordinaire pour le négliger. La Vierge paroiſſoit ſur le théâtre, & refuſoit d'obéir aux ordres du Grand Prêtre ; celui ci convoque une aſſemblée ; on prie Dieu de manifeſter ſa volonté. Un ange deſcend du Ciel pour indiquer au Grand Prêtre ce qu'il doit faire de *Marie*. Cet ordre du Ciel eſt publié au ſon de la trompette ; cinq ou ſix Juifs qui ſe rappellent leur généalogie, ſe préſentent avec leur bâton comme deſcendans de *David*. La ſcène ſe paſſe dans un Temple, devant un autel ; tous les aſpirans remettent leur verge au Grand Prêtre.

BARBA PANTER.

Vela la mienne belle & freſche,
Mais ſi n'eſt-elle poinct fleurie.

MELCHY.

Je n'épouserai point *Marie*,
La mienne nulle fleur ne rend.

ACHIN.

Soit bien content ou mal content
Jn n'épouserai point la belle, &c.

Le Grand Prêtre ne voyant aucune verge fleurir, commence à manquer de foi. Enfin, il commande à *Joseph*, qui se tenoit éloigné & cachoit sa verge, d'approcher & de la découvrir : aussitôt se dévoile une verge fleurie. Charmé de ce prodige, le Grand Prêtre envoie chercher la Vierge & la marie à *Joseph*. Ainsi finit la cérémonie. Il suffit de lire ces absurdités pour en être révolté. Telles sont cependant les sources impures dans lesquelles les Peintres ont puisé le sujet de leurs tableaux; en mêlant à ces fables nos usages & nos coûtumes, ils ont donné l'existence aux peintures les plus monstrueuses & les plus extravagantes. On y voit Saint *Joseph* la tête nue, tenant à la main sa fa-

meuſe baguette ; il eſt debout devant ſa future. Le Grand Prêtre eſt au milieu revêtu de ſes habits pontificaux, & joint les mains droites des deux époux ; quelques parens, hommes & femmes, aſſiſtent à la cérémonie. Des deux côtés on voit les rivaux de *Joſeph* qui expriment leur dépit ; les uns briſent leurs verges ; les autres ſe ſauvent bien vîte pour ne point être témoins du bonheur de leur concurrent. Quelques Artiſtes, pour répandre de la richeſſe & de l'agrément dans leurs tableaux, ſe ſont empreſſés de repréſenter ce qu'il y avoit de plus précieux dans le Temple : les uns ont choiſi l'arche d'alliance ; d'autres le chandelier à ſept branches ; la plûpart ont placé la ſcène devant un autel ; il s'en eſt trouvé qui ont mis ſur l'autel des cierges allumés, &c. Toutes ces erreurs ſont des plus groſſières. L'auteur fait voir que l'arche d'alliance n'exiſtoit plus du temps de Saint *Joſeph* ; que le chandelier à ſept branches étoit dans le lieu ſaint, & que ce lieu n'étoit acceſſible qu'aux Prêtres ; enfin, qu'il n'y avoit que deux autels dans le Temple ; qu'on ne célébroit les maria-

ges devant aucun des deux, & que l'on ne posoit dessus ni cierges ni flambeaux. La verge de Saint *Joseph* a tellement affecté l'imagination des Peintres, qu'un bâton fleuri est devenu l'attribut distinctif de ce Saint. On ne se contenta pas de la consigner dans les légendes & de la représenter sur le théâtre & dans les tableaux; des Prêtres se vantèrent de posséder cette verge merveilleuse, & se firent un devoir de l'exposer à la vénération des fidèles. On en conserve encore une à Annecy en Savoie. Pour pallier le ridicule de cet attribut, on s'est avisé depuis de supposer que cette verge n'étoit qu'un emblême; on l'a transformée en une tige de lis, & l'on a dit: *voilà le symbole de la virginité de l'époux de Marie.* Mais, pour que cet emblême fût bien fondé, il faudroit que Saint *Joseph* eût toujours été vierge, & c'est sur quoi les sentimens sont partagés. Quand même on accorderoit que ce Saint l'a toujours été & qu'une branche de lis peut être son attribut distinctif & le symbole de sa continence, il n'en paroît pas moins certain qu'on

ne doit point faire usage de cet attribut lors de son mariage, parce qu'il peut faire soupçonner qu'il n'est que l'expression des contes absurdes dont on a parlé, & qu'il est essentiel que les peintures sacrées n'aient aucun rapport avec les fables qu'on a rejettées. Mais comment regarder cette verge fleurie dans la main de Saint *Joseph* comme un emblême, puisqu'en même temps on voit d'autres Juifs tenant aussi des verges ? Regardera-t-on toutes ces verges comme emblêmatiques ? Dans ce cas que signifient ces emblêmes ? La baguette de S. *Joseph* est fleurie & désigne ou sa virginité ou sa chasteté ; celles de ses compétiteurs sont sans fleurs ; dénoteroient-elles leur incontinence ? De pareils emblêmes seroient sans doute bien extraordinaires.

Le Censeur jette un coup d'œil sur les tableaux de l'Annonciation. L'Ange *Gabriel* y est ordinairement peint sous les traits d'un beau jeune homme à la chevelure blonde, au visage gracieux ; quelques Artistes cependant l'ont représenté avec une contenance noble & majestueuse, & lui ont donné les traits

d'un homme formé. Cette seconde manière plaît d'avantage à l'auteur. Un jeune homme de quinze ou seize ans, d'un visage efféminé, d'un regard souvent fort vif, offre, en effet, un contraste si grand avec la majesté de celui qui l'envoie & avec l'importance de son message, qu'il est surprenant que les Peintres ne se soient pas encore apperçus de cette inconséquence. Ce n'est pas cependant qu'il faille imiter certains Artistes, qui, pour éviter les soupçons qu'on auroit pû concevoir s'ils avoient représenté un jeune homme aimable seul avec une fille jeune & jolie, se sont imaginé qu'il étoit nécessaire de donner à *Gabriel* des cheveux blancs & une barbe vénérable. Les deux extrémités sont également à fuir. Ceux qui l'ont représenté avec une chappe, une étole, une mitre, &c, ne sont pas moins répréhensibles; quelques-uns même ont été assez inconséquens pour figurer des croix sur ces habits; c'est une erreur de plus.

Les Peintres se sont partagés sur la manière de représenter la manifestation de l'Ange; les uns le peignent les

aîles étendues, porté ſur un nuage & deſcendant dans le lieu où eſt la Vierge, à travers le plafond; d'autres l'ont repréſenté de bout, dans l'attitude d'une perſonne qui eſt entrée par la porte. Cette ſeconde méthode paroît plus vraiſemblable au Cenſeur; il s'appuie pour le prouver de ce qu'on lit dans le récit de Saint *Luc*. Ce récit n'annonce nullement que le meſſage de l'Ange ait eu rien de prodigieux à l'extérieur; on n'y trouve rien que de ſimple, que de naturel : *l'Ange étant entré dans l'endroit où étoit Marie, il lui dit : je vous ſalue*... Tel eſt le récit de Saint *Luc*. Or, en tout païs & dans quelque Langue que ce ſoit, *entrer* ne ſignifie point paroître tout-à-coup, encore moins deſcendre à travers les voutes, au milieu des nuages. Quand on entre quelque part, c'eſt par la porte; & c'eſt probablement ce qu'a voulu dire Saint *Luc* lorſqu'il s'eſt ſervi de ces termes, *étant entré*. Les premières paroles que *Gabriel* adreſſe à la Sainte Vierge, indiquent qu'il ne s'étoit point d'abord manifeſté pour un Ange. Que ſignifieroient en effet ces mots, *ne craignez rien*, s'il fût ap-

paru autrement que sous la forme ordinaire d'un homme, d'un Juif? C'est le sentiment de la plûpart des Saints Pères; ils pensent que la Vierge fut troublée; ce fut uniquement parce qu'elle se vit seule avec *Gabriel*, & qu'elle ignoroit que ce fût un Ange.

Entr'autres observations que fait l'auteur sur les tableaux de *Jésus naissant*, il remarque qu'il est contradictoire de le représenter nud. Les Peintres ont rassemblé dans ces tableaux tout ce qui peut caractériser l'hyver le plus rigoureux. Ils ont en outre supposé que *Jésus* nâquit dans un lieu à demi ruiné, ouvert de toutes parts. Cependant ils représentent nud ce même Sauveur. Des circonstances si opposées ne devoient pas être réunies. D'un côté, l'on apperçoit des arbres dépouillés, de l'herbe flétrie, une cabane ou un vieux palais tombant en ruines; & de l'autre, un enfant qui vient de naître & qu'on ne songe pas seulement à couvrir. N'est-ce pas méconnoître la sensibilité de *Marie?* Une mère qui se comporteroit comme les Peintres font agir la Sainte Vierge, seroit une marâtre. Cette nu-

dité eſt encore contraire à ce que contient l'Evangile. Saint *Luc* dit poſitivement que *Marie* eut ſoin d'emmailloter l'enfant dès qu'il fut né, *& l'ayant enveloppé de langes elle le poſa dans une crêche.* Voilà ce que porte le texte Sacré. Les Peintres ont mis l'enfant dans une crêche; mais ils ont oublié de l'envelopper de langes. Peu ſatisfaits même de repréſenter l'enfant nud, ils l'ont fait adorer dans cet état par la Vierge. La première de ces deux circonſtances ôte à la ſeconde tout ce qu'elle peut avoir de vraiſemblance. Si la Vierge s'eſt proſternée devant ſon Fils, certainement elle aura eu ſoin auparavant de le couvrir; la tendreſſe maternelle exigeoit d'elle cette attention, & la pudeur de *Marie* ne permet pas qu'on ſuppoſe le contraire.

L'auteur repróche aux Peintres qui ont pris pour ſujet de leur tableaux le maſſacre des *Innocens*, d'avoir ſuppoſé que Bethléem étoit ſuperbement bâtie. Ils la repréſentent environnée de vaſtes remparts, ornée de portiques, de dômes, de pyramides, de palais. Ce n'eſt point à cette magnificence d'ar-

chitecture qu'on reconnoîtra une bicoque de Syrie. Autre observation. Dans tous les tableaux où est représenté cet horrible massacre, on prendroit la ville de Bethléem pour une place livrée au pillage. Au milieu des rues, sur les toits, dans les carrefours, par-tout on voit des mères éplorées qui se cachent, qui se sauvent; par-tout on apperçoit des hommes furieux qui égorgent des enfans. Malgré le vif intérêt que jette dans ces tableaux le contraste que les Artistes ont sçu ménager en mettant des mères sans défense en opposition avec des soldats & des bourreaux, l'auteur remarque qu'il n'est pas vraisemblable qu'aucun homme, qu'aucun père ne se soit mis en devoir de défendre ses enfans. Comment les Peintres ont ils pu oublier de payer ce tribut à la tendresse paternelle? Un père, un vieillard se sacrifiant pour sauver la vie à son fils, ne pouvoit qu'ajoûter un nouvel intérêt à cette sanglante exécution. Le Censeur indique un nouveau point de vue sous lequel on pourroit traiter avec avantage le massacre des *Saints Innocens*. » Est-il si essentiel, demande-

» t-il, pour exprimer sur la toile l'ac-
» tion dont nous parlons, de saisir le
» moment de l'exécution ? A quoi
» sert de placer au milieu du sanc-
» tuaire l'image des plus horribles for-
» faits. Ne pourroit-on rendre cette
» action sanguinaire d'une manière
» moins révoltante ? Pourquoi ne pas
» préférer le sentiment de compassion
» à celui de l'horreur ? De jeunes en-
» fans étendus par terre, baignés dans
» leur sang ; des pères, des mères, d'au-
» tres enfans, mais plus âgés, fondans
» en larmes, & gémissans à la vue de
» ce triste spectacle, ne suffiroient-ils
» donc pas pour exercer le pinceau le
» plus habile, & pour rappeller à notre
» mémoire le souvenir d'un évènement
» qui afflige l'humanité, en même-
» temps qu'il l'humilie. »

Une critique saine, un goût sûr, des observations judicieuses, une connoissance profonde de la Théologie, de l'Histoire, de la Religion & des usages anciens, feront desirer au Public que l'auteur ne borne point son ouvrage aux douze premières années

de la vie de J. C. Le reste du Nouveau-Testament & tout l'Ancien ont fourni aux Peintres des sujets de tableaux ; où l'Histoire & le costume ne sont pas moins blessés que dans ceux que le Censeur vient d'examiner. Eclairer ainsi les Artistes, diriger le génie en indiquant les écueils, c'est remplir dans toute son étendue le titre d'amateur. "

*Lettre à l'Auteur de ces Feuilles sur l'*ESSAI DE L'HISTOIRE DE PICARDIE.

On en veut furieusement, Monsieur, à ce pauvre M. *de Vérité*, Avocat Picard. Mais aussi pourquoi s'aviser de faire un ouvrage historique lorsque l'on n'a ni connoissances, ni style ? La Lettre que je vous envoie, Monsieur, completera l'idée que que je ai déja donnée de M. *de Vérité*.

Vous avez inséré, Monsieur, dans vos Feuilles une réponse de l'auteur de l'*Histoire de Calais & du Calaisis* à l'His-

torien prétendu de la Picardie. J'ose vous demander la même grace pour quelques-unes de mes réfléxions. Si chacun revendiquoit ce qui lui appartient dans cet ouvrage, il resteroit peu de choses pour le compte du compilateur. Cet écrivain d'une espèce singulière, croit bonnement (*Discours Préliminaire*) que l'on peut traiter l'Histoire sans avoir recours aux Chartes, aux diplomes; que la géographie ancienne n'est pas plus nécessaire que la topographie, & que les étymologies sont autant d'inutilités. Une critique détaillée d'un pareil ouvrage deviendroit immense. Ses doutes affectés sur les choses les plus certaines, ses anachronismes, ses sarcasmes contre la Religion, le Clergé, la Noblesse, remplacent ce qu'on étoit en droit d'y trouver. Il ne lui étoit pas réservé, on s'en apperçoit, de faire briller la lumière à la place de l'*obscurité*, qui, selon lui, (*ibid*) *regne encore si impérieusement autour de l'enceinte de l'Académie d'Amiens*. Ce qu'il y a de mieux dans son ouvrage est l'aveu qu'il fait (*Dédicace*, page 2) de l'imperfection de son *Essai*.

Il l'appelle modeſtement *le premier défrichement de l'Hiſtoire de Picardie*; il vouloit dire *plagiat*. Ceux qui ont raſſemblé juſqu'ici, ceux qui raſſemblent encore tous les jours les titres de ces cantons; voilà les véritables *défricheurs*. Pourquoi a-t-il entrepris un *travail peu propre* (*ibid* p. 4) *à illuſtrer un citoyen*. Il ne tenoit qu'à lui de ſe borner à ſa profeſſion. Mais, ce travail, pénible pour tout autre, ne lui a coûté que la peine de copier; ſans les citer, tous ceux qui ont écrit ſur cette province. Il *ſouhaite être lu plutôt que conſulté*. (*ib*. p. 3) Il ſera lu; tant de gens liſent tout! Mais, s'il traite auſſi leſtement les matières de judicature que celles de l'Hiſtoire, le cabinet de l'*Avocat de Vérité* ne ſera jamais rempli de conſultans.

Il m'accuſe d'avoir avancé qu'on n'apprenoit rien dans les Encyclopédies. J'ai dit tout ſimplement, dans la Préface de l'*Hiſtoire de Mondidier*, que les lecteurs du jour vouloient des Hiſtoires générales en peu de volumes, une Encyclopédie en 300 pages; j'ai ajoûté que l'on n'apprenoit rien dans

ces abrégés. Celui du Critique en est une nouvelle preuve. En fait d'histoire il faut puiser dans les trésors de l'antiquité ; il faut y sçavoir lire, & c'est ce que ne sçait point faire M. *de Vérité*.

Scaliger a dit, mais l'auteur ne *sçait où*, (*Introduct.* p. 23) *que les Picards sont Flamans.* Il a seulement dit (je lui dirois bien où) & plusieurs autres après lui, que le mot *Flamand* signifie un *homme vif*, qui s'enflamme aisément, ce qui convient également au Picard que M. l'Avocat dénigre, en le comparant à une *pie*, (*Essai* p. 5) en le traitant de *babillard*, parce qu'il l'est par état. Que ne consultoit-il le Glossaire de *du Cange* au mot *Picardus* ?

Pour l'empêcher de s'alambiquer l'esprit avec *Cassander* (*ib.* p. 63) je veux lui apprendre, puisqu'il l'ignore, que le mot *Ambianum* vient du verbe Latin *Ambire*, parce que cette ville étoit enclavée primitivement par les canaux de la Somme. Aussi *Louis XI*, comme je l'ai remarqué dans l'Histoire

Tome I, il verra que j'en fais mention. Mais, où n'est-il pas en défaut?

Un coup-d'œil rapide sur son style va mettre à portée de juger s'il doit s'ériger en critique. *Les remparts des Morins* (T. I, p. 50) *se retiroient dans la fange des marais à l'approche des Romains.* Cela devoit être curieux à voir. *Le flux de l'Océan dans la Somme* REMONTE *à quatre lieues* PLUS BAS *qu'il ne faisoit sous les Romains.* (page 82) J'avoue ingénuement que j'aurois dit qu'il remontoit plus haut. *Clémentius* SURNAGEA *les eaux* (260). *On vit sur un pied des armées nombreuses tenir la campagne* (359). Ces exercices devoient être encore plus gênans que ceux d'aujourd'hui. *Les Seigneurs* (Picards) *trafiquoient eux-mêmes des plus indignement des Juifs* (T. I, p. 22). *Les champions* (p. 109 & 110) DEVOIENT *s'engager à combattre..... portant une hache dont ils* DEVOIENT *se frapper..... Ils* DEVOIENT *ensuite monter à cheval..... Ces défis* DEVOIENT *être très-dangereux.....* L'auteur *devoit* varier

ses expressions ; mais qu'a-t-il fait de ce qu'il *devoit ?*

Qui eût dit (page 135) *que.....la Picardie dût être ensanglantée pour la querelle, & à ce même titre d'IMPERATOR que César avoit égorgé des milliers de leurs ancêtres.* L'Errata ne fait qu'embrouiller cette phrase inintelligible. C'est ainsi qu'on remplit des pages. Il est bien à souhaiter que l'auteur n'écrive pas de ce style l'Histoire Littéraire de la même Province, qu'il nous promet encore.

Ses connoissances géographiques sont resserrées dans des bornes très-étroites. Il place (T. I, p. 82) un ancien *port à Vic-sur-Aisne* où je ne vois qu'un bac. J'y lis (p. 425) *pruneron* au lieu du village de *Pruneroy*, *Jonquigny* (T. II, p. 5) pour *Péquigny*, *Molinel* né à *Davresnes* (163) pour *Molinet* né à *Desurenes* ; *Catz* (*ib.*) pour *Cutz* en Vermandois, *Dammartin* (p. 207) pour l'Abbaïe de *Dommartin*, &c, &c.

Sa science dans la Littérature n'est pas plus étendue. Il n'y a jamais eu d'Evêque d'Amiens nommé *Garec*

(Tome I, page 171) mais bien *Derolde*, qui vivoit l'an 929. On ne connoît pas plus le *Roman de Meliadins* (442) que *les Jeux Dédiens*. (T. II, p. 159) il falloit dire *Méliadius* & *Déliens*. Il fait (*ib*. p. 163) deux auteurs d'*Hortensius* & *Dessjardins*, tandis que le premier de ces mots n'est que la traduction Latine de l'autre; &c, &c.

La manière dont les mots sont estropiés dépose encore contre la capacité de M. l'Avocat. J'y vois (T. I, p. 275) *Auschuerus* pour *Anscher*, *Ingétramné* au lieu d'*Enguéran*, *Cezcetin* pour *Letseline*, *Balidoin* (p. 277) pour *Baudouin*, un *Ministre* (T. II, p. 253) pour un *Minime*; le *Cadet de Parure* (p. 276) pour le *Cadet de Panure*, militaire qui se distingua au siége d'Amiens. Je ne relève ces misères que pour démontrer de plus en plus que l'auteur que vous avez déja apprécié, Monsieur, est aussi mauvais copiste qu'historien pitoyable.

Content d'avoir répondu sur ce qui me concerne, je suis forcé de convenir que cet *Essai* a le mérite d'être

court. Il le seroit bien plus encore sans les sorties indécentes contre les états les plus respectables, sans mille autres choses qui n'ont point trait à la Picardie. Je laisse à ceux que l'auteur a plus maltraités que moi, & vraisemblablement avec aussi peu de raison, le soin de relever ses fautes sans nombre & ses bévûes multipliées. On ne lui reprochera pas d'avoir, comme il le dit de *Voiture*, (p. 342) *mis trop d'esprit dans cet ouvrage*, qui n'est point de nature à faire tort à l'Histoire Générale de cette Province, que de sçavans Bénédictins se proposent de publier.

J'ai l'honneur d'être, &c.

DAIRE, Bibliothécaire des Célestins.

Je suis, &c.

A Paris, ce 22 Décembre 1770.

LETTRE XII.

*Eloge de Molière, par M. D***, à Paris chez Prault fils Libraire Quai des Augustins.*

L'AUTEUR de cet *Eloge*, Monsieur, paroît avoir un mérite qui devient tous les jours plus rare : c'est de bien connoître *Molière* & de sentir tout ce que vaut cet auteur inimitable. On sçait que *Boileau*, interrogé par *Louis XIV* sur la prééminence des génies de ce siécle qui en a tant produit, adjugea la palme à *Molière*. Que penser après cela du stupide dédain de quelques beaux-esprits modernes qui vont répétant dans les sociétés que les ouvrages de ce célèbre Comique ne réussiroient point aujourd'hui ? Si cette assertion étoit fondée, ne seroit-elle point la censure la plus forte de la fausseté de notre goût ? Assûrément, rien ne prouveroit davantage combien

nous nous sommes écartés de la nature & du vrai beau.

Dans la première Partie l'auteur considère l'époque que *Molière* a faite dans notre Théâtre ; il parcourt la plûpart des excellentes Comédies de cet auteur, & il lui échappe souvent des traits qui prouvent qu'il est digne de les apprécier. En parlant de *L'Etourdi* & du *Dépit Amoureux* : » ce sont là, » dit-il, les deux pièces qu'on peut, » pour ainsi dire, appeller son début, » puisqu'elles parurent à peu près en- » semble ; on y voit des hommes, & » déja la révolution est faite. Pour » commencer ainsi, il falloit être ca- » pable du *Misantrope* ; il falloit nous » réserver *Tartuffe*. »

Au sujet de l'*Ecole des Femmes* : » Par quel *charme enchanteur* le récit » d'une action peut-il en tenir lieu ? » Quel est donc cet art qui d'une » simple confidence a sçu tirer cinq » Actes admirables ? *Arnolphe* toujours » dupe, *Horace* toujours heureux, nous » rendent témoins de l'évènement » dont ils se plaignent & se réjouis-

» sent ; ce qu'on ne fait qu'entendre, on
» s'imagine l'avoir vu. »

Voici une des meilleures observations du panégyriste. « Ce n'est point
» l'esprit qui s'épuise en pointes ni en
» épigrammes ; c'est la position du
» personnage qui le force d'être en
» même temps énergique & ridi-
» cule. » Cet éloge que l'auteur donne à la Pièce de *George-Dandin* doit être appliqué à toutes les autres Comédies de *Molière*, & dans ce genre c'est là précisément ce qui caractérise l'homme de génie. Avec quelqu'esprit il est facile de semer une Pièce d'une douzaine de bons mots qui excitent quelques ris passagers ; mais le comique a bien une autre force lorsqu'il est puisé dans les situations, & que chaque personnage vient se peindre lui-même par ses actions aussi bien que par ses discours. On oublie les Epigrammes, ou l'on en est bientôt rassasié ; l'art de *Molière* fait des impressions durables & profondes ; le plaisir que goûte le spectateur remplit toute son ame, & ne laisse rien à desirer.

Mais il me ſemble que l'auteur de cet *Eloge* a tort lorſqu'il prétend que l'indulgence de *Philinte* peut s'allier avec la probité. On ne peut avoir de la probité lorſqu'on accable quelqu'un de careſſes, qu'on lui prodigue les proteſtations, les offres, les ſermens, & qu'enſuite à peine peut-on dire comment il ſe nomme. L'illuſtre Duc *de Montauſier* ſe glorifioit d'avoir quelque reſſemblance avec *Alceſte*; il n'auroit sûrement pas été flatté de pouvoir ſervir de modèle pour le rôle de *Philinte*.

La ſeconde Partie de ce Diſcours, dans laquelle l'auteur conſidère l'époque que *Molière* a faite dans les mœurs de la Nation, commence par ce morceau bien vû & bien écrit. » L'heureuſe influence du Théâtre ſur tous les » peuples qui l'ont connu, prouve » aſſez ſon utilité; la Comédie cor» rige, &, pour en être sûr, il ſuffit » de ſçavoir ce qu'elle eſt: c'eſt un » miroir fidèle des ridicules & des » vices de l'humanité; c'eſt un ta» bleau mouvant qui nous préſente » tous en action. La Comédie arrache » l'homme vicieux & l'homme ridi-

» cule à la société qu'ils corrompent
» & qu'ils ennuient ; placés dans un
» plus grand jour, ils éclairent tous
» les deux, & reçoivent, sans y son-
» ger, les fortes leçons qu'ils don-
» nent ; cet art merveilleux ne va
» point à son but par des satyres per-
» sonnelles ni par de tristes moralités.
» Eh, que produiroient ces deux
» moyens ? Le premier flatte notre
» malice, & la nourrit loin de la
» détruire ; le second nous fatigue &
» nous décourage ; la morale est trop
» foible contre tous ; la satyre est trop
» puissante contre un seul, & le Poëte
» comique qui ne blesse & n'humilie
» point, est bien plus sûr de corriger
» & de plaire. »

De tous les auteurs comiques *Molière* est, sans contredit, celui qui a le plus influé sur les mœurs ; un seul de ses essais fit disparoître les précieuses de son temps. Entouré d'*Harpagons*, de *Tartuffes*, de *Jourdains*, il imprima sur tous ces caractères le sceau du ridicule. Quelle différence entre cette manière de corriger les hommes & la vaine Philosophie de ce siècle, qui ne s'exhale qu'en déclamations & en so-

phismes! Vous applaudirez, Monsieur, à l'apostrophe suivante contre cette triste manie qui depuis un demi-siécle a fait parmi nous tant de ravages, & répand la corruption, l'ennui & la satiété. » Philosophes prétendus, vous » dont la lourde morale écrase nos » cœurs flétris, superbes précepteurs » des peuples & des Rois, vous qui » dites à la terre, *écoûtez nous*, vous » qui nous avez trompés par tant de » paroles si solemnellement données, » pour un moment laissez vos tristes » dissertations sur notre bonheur; nous » sçaurons bien être heureux sans » vous; sortez de votre enthousiasme » inutile; venez & voyez! *Molière*, » avec tant de supériorité sur le siécle » qui l'a vu naître, *Molière*, avec sa » sublime & profonde sagesse, ne » parle que d'amuser; il ne cherche » qu'à plaire, & en réformant la » Cour & la Ville, il se félicite de » leur donner quelques plaisirs: *Humanité*, *Morale du genre humain*, *Préjugés*, *Bienfaisance*, mots fastueux » qui nous avez déçus, vous ne fûtes » jamais dans sa bouche; *mais nous*

» *étions tous dans son cœur.* Il a bien
» sçu connoître le nôtre, &, sans nous
» en avertir, il s'y insinue. Embellie
» par ses mains, sous de rians atours,
» l'attrayante vérité nous captive,
» mais sans nous surprendre, & ses
» traits pénétrans ne nous sont point
» inconnus. Telle une jeune beauté, pa-
» rée de tous ses charmes qu'elle
» ignore, se montre, & d'abord al-
» lume en nos ames un feu qui n'est
» pas nouveau; à peine en la voyant
» on a cru la reconnoître : *c'est vous,*
» lui dit-on, *c'est vous que j'ai cherchée*
» *si long temps, c'est vous que j'ai tou-*
» *jours aimée*..... Mais semblables à ces
» coquettes menteuses, les vains dé-
» clamateurs nous appellent pour nous
» tromper. Sans nous toucher ils nous
» séduisent; dépourvus d'attrait, ils se
» font écouter, jusqu'à ce qu'enfin leurs
» grimaces, qui ne peuvent rien sur
» le cœur, le laissent vuide & dé-
» trompé. Qu'ils viennent, ces char-
» latans, qu'ils viennent écouter le
» simple & bon *Molière*; que sans
» prétendre à sa perfection comique,
» ils entendent sa morale; qu'ils as-
» sistent au *Tartuffe.* »

Cet Eloge finit par un parallèle entre les deux pères du Théâtre François *Molière* & *Corneille*; vous me sçaurez gré de vous avoir mis ce morceau sous les yeux. » On peut, quoique
» dans deux genres différens, ap-
» précier le génie & calculer ses for-
» ces. Je sçais qu'il brille également
» dans *Tartuffe* & dans *Cinna*; tous
» les tableaux finis sont admirables;
» mais la difficulté vaincue ajoute à la
» gloire du peintre, &, en suivant
» l'exemple que nous avons choisi, la
» clémence est bien plus facile à ren-
» dre que l'hypocrisie. Pour intéres-
» ser & pour plaire, la première n'a
» qu'à s'offrir telle qu'elle est, & son
» triomphe est dans sa beauté natu-
» relle. L'autre, au contraire, dé-
» vouée à la haine & à l'obscurité,
» a besoin d'une action vive & sin-
» gulière. Sous des couleurs trop for-
» tes elle nous donneroit une horreur
» inutile; il faut lui trouver ce côté
» ridicule qui corrige & qu'on ne
» soupçonnoit pas. Une ame honnête
» & belle se consulte, & trouve au
» dedans d'elle-même toutes les ver-

» tus des héros. *Corneille* portoit dans
» son cœur magnanime l'amour de la
» liberté, celui de la gloire & l'en-
» thousiasme de la grandeur. L'Histoire
» encore aidoit à ses portraits qu'elle
» avoit esquissés ; mais parmi ses con-
» temporains il n'avoit rien à étudier,
» rien à peindre. Libre dans ses des-
» sins, il pouvoit à son gré embel-
» lir & exalter ses figures ; l'original
» n'étoit pas là pour le démentir. *Mo-
» lière*, entouré de tous les objets, ne
» pouvoit s'en éloigner un instant, &
» la moindre infidélité l'eût rendu dif-
» forme. Pour lui la vraie beauté n'é-
» toit pas le style ou les pensées,
» mais l'exacte ressemblance ; c'est par
» elle qu'il est grand, & sa gloire est
» d'avoir été toujours asservi. L'utilité
» de ses travaux décide encore en sa
» faveur. Il a peint les hommes or-
» dinaires, ceux qui nous touchent,
» & qu'il nous importe de connoître ;
» *Corneille* ne nous montre que des
» Rois & des conquérans, trop célè-
» bres déja par leurs succès ou leurs
» malheurs ; enfin, le temps, & l'ex-
» périence sont la dernière & la plus

» forte preuve de cette supériorité. » *Corneille* a des rivaux ; *Molière* est » encore le seul & le grand maître de » la scène comique ; après lui sont venus quelques foibles imitateurs ; » mais à ses côtés nous ne plaçons » personne. »

Les citations que je viens de faire, Monsieur, doivent vous donner une idée de la manière de l'auteur. Son style est simple, naturel, sans prétention ; mais quelquefois il n'est pas assez noble. On y trouve, *la Comédie des Précieuses Ridicules est écrite avec tout l'agrément possible. On s'est cru fort en disant que tout honnête homme*, &c. Je n'aime point non plus que l'auteur nous apprenne que *Jean-Baptiste Poquelin, surnommé Molière, nâquit à Paris en 1620* ; que *son père, Jean-Baptiste Poqulin*, étoit *Valet de chambre tapissier du Roi & marchand.* Si ce Discours est un ouvrage d'éloquence, ces détails sont déplacés ; si c'est un Eloge historique, il devroit contenir toutes les particularités de la vie de *Molière.*

Dictionnnaire d'Architecture, &c.

Dicteonnaire d'Architecture, Civile Militaire & Navale, Antique, Ancienne & Moderne, & de tous les Arts & Métiers qui en dépendent, dont tous les termes sont exprimés en François, en Latin, en Italien, en Espagnol, en Anglois, en Allemand; enrichi de cent une planches de figures en taille douce pour en faciliter l'intelligence; auquel on a joint une notice des Architectes, Ingénieurs, Peintres, Sculpteurs, Graveurs & autres Artistes les plus célèbres, dont on rapporte les principaux ouvrages; par M. C. F. Roland le Virloys, ci-devant Architecte du Roi de Prusse, & depuis de l'Impératrice-Reine, 3 volumes in-4°; à Paris chez les Libraires associés; c'est-à-dire, *Valleyre père, Ganeau, rue Saint Séverin, Bailly, Debure fils jeune, Quai des Augustins, d'Houry père rue de la Vieille Bou-*

clerie, veuve Savoye, Cavelier, Desprez, de Hansy jeune, rue S. Jacques, Saillant, Nyon, rue S. Jean de Beauvais, Delormel, Desaint, rue du Foin S. Jacques, Delalain, rue de la Comédie: le titre seul de ce Dictionnaire en indique l'utilité, le caractère & l'étendue. Ce n'est point une compilation des autres Livres de ce genre; c'est un ouvrage absolument neuf, où l'on a tâché d'unir, dans les définitions des termes & dans l'explication des choses, la précision à la clarté. On cherche inutilement tous les jours beaucoup de termes d'architecture dans *Daviler*, dans les autres Dictionnaires de cette espèce, & même dans le *Dictionnaire Encyclopédique*, où, malgré sa masse volumineuse, tant d'objets importans sont omis, & tant d'autres indignement traités. Les Architectes trouveront dans celui de M. *le Virloys*, non-seulement tous les termes des Arts

relatifs à la construction des bâtimens de terre & d'eau, rendus dans les principales Langues de l'Europe & dans celle qui est commune aux gens instruits, mais encore des instructions, fruit d'un examen bien réfléchi de toutes les productions des grands Maîtres, tant en Architecture qu'en peinture, Sculpture & Gravure. Les jeunes Militaires y apprendront toutes les espèces de retranchemens & de fortifications qui sont actuellement en usage, ainsi que la manière dont les Anciens défendoient les Camps & les Places. Ceux qui sont destinés au service de mer y puiseront des connoissances qu'ils ne pourroient obtenir que d'un long exercice. La théorie, à la vérité, ne tient jamais lieu d'expérience; mais elle abrège celle-ci & la rend beaucoup moins pénible.

L'utilité de ce nouveau *Dictionnaire* n'est pas bornée aux seules personnes

qui se consacrent aux Arts. Tout le monde y trouvera des principes sûrs pour juger sainement des ouvrages *de Maçonnerie*, *de Charpenterie*, *de Serrurerie*, *de Menuiserie*, *de Vitrerie*, *de construction de Navires*, &c. Sous les articles des différens matériaux, on verra les qualités qu'ils doivent avoir pour être bons; sous ceux des travailleurs, les ruses des ouvriers pour cacher leurs mal-façons : tels sont les articles *Appareilleurs*, *Coupe de pierre*, &c. On n'a pas négligé dans l'occasion de parler des Loix que les Coûtumes prescrivent pour la construction des édifices, Loix dont l'ignorance & l'inobservation causent toujours un préjudice considérable, en occasionnant des procès, & souvent la démolition des ouvrages.

Ce nouveau *Dictionnaire* est comme naturellement divisé en deux parties, dont la distribution n'interrompt point l'ordre alphabétique :

l'une, purement didactique, présente tous les termes propres à l'Architecture & aux Arts qui y ont rapport; l'autre, historique, fait connoître tous les Artistes célèbres, & contient une notice de leurs principaux ouvrages. Rien de plus nécessaire à ceux qui professent un Art & aux Littérateurs en tout genre, que la connoissance des termes qui forment la langue particulière des Sciences & des Arts. Les Lecteurs de toutes conditions, souvent arrêtés par un mot dans la description des ouvrages, auront un Livre auquel ils pourront recourir pour en avoir l'intelligence & lever toutes les difficultés. La partie Historique est un hommage rendu à la mémoire des hommes célèbres dans les Arts, tribut de reconnoissance & de gratitude qui n'est pas indigne d'eux; puisqu'en mettant sous les yeux des Elèves un extrait de la vie de ces grands hommes, on échauffe leur génie, on

fait naître en eux une noble émulation, dont l'effet sera de porter la jeunesse qui aime le travail & la gloire, à faire les plus grands efforts pour les égaler.

La notice de leurs productions a un but plus relatif encore à celui du *Dictionnaire*; en ce qu'elle montre la route que chaque Artiste a tenue pour parvenir à la bonne manière, pour se donner un faire mâle, une touche sûre & vigoureuse, pour unir la délicatesse au fini des contours & à la beauté du coloris. On remarque aussi quelquefois les écarts d'une imagination déréglée; souvent de très-habiles Artistes, pour s'être éloignés de la belle nature, sont devenus bien inférieurs à leurs émules & à eux-mêmes. Ces exemples ne peuvent être que très-utiles aux Elèves. Cette notice historique est très-bien imaginée. Elle ôte la sécheresse attachée nécessairement à tout Dictionnaire. M.

le Virloys, pour le rendre encore plus piquant, l'a semé de temps en temps d'anecdotes curieuses. Telle est, par exemple, celle de *Gentil Bullini*, Peintre Vénitien, né en 1421, mort âgé de 80 ans. Sa réputation le fit demander par *Mahomet II* Empereur des Turcs, auprès duquel il se transporta par ordre du Sénat de Venise. Ses peintures & les portraits qu'il fit de quelques Turcs furent trouvés admirables. Il peignit une décollation de S. *Jean-Baptiste* que les Turcs regardent comme un grand Prophète. Cette décollation fut présentée au Sultan; il la loua beaucoup, & fit remarquer au Peintre une seule faute; sçavoir que le cou étoit trop avancé hors des épaules. Comme il s'appercut que *Bellini* en doutoit, il fit venir un esclave, lui fit trancher la tête, & lui montra que la tête étant séparée du buste, le cou affaissé se retiroit. Le Peintre fut si

épouvanté de ce barbare exemple, qu'il chercha tous les moyens de partir promptement. Le Grand Seigneur en ayant été averti, le fit Chevalier en lui mettant une chaîne d'or au cou, & le renvoya avec de magnifiques présens.

Ce *Dictionnaire d'Architecture* est terminé par cinq Vocabulaires, le premier Latin, le second Italien, le troisiéme Espagnol, le quatriéme Anglois & le cinquiéme Allemand ; ce qui rend cette utile nomenclature aussi commode pour les Etrangers qui sçavent un peu notre Langue que pour ceux à qui elle est naturelle. Les cent une Planches réunies qui forment un volume à part & qu'on peut relier à la fin du troisiéme Tome, ne laissent rien à desirer pour l'exactitude & la précision.

Les études que M. *le Virloys* à faites en différens genres, ses voyages dans presque toutes les contrées de l'Europe,

les édifices qu'il a construits dans plusieurs endroits & qui attestent son habileté, l'ont mis en état de se procurer une infinité de connoissances qu'il a répandues dans cet ouvrage. Parmi ces édifices la Salle de Spectacle élevée à Metz sur ses dessins & sous sa conduite en 1751 & 1752, mérite sur-tout d'être citée. On trouve dans le volume des Planches les plans, coupes, profils & élévations de cette Salle. On y voit aussi un nouvel Ordre François que l'auteur a fait exécuter à l'avant-scène de ce Théâtre, avec la manière d'accoupler les colonnes Doriques, & celle dont il a sçu retenir la bascule des loges qu'il a fait établir sans poteaux & sans séparations apparentes.

Je suis, &c.

A Paris, ce 24 Décembre 1770.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE XIII.

Les Epreuves du Sentiment, par M. d'Arnaud; à Paris chez le Jay Libraire rue Saint Jacques.

SI par le mot de *Roman* l'on entend un amas confus & frivole d'aventures licentieuses ou peu vraisemblables, moins propres à éclairer l'esprit qu'à corrompre le cœur, jamais collection ne mérita moins ce titre que celle que je vous annonce, Monsieur. Mais si ce genre, indifférent en lui-même, peut être tourné à l'avantage des mœurs, ainsi que les ouvrages de Théâtre, si l'on relit sans cesse le *Télémaque* & toujours avec un nouveau plaisir, tandis

que l'on ne peut parcourir deux fois ſans ennui le meilleur diſcours de morale, qui peut ſe flatter d'être plus utile & plus agréable à ſes concitoyens qu'un homme de Lettres d'un mérite reconnu qui ſçait parer la vérité des graces de la fiction, & rendre les hommes meilleurs en amuſant leurs loiſirs, en exerçant leur ſenſibilité ? Tel eſt, Monſieur, le caractère diſtinctif des productions de M. *d'Arnaud.* Cet écrivain ſi eſtimable donne à ce ſiécle un ſpectacle auquel il n'eſt guère accoûtumé ; il prêche l'humanité ſans morgue philoſophique, & la vertu ſans pédantiſme collégial ; il prête à la Religion ce charme de tendreſſe que les *Fénélons* & les *Maſſillons* ſeuls avoient ſçu lui donner. C'eſt par cet art que dans ſes ouvrages le précepte coule doucement dans les cœurs & s'y imprime par des exemples. Que ces exemples ſoient véritables ou ſuppoſés, qu'importe s'ils produiſent le même effet ? Tout dépend de l'ame de celui qui écrit.

Fanny, Lucie & Mélanie, Clary, Julie, Nancy & Batilde : ces ſix Hiſtoi-

res composent le premier volume *in*-8° de cette excellente collection enrichie de gravûres. *Anne Bell*, *Sélicourt*, *Sidney* forment le commencement du second volume ; l'auteur doit faire paroître incessamment deux Nouvelles qui termineront ce second volume. Jettez, Monsieur, un coup d'œil sur ces Histoires ; vous trouverez qu'il n'en est pas une seule qui ne présente aux lecteurs les peintures les plus énergiques, les situations les plus attendrissantes & les plus importantes vérités ; pas une seule, qui ne dispose l'ame à l'amour de tous les devoirs & à la pratique de toutes les vertus civiles & sociales. C'est, pour ainsi dire, un code de morale mis en action.

Dans *Fanny* l'auteur nous montre que la compagnie des méchans peut corrompre les cœurs les plus vertueux ; que l'honneur d'une fille, de quelqu'état qu'elle soit, est sacré, & que l'art de la séduction est aussi odieux qu'il est criminel ; il nous peint toute la bassesse de ces brillans Seigneurs qui se font un jeu d'immoler l'innocence la plus pure à leurs honteux plaisirs ; il

nous fait voir que l'honneur eſt le tréſor le plus cher que nous puiſſions conſerver ; qu'il n'y a perſonne ſur la terre qui ſoit en droit de porter le deshonneur dans la famille d'un citoyen ; en un mot, que tôt ou tard le vice eſt puni & la vertu récompenſée : leçon touchante, courageuſe & faite pour tous les hommes.

Dans *Lucie & Mélanie* l'auteur développe la généroſité de deux ſœurs qui ſacrifient leurs penchans au bonheur l'une de l'autre. On y voit auſſi tous les maux qui ſuivent les grandes paſſions. Que de combats & de chagrins ces deux ſœurs ne ſe ſeroient-elles pas épargnés, ſi elles avoient ſçu ſe vaincre elles-mêmes dès les commencemens de leur amour !

L'hiſtoire de *Clary* prouve qu'après la vertu, cet objet immuable de nos hommages, ce qui mérite le plus l'eſtime publique, c'eſt le retour à cette même vertu dont ſi peu d'hommes ſur la terre ne s'écartent jamais.

Dans *Nancy* ſont expoſées les ſuites malheureuſes de la coquetterie & de l'imprudence d'une part, de l'autre les

ſoupçons mal approfondis d'un eſprit jaloux Il ne ſuffit pas qu'une femme ſoit vertueuſe ; la décence de ſon sèxe veut encore qu'elle le paroiſſe & qu'elle ſçache reſpecter le jugement du Public. Mais auſſi, un mari qui n'en croit que les apparences, court riſque de ſe rendre coupable envers ce qu'il a de plus cher au monde, & de ſe précipiter lui & toute ſa famille dans un abîme de malheurs.

Rien de plus propre que l'anecdote de *Batilde* à inſpirer de l'élévation ; elle prouve qu'il n'y a point de ſacrifice dont on ne ſoit capable quand on eſt conduit par la nobleſſe du ſentiment ; c'eſt l'amour dans toute ſa force qui le cède à la grandeur d'ame.

L'hiſtoire d'*Anne Bell* donne d'excellens conſeils aux parens ; elle les avertit de ſe garder d'être trop ſévères ; la ſévérité jette la jeuneſſe dans le déſeſpoir & dans une ſuite d'égaremens dont elle ne peut plus revenir ; ce n'eſt que la douceur qui peut ramener les cœurs & les eſprits. D'un autre côté, l'exemple d'*Anne Bell* eſt terrible pour les jeunes perſonnes qui

n'ont pas le courage de rejetter dès leur origine des sentimens qui, entretenus, les conduisent à des passions invincibles & à des engagemens mal assortis. C'est un de ces ouvrages qu'elles devroient avoir sans cesse entre les mains. Dites à une jeune personne : » Il ne faut pas que vous vous » livriez à une passion qui ne vous mè» neroit qu'à des chagrins, parce que » l'intention de vos parens est que vous » preniez un mari de leur état, & » qu'ils vous auront choisi eux-mê» mes. » Cette remontrance produira peu d'effet ; mais qu'elle lise *Anna Bell* ; elle frémira ; elle versera des torrens de larmes & la leçon restera gravée dans son cœur ; elle ne cessera de craindre les moindres sentimens contraires aux projets d'établissement que sa famille aura formés pour elle.

L'anecdote de *Sélicourt* nous représente la rivalité entre deux femmes, semant leur vie de chagrins & de trouble, l'amitié donnant des loix à l'amour, la vraie piété pouvant seule détacher de toutes les passions, remplir

le cœur & élever l'homme au dessus de lui-même.

L'Histoire intitulée *Sidney & Volsan* est le triomphe de la bienfaisance & de la gratitude. Je vous ai parlé de cette dernière, ainsi que de *Fanny* & de *Batilde* en différens temps. Je voudrois pouvoir vous rendre un compte détaillé des six autres morceaux dont je ne vous ai rien dit ; mais il m'est impossible de vous faire connoître tous les développemens heureux que l'auteur a mis dans ces ouvrages. Je me borne à vous dire un mot de *Julie* que j'ai sous les yeux. Elle offre une image frappante des égaremens d'une jeune personne qui se livre à toutes les séductions qui l'entourent ; c'est encore une leçon pour les pères & mères de veiller eux-mêmes sur leurs enfans & plus particulièrement sur leurs filles, & de ne jamais se reposer de ce soin sur d'autres, dans quelques circonstances que ce puisse être. Le tableau des désordres de *Julie* & des lâches complaisances de sa tante est approfondi ; il regne dans cette Nouvelle une grande connoissance du monde & de la per-

versité humaine. Je vous en citerai ce morceau qui suffira pour vous donner une idée juste de l'énergie & de la vérité du pinceau de l'auteur. » *Julie* un » jour se livroit plus que jamais à ces » réfléxions désolantes qui lui présen- » toient l'excès de ses fautes, & lais- » soient dans son ame le tourment se- » cret du remords ; elle entendoit les » gémissemens de sa famille ; elle » voyoit couler ses pleurs ; elle avoit » horreur d'elle-même : c'est dans ces » affreux momens que *Daumal* s'offre » à sa vue. Elle est déconcertée, & n'ose » lever les yeux ; un frissonnement » la saisit ; *Daumal* s'apperçoit de son » agitation ; il veut se retirer. Non, » Monsieur, lui dit *Julie*, restez, res- » tez ; votre présence..... adoucira peut- » être le poison répandu sur ma vie ; & » en prononçant ces mots elle craignoit » de regarder *Daumal*, qui n'éprou- » voit pas un moindre embarras : l'un » & l'autre demeurent quelque temps » sans parler. *Daumal* sort le premier » de ce silence, la plus vive expression du » sentiment : — Quoi, Mademoiselle ! » seroit-il possible que vous eussiez des

» chagrins, & qu'il fût en mon pou-
» voir de les adoucir? Mon trouble
» vous instruit assez de ce qui se passe
» dans mon cœur. Il y a long-temps
» que je brûle de trouver une occasion
» où il me soit permis d'épancher mon
» ame: elle n'est remplie que de vous
» seule; vous avez excité en moi un
» sentiment si tendre, si respectueux,
» si délicat! C'est l'attachement le plus
» touchant, le plus pur qui m'anime.....
» Monsieur, interrompt *Julie* d'un ton
» attendri, vous avez bien changé de
» façon de penser à mon égard! Vous
» ne m'annonciez pas de tels sentimens.
» — Comment, Mademoiselle! —
» Quand vous me vîtes au spectacle, les
» réfléxions dont vous fîtes part à votre
» ami..... *Daumal* ne la laisse pas ache-
» ver & se jette à ses pieds. Je vois, s'é-
» crie-t-il, je vois, Mademoiselle,
» que vous m'avez entendu: je n'irai
» point vous en imposer par un vil
» mensonge; oui, Mademoiselle, j'ai
» tout dit contre vous; regardez-moi
» comme le plus coupable des hom-
» mes; mais, lisez dans mon cœur:
» votre premier regard suffit pour assûrer

» votre empire sur moi. Jamais je n'a-
» vois été frappé de tant de charmes ;
» tout m'arrachoit en vous l'hommage
» le plus éclatant ; je me suis indigné
» contre le sort, de ce qu'à cet assembla-
» ge de perfections, il n'a pas joint....
» vous pleurez, Mademoiselle ! —Oui,
» Monsieur, je sens que je ne possède
» rien. J'ai perdu la vertu. Je l'ai con-
» nue, Monsieur, & la douleur, la
» honte, l'opprobre seront attachés à ma
» vie pour toujours ! Ah ! que vous avez
» eu bien raison de me mépriser, de
» me haïr ! moi-même je m'abhorre...
» — Vous mépriser ! vous haïr, Made-
» moiselle ! puisque vous êtes capable
» d'ouvrir les yeux sur vos égaremens....
» —Dites, Monsieur, sur mes crimes,
» eh ! je ne pourrai les expier ! —Non,
» Mademoiselle, non, vous n'avez
» point à craindre le mépris ; votre ame
» s'ouvre au repentir ; c'en est assez
» pour que vous méritiez l'estime. —
» L'estime, Monsieur ! jamais je ne
» recouvrerai un bien si précieux. Hé-
» las ! autrefois on ne me l'eût pas re-
» fusée. — Soyez assûrée qu'on vous
» estimera, si vous avez la force de cé-

» der aux mouvemens heureux qui dans
» cet instant vous agitent..... Mais, me
» pardonnerez-vous, Mademoiselle,
» de vous interroger ? Comment, par
» quelle fatalité, par quelle funeste cir-
» constance, avec une ame aussi noble,
» aussi sensible, avez-vous? .... l'ado-
» rable *Julie* étoit faite pour être un
» modèle de vertu. — Sans doute, j'ai-
» me la vertu, j'en sens tout le prix;
» je n'avois qu'à marcher sur mes pre-
» mières traces; je me suis égarée; le
» monde, la jeunesse, l'exemple, une
» amie, une indigne amie, tout m'a
» séduite, m'a précipitée dans un en-
» chaînement d'erreurs continuelles.....
» qui me coûteront la vie. Il y a long-
» temps, Monsieur, que je gémis en
» secret sur mon sort, qu'un faux éclat,
» que la société, que tout m'impor-
» tune, hors votre présence, qui m'est
» devenue nécessaire, quoi qu'elle sem-
» ble me reprocher mes fautes; repro-
» chez les moi, Monsieur, ne ména-
» gez point ma sensibilité; montrez-
» moi combien je suis coupable; ne
» me cachez pas le degré de bassesse où
» je suis descendue; vous ne sçauriez

» me punir assez, me déchirer assez le
» cœur ; mes larmes, mes larmes ne
» toucheront ni le Ciel, ni les hom-
» mes ; c'en est fait, ma honte est éter-
» nelle.... je suis avilie à tous les yeux,
» à mes propres regards ! — Encore une
» fois, Mademoiselle, un retour géné-
» reux à la vertu nous rend l'estime pu-
» blique, l'estime de nous - mêmes....
» Vous n'êtes pas la seule que la séduc-
» tion & le mauvais exemple aient éga-
» rée ! Plus d'une famille pleure encore
» sur les désordres de jeunes personnes
» que leur naissance & leur éducation
» paroissoient devoir attacher pour ja-
» mais à l'honnêteté.

» A ces dernières paroles *Julie* re-
» garde *Daumal*, & laisse échapper un
» profond soupir. — Eh ! Monsieur,
» c'est là le trait mortel qui m'assassine !
» J'ai une famille, une famille respec-
» table, & j'ai fait son deshonneur ;
» mes parens..... — Il faut, Mademoi-
» selle, les revoir, aller tomber à leurs
» pieds, rentrer dans le sein de la ver-
» tu ; vous lui prêterez des charmes ;
» vous la ferez aimer. — Quoi ! vous
» croyez que mon désespoir, que mes

» remords vifs & sincères pourroient
» obtenir mon pardon de ces vertueux
» parens que j'ai couverts d'opprobre ?
» — N'en doutez point, Mademoi-
» selle ; & quels cœurs de si nobles sen-
» timens ne vous gagneroient-ils point ?
» Ah ! si ma sœur pensoit comme
» vous..... — Vous avez une sœur ?...
» — Qui fait tous mes malheurs, Ma-
» demoiselle, dont les coupables éga-
» remens me conduisent au tombeau ;
» elle y a précipité ma mère ; elle va
» y plonger un vieillard infortuné,
» mon père, qui pleuroit sa mort, qui
» depuis, sans pouvoir découvrir le
» lieu qu'elle habite, a sçu qu'elle vi-
» voit, & qu'elle vivoit pour nous déf-
» honorer ; elle m'a forcé, ajoûta *Dau-*
» *mal* en fondant en larmes, elle m'a
» forcé de changer de nom. — *Daumal*
» n'est point votre nom ? juste Ciel !
» — Non, Mademoiselle. — Et. ....
» vous vous appellez ?....... *Gour-*
» *ville*. — Ah ! mon frère ! & *Julie*
» tombe sans connoissance.

» *Daumal* demeura frappé de la fou-
» dre. *Julie* r'ouvre les yeux, & se jet-
» tant aux genoux de son frère : oui,

» mon frère, vous voyez cette sœur
» malheureuse, cette criminelle, la
» fille de M. *Gourville*, qui n'a plus
» que la mort à desirer, dont le dernier
» soupir sera pour vous, pour la vertu;
» je foule aux pieds ces témoignages de
» de ma honte! (elle arrache ses dia-
» mans, son collier, toutes ses parures,
» & les rejette loin d'elle.) Mon frère,
» je ne mérite plus que vous me don-
» niez le nom de votre sœur; mais
» si vous ne m'aimez pas, si vous ne
» m'estimez pas, du moins vous
» me plaindrez......... Je cours em-
» brasser l'état le plus vil....... je ne
» pourrai y retrouver mon bonheur;
» oui, je l'ai perdu, poursuit-elle suf-
» foquée par les sanglots! je l'ai perdu!
» *Daumal*, en la serrant dans ses bras
» & gémissant avec elle, n'a que la
» force de dire : ah, ma sœur! »

En général, les productions de M. *d'Arnaud* font couler de douces larmes, & ce mérite qui leur est propre ne se fait pas moins sentir chez l'Etranger, où l'on en fait des éditions multipliées. C'est que le sentiment, ce langage universel & invariable, fait le princi-

par caractère de tout ce qui sort de sa plume. Ce ne sont point de ces jolis ouvrages du jour retraçant des ridicules qui peut-être n'éxisteront pas le jour suivant ; ce n'est pas ce jargon indéchiffrable pour tous les autres peuples qui ne peuvent saisir ce ton, ce vernis, ces nuances légères qui s'altèrent & changent à chaque instant ; ce sont des impressions profondes ; en un mot, c'est la nature qui par-tout est la même, & qui entre indistinctement dans le cœur de tous les hommes : aussi le style de l'auteur est-il indépendant de toutes les beautés arbitraires ; il est simple, clair, animé, sur-tout naturel. On voit qu'il choisit de préférence des sujets Anglois, parce que chez nos voisins la nature semble plus prononcée, pour ainsi dire, que chez toute autre nation moderne.

M. *d'Arnaud* a senti que, pour être écouté, il falloit employer le ressort des passions ; mais il ne s'en est servi que pour les combattre, pour nous conduire à la vertu, à l'amour de la religion, au respect pour le Gouvernement & pour toutes les relations qui

conſtituent la ſociété & en font des nœuds qu'il a cru, en vrai Sage, devoir reſſerrer de plus en plus, bien loin de les vouloir briſer. On ne peut donc qu'exhorter les pères de famille à mettre entre les mains de leurs enfans les œuvres de cet écrivain. Elles doivent être compriſes parmi les Livres deſtinés à l'éducation. C'eſt l'homme qu'il repréſente dans toute ſa dignité, & avec cet intérêt qui répand un charme inexprimable ſur toutes les vertus. Voulez-vous m'inſtruire ? Commencez par vous faire aimer. Mais que l'humanité ne ſoit pas ſous votre plume un mot vague, un ſigne de ralliement. C'eſt ce qu'on ne ſçauroit trop louer dans M. *d'Arnaud* ; il ne cherche jamais à détruire les inſtitutions reçues, &, s'il les corrige, c'eſt pour les ennoblir & les faire reſpecter davantage. Concluons, Monſieur, que cet auteur a trouvé le ſecret de s'ouvrir des routes nouvelles pour le Roman proprement dit, ainſi que pour les ouvrages dramatiques. Bien des écrivains tâchent de l'imiter dans cette ſeconde partie ; mais tous leurs efforts n'about iſſent qu'à des

Drames monstrueux qui prouvent que sans le génie on ne fait que multiplier les mauvaises pièces de Théâtres dont nous sommes accablés depuis tant d'années. On attend avec impatience les deux nouveaux ouvrages qui doivent completter le second volume des *Epreuves du Sentiment*. Ceux qui commenceront le troisiéme, selon que l'auteur l'annonce dans son Catalogue, paroîtront cette année.

J'oubliois de vous dire que M. *d'Arnaud* a fait des augmentations & des corrections considérables aux nouvelles éditions du premier volume; il a souvent ajoûté des notes très-curieuses. Je ne citerai que ce trait touchant qui se trouve au bas d'une des premières pages de l'Histoire de *Julie*, & qui prouve mieux que toutes les réfléxions combien les cœurs sensibles ont besoin d'être aimés. » Un homme respectable,
» après avoir joué un grand rôle à
» Paris, y vivoit dans un réduit
» obscur, victime de l'infortune & si
» indigent qu'il ne subsistoit que des
» aumônes de la Paroisse; on lui re-
» mettoit chaque semaine la quantité

» de pain suffisante pour sa nourriture ;
» il en fit demander davantage ; le Curé
» lui écrit pour l'engager à passer chez
» lui ; il vient. Le Curé s'informe s'il
» vit seul ; & avec qui, Monsieur,
» répond t il, voudriez vous que je
» vêcusse ? Je suis malheureux, vous le
» voyez, puisque j'ai recours à la cha-
» rité, & tout le monde m'a aban-
» donné, tout le monde ! Mais, Mon-
» sieur, continue le Curé, si vous êtes
» seul, pourquoi demandez-vous plus
» de pain que ce qui vous est néces-
» saire ? L'autre paroît déconcerté ; il
» avoue avec peine qu'il a un chien : le
» Curé ne le laisse pas poursuivre ; il
» lui fait observer qu'il n'est que le
» distributeur du pain des pauvres, &
» que l'honnêteté exige absolument
» qu'il se défasse de son chien. Eh !
» Monsieur, s'écrie en pleurant l'in-
» fortuné, si je m'en défais, qui est-ce
» qui m'aimera ? Le Pasteur attendri
» jusqu'aux larmes, tire sa bourse &
» la lui donne en disant : prenez, Mon-
» sieur, ceci m'appartient. » L'auteur
rappelle à ce sujet ces paroles si vraies
& si belles de Sainte *Thérèse* en parlant

du démon : *Ce malheureux qui n'aimera jamais.*

Almanach & Tablettes Economiques ou Dépositaire Secret composé d'un papier nouveau aussi beau, aussi blanc, aussi fin que celui de Hollande ; à Paris chez Desnos, Ingénieur-Géographe & Libraire de Sa Majesté Danoise, rue S. Jacques.

On peut employer cet *Almanach & Tablettes Economiques* ou ce *Dépositaire Secret*, comme on voudra l'appeller, pour écrire & dessiner, en quelque genre que ce soit, avec ou sans plume, ni encre ni crayon, en se servant de telle pointe que l'on voudra, même d'une épingle ; mais on donne une pointe d'un métal particulier qui est adapté au Livret. L'avantage de cette pointe est que l'on peut effacer avec une petite éponge mouillée ce qu'on y a écrit ou dessiné, & y tracer de nouveaux caractères ; de manière qu'une page noircie par la couleur du stylet peut être rétablie dans sa

première blancheur, & souffrir jusqu'à dix lavages & plus, & recevoir tout autant de fois les caractères qu'on désirera y tracer sans la moindre altération du papier. Ces tablettes sont très utiles & très-commodes pour jetter sur le champ ses pensées, sa dépense, sa perte, son gain, & généralement tout ce dont on voudra se souvenir. Le prix relié en maroquin avec une éguille enjolivée d'une tête de diamant ordinaire 6 livres, en veau 4 livres, & à l'ordinaire 3 livres.

Ce papier nouveau, unique par sa qualité, devient nécessaire à tous les états. On l'offre au Littérateur, à l'Ingénieur Civil & Militaire, à l'Arpenteur, aux Maîtres de Mathématiques & de Géographie, à l'Architecte, au Maître Maçon, au Peintre, au Dessinateur, au Graveur. Il n'est pas moins utile dans les Collèges & dans les Classes, aux Ecoles de génie, d'Artillerie & de Fortifications, pour dresser & laver les plans; aux Négocians, aux Voyageurs, aux Praticiens, aux Financiers, aux Intendans, aux Gens d'affaire, aux Régisseurs, aux Contrôleurs, & généralement

à tous ceux qui par état sont obligés de faire usage à chaque instant de la plume ou du crayon. On trouve des Livres reliés de ce papier chez ledit Sieur *Desnos* & dans les grandeurs ordinaires. Ils sont en maroquin, en veau, en basanne ou brochés, au choix des acquéreurs.

Le Chronologiste Manuel.

Nous avons de M. l'Abbé *Expilly* un petit ouvrage excellent intitulé *Le Géographe Manuel.* Un anonyme s'est proposé de faire à l'égard de la Chronologie ce que ce sçavant Géographe a executé par rapport à la Géographie. On sçait que ces deux sciences sont les deux flambeaux de l'Histoire, & que sans leur secours on ne peut se flatter de bien connoître les lieux & les dates des évènemens. Le *Chronologiste Manuel* a paru pour la première fois à Avignon en 1766. Il eut alors tant de succès dans la Province, qu'on a cru qu'il n'étoit pas indigne de la Capitale. On y a fait un grand nombre de corrections & d'additions importantes.

La nouvelle édition qui vient d'en être publiée se vend à Paris chez *le Jay* Libraire rue Saint Jacques; en voici le titre entier : *Le Chronologiste Manuel pour servir d'Introduction au* Géographe Manuel ; *dans lequel on trouve les principales époques de l'Histoire de chaque peuple, la succession des Patriarches, des Juges & Rois Hébreux, de tous les Souverains des grandes & petites Monarchies de l'Antiquité, des Empereurs Romains, des Empereurs d'Orient & d'Occident, des Papes, des Monarques de l'Histoire Moderne, des possesseur des grands Fiefs, des Grands Maîtres de Malte, &c : ouvrage d'une utilité generale & d'un usage journalier.* En effet, Monsieur, il est peu de Livres élémentaires qui présentent plus d'instructions renfermées en aussi peu d'espace. C'est un seul volume d'environ quatre cens cinquante pages *in*-8° très-petit format. L'ouvrage est terminé par une *Table Chronologique*, très bien faite, *des Réunions des grands Fiefs de la Couronne de France.*

Avis aux Souſcripteurs des Comédies de Térence, *Traduction nouvelle, avec des Notes, par M. l'Abbé le Monnier ; à Paris chez Ch. Ant. Jombert père Libraire du Roi, & Ch. Ant. Jombert fils Libraire rue Dauphine.*

On avertit Mrs les Souſcripteurs qu'à commencer du Lundi 11 Mars prochain on ſera en état de délivrer les exemplaires brochés de la belle édition de cet ouvrage en trois volumes *in-8°*, avec ſept eſtampes gravées d'après les deſſins de M. *Cochin.* Ils ſont priés, s'ils veulent profiter du bénéfice de la ſouſcription, de faire retirer leurs exemplaires dans l'eſpace d'un mois, paſſé lequel temps elle ſera nulle. Ils ſont priés auſſi de faire payer, en les retirant, la ſomme de 18 livres ; le tout ſuivant les termes de leur engagement. Pour éviter toute difficulté,

& procurer à Mrs les Souſcripteurs les premières épreuves des figures, ils auront ſoin de s'adreſſer à Paris aux perſonnes auxquelles ils ont fait remettre leur ſouſcription.

Il paroîtra en même temps deux éditions du même ouvrage en trois volumes *in*-8° petit format; l'une corrigée ſur le texte à l'uſage des Collèges, du prix de 9 livres 12 ſols relié en baſanne; l'autre complette, du prix de 12 livres reliée en veau. Pour ceux qui n'ont pas ſouſcrit, l'exemplaire de la belle édition ſera de 24 livres broché. On n'en fera point relier d'ici à quelque temps, parce que l'impreſſion eſt nouvelle, & pourroit maculer. On va mettre ſous preſſe les *Satyres de Perſe* traduites par le même auteur.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 26 Décembre 1770.

LETTRE XIV.

Examen du Matérialisme, ou Réfutation du Systême de la Nature ; *par M. Bergier, Docteur en Théologie, Chanoine de l'Eglise de Paris, de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Besançon, 2 volumes in-12 de près de 500 pages chacun ; à Paris chez Humblot Libraire rue S. Jacques : prix 6 livres reliés.*

LE masque n'étoit point tombé jusqu'ici aux Philosophes ; une certaine décence regnoit dans leurs écrits. Ils voiloient leur marche, enveloppoient leurs principes, & ne laissoient qu'entrevoir de loin la conséquence à laquelle ils vouloient amener leur siécle ; l'Athéïsme pur n'étoit point encore enseigné. Cette doctrine exécrable

eût d'abord révolté ; le spécieux systême du Déïsme, les avantages exaltés de la Loi Naturelle, une morale fastueuse devoient ouvrir les voies à la séduction. Mais à peine vingt ans de déclamations contre les Prêtres, la superstition & le fanatisme ont-ils paru aux Philosophes avoir suffisamment préparé les esprits, qu'une voix ténébreuse s'est élevée, & a fait retentir cet horrible blasphême : *il n'y a point de Dieu.* Telle est, Monsieur l'assertion monstrueuse qu'entreprend d'établir l'auteur du *Systême de la Nature*, ouvrage déja combattu dans bien des points par des plumes sçavantes, & dont je vous annonce la réfutation complette. Qu'on ne croie pas, au reste, que cette nouvelle attaque de l'irréligieuse Philosophie ait le mérite d'être originale ; elle ne renferme rien de neuf quant au fond. L'auteur y reproduit l'hypothèse insoutenable d'*Epicure* & de *Spinosa*. La plus grande partie de son *Systême* n'est qu'une copie de la *Contagion Sacrée*, publiée sous le nom de *Trenchard*, & de l'*Essai sûr les Préjugés*, attribué à *du Marsais* : l'on y retrouve la

plûpart des objections & des invectives répandues dans le *Christianisme Dévoilé*; la morale est la même que celle du Livre de l'*Esprit*.

M. *Bergier* divise son ouvrage en deux parties; il relève dans la première les erreurs du Philosophe sur la *Nature & ses Loix*, sur l'*Homme*, sur l'*Ame & ses facultés*, sur le *Dogme de l'Immortalité*, sur le *Bonheur*. Il traite dans la seconde de la *Divinité*, des *Preuves de son existence*, de ses *attributs*, de la *manière dont elle influe sur le bonheur des hommes*. Je ne vous rapporterai, Monsieur, qu'un petit nombre des assertions renfermées dans le Livre du *Systême de la Nature*; j'y joindrai la réfutation de M. *Bergier*. Ces courts extraits vous mettront en état de juger par vous-même de la solidité de sa critique.

Selon l'auteur du *Systême de la Nature*, la nécessité, à laquelle il soumet tous les hommes, n'empêche point la moralité de leurs actions. *Quoique l'homme agisse nécessairement dans tout ce qu'il fait, ses actions sont justes, bonnes & méritoires toutes les fois qu'elles ten-*

dent à l'utilité réelle de ses semblables, & de la société où il vit. » La décision
» est claire, répond M. *Bergier* : dès
» qu'une action tend à l'utilité de la
» société, soit qu'elle se fasse selon
» l'intention ou contre le gré de celui
» qui la commet, elle est juste, bonne,
» méritoire. Un empyrique qui a vendu
» du à ses concitoyens une drogue utile
» & salutaire, croyant leur vendre un
» poison pour les faire tous périr, a
» fait une action bonne, louable, vertueuse
» tueuse ; il mérite des éloges & des
» récompenses ! Un *Catilina* conjuré
» contre sa patrie, résolu de la mettre
» à feu & à sang, qui y a causé, sans
» vouloir, une révolution utile, d'où
» s'est ensuivi la prospérité de l'Etat,
» est un héros auquel on doit des statues
» tues ! L'incendiaire qui, en répandant
» l'allarme parmi ses concitoyens au
» milieu de la nuit, les a mis en état de
» repousser l'ennemi qui venoit les surprendre
» prendre, a mérité des couronnes !
» Ces scélérats ne prévoyoient point
» les suites heureuses de leur forfait ;
» ils avoient une intention toute contraire
» traire ; n'importe : dès que leur cri-

» me a été utile, sa nature a changé;
» il est devenu un acte de vertu. Voilà
» la sainte morale qu'établit le Maté-
» rialisme, ou plutôt les absurdités
» & les horreurs que l'on ose prêcher
» à un siécle philosophe! »

Tout est bien dans l'univers, répète d'après ses devanciers l'auteur Matérialiste; le vice & la vertu ne sont que les effets nécessaires de l'organisation particulière de chaque individu. *Tout est toujours dans l'ordre relativement à la Nature, où tous les êtres ne font que suivre les loix qui leur sont imposées. Les vices & les vertus, l'ignorance & la science sont également nécessaires; les uns ne sont des biens, les autres ne sont des maux que pour des êtres particuliers dont ils favorisent ou dérangent la façon d'exister.* « Le vice, dit
» M. *Bergier*, n'est donc pas plus con-
» traire que la vertu à l'ordre éternel
» de la Nature! L'homme de bien &
» le criminel suivent également les
» loix qui leur sont imposées; ils ne
» font l'un & l'autre qu'obéir au destin
» & à la nécessité. Malfaiteurs & scélé-
» rats de toute espèce, fléaux du genre

» humain, pestes de la société, vous
» pouvez vous tranquillifer. Vous jouez
» le rôle que vous prescrit la Nature;
» soyez Matérialistes, vous n'aurez
» rien à vous reprocher. Dépend-il de
» vous de résister à la fatalité qui vous
» entraîne, au tempéramment que vous
» tenez de la Nature, aux causes phy-
» siques dont rien ne peut changer le
» cours ni arrêter les effets? Pourquoi
» auriez-vous des frayeurs, des re-
» grets, des remords? Autant vaudroit
» vous affliger de n'avoir pas quatre
» pieds ou deux aîles. Tout est bien,
» puisque tout est nécessaire. L'hom-
» me vertueux n'a aucun droit de se
» préférer à vous; il a suivi comme
» vous le penchant qu'il avoit reçu de
» la Nature. Bientôt votre sort sera
» semblable au sien; la mort va vous
» rendre parfaitement égaux; il n'a
» rien à espérer de ses vertus préten-
» dues, comme vous n'avez rien à
» craindre pour vos crimes. Votre
» sommeil sera aussi profond & aussi
» paisible que le sien, puisqu'il ne
» peut être troublé par aucun rêve, ni
» suivi d'aucun réveil. »

Le Docteur de la Nature prétend que la Religion semble avoir pris plaisir à rendre l'homme lâche, crédule, pusillanime; que le dogme de la vie future empêche les peuples de s'occuper de leur vrai bonheur, de songer à perfectionner leurs institutions, leurs loix, leur morale, leurs sciences. Le vengeur de la Religion répond à ces vaines allégations, & montre que l'expérience, les faits & les raisonnemens déposent également contr'elles. » Jamais, dit-il, on n'a connu un peuple sans religion & dans l'ignorance » d'une vie future, qui ait eu des institutions politiques, des loix, une » morale, une teinture des sciences; » dès qu'un peuple est ignorant dans les » vérités de la Religion, il est stupide, » sauvage, barbare, indomptable & » malheureux. Telle est l'expérience » de tous les lieux & de tous les temps. » Plus la Religion d'une Nation est » pure, plus ses loix, sa morale, ses » connoissances sont parfaites, plus » aussi les vertus sociales y sont com» munes & populaires. Quelle est celle » de toutes les nations anciennes & mo-

» dernes qui puisse l'emporter, à l'égard
» de ces divers objets, sur les Nations
» Chrétiennes ? Nos Philosophes atra-
» bilaires s'épuisent en déclamations
» contre nos loix, notre politique, nos
» mœurs, nos usages ; enfans ingrats
» qui outragent leur patrie, que ne
» vont-ils vivre ailleurs sous un Ciel
» plus heureux à leur gré ? De tous les
» temps, les Philosophes se sont érigés
» en censeurs & en réformateurs de
» leur siécle, & quel a jamais été le
» fruit de leurs travaux ? Nous cher-
» chons vainement dans l'Histoire la
» république qu'ils ont policée, la terre
» qu'ils ont défrichée, le peuple qu'ils
» ont civilisé & rendu heureux. Leurs
» idées outrées n'ont jamais servi à
» rien. Ils crient continuellement que
» la Religion rend l'homme malheu-
» reux. Puisqu'ils sont sans Religion,
» ils doivent donc être les plus heureux
» individus de l'espèce ; & l'on voit,
» par le fiel de leur caractère, par la
» noirceur de leurs idées, par la vio-
» lence de leur haine, qu'ils ont l'ame
» tourmentée & le cœur déchiré. »

Pour juger si la Religion est utile ou

inutile aux hommes, il n'est qu'une seule manière de raisonner qui soit sensée & décisive : c'est de consulter les faits & l'expérience. Si les Philosophes pouvoient alléguer l'exemple d'une Nation athée & matérialiste, mieux policée que les peuples qui connoissent un Dieu, plus éclairée sur la morale, sur la politique, sur les sciences, plus fortunée & plus accomplie à tous égards, cet argument seroit sans réplique. » Malgré tous les préjugés philo-
» sophiques, dit M. *Bergier*, il y a une
» morale, une législation, plusieurs
» formes de gouvernemens sur la terre ;
» on y cultive les sciences, & depuis
» que l'on écrit l'Histoire on connoît
» les Nations qui ont été ou qui sont
» aujourd'hui plus ou moins heureuses
» & florissantes. En peut-on nommer
» une qui n'ait admis un Dieu, qui
» n'ait une Religion ? Si jamais l'on a
» découvert une peuplade sans aucun
» vestige de culte public, les hommes
» qui la composoient n'étoient ni athées
» ni matérialistes par principes ; ils
» étoient ignorans, sauvages, abrutis,
» misérables, peu différens des ani-

» maux parmi lesquels ils vivoient.
» C'est par la connoissance d'un Dieu
» que tous les hommes, sans excep-
» tion, ont passé de la vie brutale à
» l'état de société; ce sont les fêtes &
» les assemblées religieuses qui ont
» servi à les rapprocher; les premières
» loix ont été données par les mêmes
» fondateurs qui ont établi une forme
» de culte; les premières notions de la
» morale ont été appuyées sur la créance
» d'un Dieu rénumérateur & vengeur;
» les plus anciens gouvernemens ont été
» théocratiques. La poësie est le pre-
» mier talent qu'on a cultivé, & les
» Poëtes ont été d'abord les chantres de
» la Divinité; c'est dans les pratiques
» du culte divin que l'on a commencé
» à mettre un peu plus de magnificence,
» de goût & de décence, que dans les
» usages ordinaires de la vie; l'art de
» bâtir, la peinture, la sculpture ont
» consacré les prémices de leurs travaux
» à l'honneur de l'Etre-Suprême. Les
» premières alliances entre les nations
» ont été jurées sous les yeux de la Di-
» vinité & sur le sang des victimes. Les
» chants, la danse, les repas communs

» ont pris naiſſance aux pieds des au-
» tels ; c'eſt là que les hommes ont
» ſenti naître dans leur ame les pre-
» miers transports de joie & d'amitié
» fraternelle, les premiers ſentimens
» du bonheur & les affections ſocia-
» les. »

Le Philoſophe déclame avec emportement contre l'éducation religieuſe & ſacerdotale. *Les corrupteurs de la jeuneſſe*, dit-il, *ſe ſont rendus les maîtres excluſifs de l'éducation. Sous de pareils inſtituteurs, que put devenir la jeuneſſe? On empoiſonna l'homme dès l'enfance; on lui rétrécit le génie par des minucies ſacrées; par des devoirs puériles, par des dévotions machinales; on lui remplit la tête de ſophiſmes & d'erreurs; on l'enivra de fanatiſme.* « Il faut eſpérer, » répond M. *Bergier*, que le monde » dégoûté de l'éducation ſacerdotale & » religieuſe, confiera déſormais aux » incrédules l'inſtruction de la jeu- » neſſe, & l'on verra pour lors les pro- » diges dont ils ſont capables. Il fut un » temps, & ce temps n'eſt pas fort éloi- » gné, où l'on connoiſſoit parmi nous » les vertus ſociales, la probité, la fran-

» chise, l'honneur, le zèle patriotique,
» l'amitié, la générosité; où le Fran-
» çois, fier de ses avantages, alloit
» avec assûrance donner aux nations
» étrangères le spectacle de ses mœurs
» & de son caractère; où les étran-
» gers eux-mêmes venoient apprendre
» parmi nous, sinon la vertu, du moins
» le talent de la rendre aimable. Alors
» l'éducation des jeunes Seigneurs n'é-
» toit presque confiée qu'à des Eccle-
» siastiques; ce sont ces *corrupteurs de*
» *la jeunesse* qui ont formé par leurs
» leçons meurtrières presque tous les
» grands hommes qui ont fait honneur
» à la Nation. Depuis quelques an-
» nées l'on a reconnu l'abus de cette
» éducation sacerdotale; on a substi-
» tué aux anciens instituteurs des gou-
» verneurs élégans & maniérés, imbus
» d'un léger vernis philosophique, qui
» ont donné à leurs élèves une mo-
» rale bien supérieure à celle de l'E-
» vangile. Dès lors le nombre des ci-
» toyens zélés, des époux fidèles, des
» pères de famille laborieux, des
» maîtres justes, &c, a dû augmenter
» à l'infini. La génération présente doit

» l'emporter de beaucoup sur celle qui
» a précédé. Cependant l'on se plaint de
» la corruption actuelle de la jeunesse ;
» les villes retentissent des excès aux-
» quels elle se livre ; le monde est
» plein de familles deshonorées, de
» pères affligés & malheureux. Dans
» les différentes écoles qui se sont for-
» mées dans les Provinces, on a voulu
» introduire des instituteurs affranchis
» de la décence ecclésiastique, formés
» dans la capitale par la morale des
» incrédules ; bientôt il a fallu con-
» gédier ces hommes merveilleux dont
» les exemples étoient aussi pernicieux
» que les leçons. Ce sont là des faits
» connus, & qui ne sont que trop bien
» avérés. »

L'enseignement des Prêtres est toujours suspect, dit le Philosophe, soit parce qu'ils sont trompés eux-mêmes, soit parce qu'ils ont le plus grand intérêt de nous tromper. « Les peuples
» ont tort certainement, répond l'apo-
» logiste de l'éducation sacerdotale, de
» ne pas préférer aux leçons des Prê-
» tres l'enseignement des incrédules ;
» ces Messieurs l'emportent sur les Prê-

» tres à tous égards. 1°. Ils ne sont jamais trompés ; doués d'une infaillibilité souveraine, ils sont inaccessibles à l'erreur ; ils ont raison lors même qu'ils se contredisent ; leur doctrine est l'évidence même, beaucoup plus à la portée du peuple que la doctrine Chrétienne. *Tout est matière*, voilà tout le symbole. *Suivez les desirs de votre cœur*, voilà toute la morale. 2°. Ils sont incapables de tromper ; quel intérêt peuvent-ils avoir de nous séduire ? Ce n'est ni la vanité, ni la jalousie, ni l'entêtement, ni l'esprit d'indépendance qui les fait agir : c'est un tendre amour pour l'humanité ! Voilà pourquoi ils sont si doux, si charitables, si indulgens pour les erreurs des autres, si modérés dans leurs écrits, si sincères dans l'examen des opinions ; si patiens lorsqu'on les attaque & qu'on les contredit ! »

Dans le désespoir d'établir jamais l'athéïsme, l'objet que se proposent les Philosophes est d'introduire au moins l'*indifférence* & la liberté de penser ; c'est-à-dire, la liberté d'écrire, de dogmatiser, de déraisonner ; ils l'exigent

sous peine d'invectiver contre les Souverains & les Prêtres, d'accabler d'outrages l'univers entier. Voilà toute leur ambition, le seul but de leurs travaux, l'objet de tous leurs Livres. » Rois, Souverains, Grands de la terre, » voulez-vous obtenir l'encens & les » adorations des Matérialistes ? Ordon» nez par un Edit la liberté de penser; » dès lors vous serez des héros, des di» vinités bienfaisantes, des *Titus*, nés » pour le bonheur du genre humain. » Tous vos crimes vrais ou prétendus » seront oubliés & pardonnés; toutes » les horreurs vomies contre vous se» ront changées en panégyriques. Prê» tres du Seigneur, monstres si horri» bles aux yeux des Athées, voulez» vous devenir à peu de frais des hom» mes divins, des prodiges de bien» faisance & de charité ? Prêchez l'in» différence & la liberté de penser; » décidez une fois pour toutes, qu'*il* » *n'est point permis de persécuter & de* » *nuire pour des opinions*, vous serez la» vés de toutes les accusations formées » contre vous. »

La réputation si justement acquise

dont M. *Bergier* est redevable à d'autres écrits de ce genre qu'il nous a donnés, ne sera point démentie par ce nouvel ouvrage. Vous y retrouverez, Monsieur, la même force & la même netteté de dialectique, la même adresse à dévoiler les ineptes sophismes des Philosophes, la même chaleur, la même éloquence pour les foudroyer. Les contradictions choquantes, les hypothèses imaginaires & surannées, les faux raisonnemens dont s'appuie l'auteur du *Systême de la Nature*, y sont développés & mis dans tout leur jour. Cette infernale production, prônée avec tant d'enthousiasme par ses Philosophes, cesse désormais d'être à craindre; le mépris, l'horreur & l'indignation sont les seuls sentimens qu'elle puisse obtenir de tous les bons esprits & de toutes les ames honnêtes. La réfutation du sçavant Chanoine de Paris peut également s'adapter à tous les Livres où l'on établit l'énergie exclusive de la matière; car il démontre, en général, que ce systême du Matérialisme est absurde, ses principes contradictoires, sa morale fausse & pernicieuse, ses promesses ri-

dicules, ses projets chimériques; que ce systême propose à croire plus de mystères ou de choses inconcevables que la Religion Chrétienne; qu'il ne porte dans l'esprit que des idées sombres & désolantes; qu'il désespère les ames vertueuses, enhardit les méchans, sappe les fondemens de la société, constitue les hommes dans un état de guerre, où tout l'avantage est du côté des scélérats; qu'il livre, en un mot, la vertu sans défense à tous les attentats des passions.

L'Arithmétique Méthodique & démontrée.

Il y a neuf ans, Monsieur, que je vous annonçai pour la première fois * cette *Arithmétique Méthodique & démontrée; avec un Traité complet des Changes Etrangers & Arbitrages opérés par la Règle Conjointe.* L'auteur, M. *J. Cl. Ouvrier Delile, de l'Académie Royale d'Ecriture*, vient d'en publier une nouvelle édition qu'il a considé-

* Voyez l'*Année Littéraire* 1761, Tome II, page 70.

rablement augmentée. La première n'avoit qu'environ 200 pages *in*-8° ; & celle-ci est de 450 pages aussi *in*-8°. Elle est dédiée, de même que l'ancienne, à M. *de Sartine*, Conseiller d'Etat, Lieutenant Général de Police, &c. On la vend chez *Saillant* & *Nyon* rue Saint Jean de Beauvais, *Desaint* rue du Foin Saint Jacques, la veuve *Savoye*, *Lottin* l'aîné & *Durand* rue Saint Jacques. Le prix est de 4 livres broché. Quoique cette seconde édition soit plus que double de la première, je puis vous assûrer, Monsieur, qu'il ne s'y trouve rien d'inutile, & que M. *Delile* a évité les répétitions autant qu'il lui a été possible. Son Livre est divisé en deux Parties. La première contient les définitions de la science des nombres, les quatre opérations, tant incomplèxes que complèxes, de l'Arithmétique ; les raisons & proportions, les fractions, toutes les opérations qui dépendent des proportions, comme règles d'intérêts, d'escompte, de commission, de compagnie, du cent, du millier, d'alliage, &c. La dernière Partie est un Traité complet des changes étrangers &

arbitrages, tant simples que composés. Cette Partie vous fera connoître parfaitement, Monsieur, les monnoies réelles d'or & d'argent des principales Places de l'Europe avec lesquelles la France commerce; les monnoies de compte; les monnoies de change; le titre des monnoies étrangères d'or & d'argent; leurs poids & leurs valeurs en argent de France; le rapport des marcs étrangers avec celui de France; la manière dont les Places étrangères changent entr'elles; les usances & usages pour le payement des lettres de change dans les païs étrangers; le rapport des poids & mesures tant d'étendue que de continence; les réductions des différentes monnoies étrangères en monnoies d'un autre païs; les traites & remises directes; les traites & remises indirectes; les égalités de change; le pair intrinsèque & politique des monnoies étrangères avec celles de France; les traites & remises continues; les arbitrages simples & composés des traites & remises indirectes en même temps. Enfin, cette dernière Partie contient plusieurs problêmes relatifs à

des ventes & achats de marchandises étrangères, comme draps, soies, bleds, argent, &c. L'ouvrage est précédé d'un *Discours sur l'origine, les progrès & l'utilité générale de la science des Nombres*. Ce Discours est très curieux & très-instructif. On y voit quels sont les païs & les peuples auxquels nous sommes redevables de l'invention & de la perfection de cette science, dont l'auteur fait sentir l'utilité pour tous les états de la vie.

Deux Prix déférés au jugement de l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Berlin.

Un particulier de France, amateur des Sciences utiles & curieuses, a remis à l'Académie Royale des Sciences & Belles Lettres de Berlin deux sommes, l'une de *cinq cens livres*, l'autre de *trois cens livres*, pour être délivrées à ceux qui, au jugement de l'Académie, auront le mieux répondu à deux Questions dont la solution l'intéresse. L'Académie, en acceptant ces offres,

déclare qu'elle ne fait que se prêter aux desirs de la personne susdite ; c'est pourquoi elle propose les questions à peu près dans les termes où l'auteur les a énoncées.

PREMIÈRE QUESTION. 1 *Quelle est la cause de la différence des deux espèces de Paralysie, dont l'une (c'est la Paralysie ordinaire) rend la partie affectée incapable de mouvement, & dont l'autre, en laissant la liberté des mouvemens, ne nuit qu'à l'organe du tact, en émoussant ou détruisant sa sensibilité ? 2. S'il y a quelque remède, confirmé par l'expérience, qui puisse guérir cette Paralysie ou en modérer l'effet, & rendre au malade la sensibilité en tout ou en partie ?* L'occasion de ces demandes se trouve dans des faits qu'indique l'Histoire de l'Académie Royale des Sciences de Paris, année 1743, page 95, *in*-4°.

SECONDE QUESTION. *On demande les véritables raisons ou causes générales des différences qu'on observe dans les diverses espèces d'animaux entre les mâles & les femelles, sur-tout par rapport au poil & à la plume parmi les quadrupèdes & les oiseaux.* Il s'agit de fixer jusqu'où ces

différences s'étendent & jusqu'où elles sont les mêmes dans les espèces susdites. On souhaite en particulier de connoître quelle relation on peut concevoir entre le sèxe & la couleur, ou la bigarrure du poil & de la plume ? Avant que de toucher ce dernier article, il faudroit confirmer ou réfuter, par des observations authentiques & bien constatées, l'opinion vulgaire que, dans l'espèce des chats, il n'y a que les femelles qui soient marquées de trois couleurs, blanche, noire & jaunâtre ou rousse.

Les Pièces destinées au concours doivent être remises à M. *Formey*, Secrétaire perpétuel de l'Académie, au plus tard au premier Novembre 1771. Chaque auteur joindra une sentence ou devise à sa Pièce, & mettra dans un billet cacheté la même sentence ou devise, avec son nom. Le seul billet de la Pièce victorieuse sera ouvert. Les deux Prix, celui de 500 livres pour la première question, & celui de 300 livres pour la seconde, seront proclamés à l'Assemblée publique de l'Académie du 30

Janvier 1772, & délivrés à ceux qui les auront remportés.

Je suis, &c.

A Paris, ce 28 Décembre 1770.

LETTRE XV.

Les Mœurs, Coutumes & Usages des Peuples, pour servir à l'éducation de la Jeunesse de l'un & de l'autre sèxe; par M. Sabbathier, Professeur au Collège de Châlons-sur-Marne, & Secrétaire Perpétuel de l'Académie de la même ville, un volume in-4° de 500 pages à deux colonnes, ou trois volumes in-12, à Paris chez Delalain rue de la Comédie Françoise.

LA plus importante de toutes les parties qu'embrasse l'Histoire, est, sans contredit, celle qui nous décrit les

coutumes des peuples, leur génie, leurs usages, leurs arts & leurs sciences. Les mœurs de toutes les Nations modernes nous sont suffisamment connues par un grand nombre d'ouvrages, & sur-tout par plusieurs Dictionnaires où l'on a pris soin de les recueillir. M. l'Abbé *Fleuri* nous a donné le tableau des mœurs des Israëlites : celles des autres peuples de l'antiquité sont éparses dans un grand nombre de Livres. Le projet de les réunir en corps est très bien conçu. M. *Sabbathier* vient de l'exécuter. Ces dépouillemens des anciens historiens fournissent des détails aussi instructifs qu'intéressans.

Les *Callaties*, qui habitoient dans l'Inde, avoient une coutume fort singulière, & qui prouve assez bien la force du préjugé. *Darius* ayant fait appeller les Grecs qui étoient sous sa domination, leur demanda pour quelle somme d'argent ils se résoudroient à manger leurs parens. Ils répondirent qu'ils ne le feroient pas pour tout l'or du monde. Il interrogea ensuite les *Callaties* qui avoient coutume de s'en nourrir, & leur demanda pour quelle somme

somme d'argent ils se résoudroient à brûler le corps de leurs parens. Ils se récrièrent aussitôt comme des gens à qui cette proposition faisoit horreur : tant il est vrai, dit M. *Sabbathier*, que l'éducation fait envisager les choses sous un aspect tout différent de celui dont elles sont vues par les hommes élevés dans d'autres principes !

L'auteur emprunte de *Diodore de Sicile* plusieurs traits curieux sur la manière de vivre des anciens *Ichthyophages*, nom qui signifie *mangeurs de poissons*. Ces peuples habitoient le long des côtes, depuis la Carmanie & la Gédrosie jusqu'à l'entrée du Golphe Arabique. Quelques-uns de ces barbares passoient leur vie tout-nus ; leurs femmes, leurs enfans & leurs troupeaux étoient communs entr'eux. Leurs habitations étoient situées près de la mer, sur des côtes, entrecoupées, non-seulement par des vallées profondes, mais encore par des précipices escarpés, & par des ravines étroites & naturellement obliques. Les *Ichthyophages* se servoient utilement de cette disposition de leur terrein. Bouchant avec de grandes

pierres toutes les issues de leurs vallées & de leurs précipices, ils fermoient le passage aux poissons qui s'étoient jettés dans ces détours: car la mer qui se débordoit pendant le flux avec violence, ce qui arrivoit deux fois par jour, couvroit tout le rivage & amenoit avec elle une quantité incroyable de poissons de toute espèce. Quand le temps du reflux étoit venu, toute l'eau se retiroit par l'ouverture des pierres, & le poisson restoit à sec sur le sable. Les habitans s'assembloient aussitôt sur le rivage; ensuite, divisés par bandes, ils alloient chacun en différens endroits avec des cris affreux, marquant la joie qu'ils ressentoient à la vue de leur proie. Les femmes & les enfans prenoient les poissons les plus petits & les plus proches du bord, & les jettoient sur le gravier. Les hommes qui étoient dans la force de l'âge, ne s'attachoient qu'à ceux que leur grandeur rendoit plus difficiles à prendre: car on trouvoit dans cette mer, non-seulement des lamproies, des chiens & des écrevisses, mais même des veaux marins dont le nom & la figure nous sont inconnus aujourd'hui.

Dénués d'armes faites de main d'hommes, ils les perçoient avec des cornes de boucs, ou les coupoient avec des cailloux tranchans. Quand ils avoient amassé une assez grande quantité de ces poissons, ils les emportoient & les exposoient sur des pierres à l'ardeur brulante du soleil de leur climat. Ces poissons se desséchoient ; leur chair tomboit par lambeaux ; ils la ramassoient, la mettoient sur des pierres polies & la broyoient pendant un certain temps. Ils y mêloient pour assaisonnement de la graine d'aube-épine ; ils en formoient une espèce de pâte à laquelle ils donnoient la figure d'une brique un peu longue, qu'ils faisoient sécher encore au soleil. Quand elle étoit médiocrement sèche, ils en mangeoient tous ensemble, sans mesure & sans autre règle que leur appétit ; car ils avoient plus de cette sorte de provision qu'il ne leur en falloit, & la mer leur fournissoit aussi abondamment de quoi se nourrir, que la terre en fournit aux autres hommes.

La manière dont ils alloient chercher à boire offre quelque chose de plus singu-

lier encore. Ils passoient quatre jours entiers sans prendre aucune boisson. Le cinquéme jour ils alloient tous ensemble aux pieds des montagnes ; ils y trouvoient des sources d'eaux où les Nomades venoient abreuver leurs troupeaux. Les femmes y portoient entre leurs bras les enfans qui étoient à la mammelle, & les hommes ceux qui étoient sevrés ; mais ceux qui avoient passé cinq ans, accompagnoient leurs parens, & s'en alloient en sautant à l'abreuvoir, comme à un lieu de délices. Quand ils étoient arrivés aux abreuvoirs des Nomades, ils se remplissoient tellement d'eau, qu'ils avoient beaucoup de peine à s'en retourner. Pendant cette journée ils ne mangeoient point ; mais ils se couchoient par terre malades de plénitude, respirant avec difficulté, & semblables en tout à des gens ivres. Le lendemain ils recommençoient à manger du poisson, gardant toute leur vie la même méthode.

Las *Ichthyophages* qui habitoient en deçà du détroit, étoient rarement malades ; mais, au rapport de *Diodore de*

Sicile, ils vivoient beaucoup moins que nous. Pour ceux qui demeuroient plus près ils menoient une vie beaucoup plus extraordinaire. Ils n'avoient jamais soif; le sort les ayant fait naître dans des deserts éloignés de toute habitation, ils vivoient commodément de leur pêche, & mangeant le poisson dès qu'il étoit tiré de l'eau & presque cru, non-seulement ils ne cherchoient point à boire, mais même ils ne sçavoient ce que c'étoit. Ce qu'il y a de plus surprenant & de plus incroyable, c'est qu'ils ne paroissoient éprouver aucune passion. Ils n'étoient nullement émus à la vue des étrangers qui abordoient sur leur rivage; ils ne leur disoient rien; mais ils les regardoient tranquillement, ne marquant pas plus d'embarras que s'ils n'eussent rien vu de nouveau. Ils ne s'enfuyoient point à la vue d'une épée nue qu'on leur présentoit, & ils ne s'irritoient point des menaces qu'on leur faisoit, ni même des coups qu'on leur donnoit. Ils n'avoient point pitié de ceux qu'on faisoit souffrir, & ils voyoient égorger leurs femmes & leurs enfans sans étonnement & sans colère.

Lors même qu'on les faisoit succomber sous les tourmens les plus cruels, ils demeuroient tranquilles en regardant les plaies qu'on leur faisoit, inclinant seulement la tête à chaque coup qu'on leur portoit.

Ce que *Diodore de Sicile* rapporte des anciens habitans de l'isle de Taprobane, aujourd'hui l'Isle de Ceylan, n'est pas moins extraordinaire. Ces peuples, dit-il, étoient des hommes fort différens de tous les autres par leur manière de vivre & par la conformation même de leurs corps. Ils étoient tous égaux de taille, & avoient un peu plus de six pieds de haut. Leurs os se plioient & revenoient à leur situation ordinaire comme les parties nerveuses. Leurs corps paroissoient foibles; mais leurs nerfs étoient infiniment plus forts que les nôtres; car lorsqu'ils serroient quelque chose avec leurs doigts, il étoit absolument impossible de le leur ôter. Ils n'avoient de poil qu'à la tête, aux sourcils, aux paupières & aux endroits du visage où croît la barbe; tout le reste de leur corps étoit si lisse & si uni qu'on n'y trouvoit pas un poil follet. Leurs

oreilles étoient beaucoup plus ouvertes que les nôtres, & ils avoient une languettte dans le milieu. Leur langue avoit aussi quelque chose de particulier qui leur venoit en partie de la nature & en partie d'une opération qu'ils y faisoient ; elle étoit fendue dans sa longueur & paroissoit double jusqu'à la racine : cela leur donnoit la faculté, non-seulement de prononcer & d'articuler tous les mots & toutes les syllabes qui pouvoient être en usage dans toutes les Langues du monde, mais encore d'imiter le chant ou le cri de tous les oiseaux & de tous les animaux, en un mot tous les sons imaginables. Ce qu'il y avoit de plus merveilleux étoit que le même homme entretenoit deux personnes à la fois par le moyen de ses deux langues, & leur répondoit en même temps sur des matières très-différentes sans se confondre.

Leur isle renfermoit une espèce d'animaux assez petits, mais doux & d'une forme singulière. Leur corps rond & à peu près semblable à celui des tortues, étoit chargé d'une croix jaune en forme

d'X. Les quatre extrémités de cet X se terminoient chacune à une bouche & à un œil. Ainsi l'animal avoit quatre yeux & quatre bouches qui aboutissoient à un seul gosier, qui portoit la nourriture à un seul ventre. Les entrailles & toutes les autres parties intérieures étoient uniques. Le sang de cet animal avoit la vertu de recoller ou de faire reprendre dans l'instant les parties coupées d'un corps vivant, comme la main ou le pied, lorsque la plaie étoit encore récente.

On nourrissoit encore dans l'isle de Taprobane une espèce particulière de grands oiseaux qui servoient aux habitans à découvrir les dispositions naturelles de leurs enfans; ils les mettoient en présence de tout le peuple sur le dos de ces oiseaux qui les enlevoient aussitôt dans les airs. Ils conservoient les enfans qui soutenoient sans trembler la rapidité du vol; mais ils rejettoient ceux qui avoient montré quelque frayeur, dans la pensée qu'ils ne pouvoient vivre long-temps & qu'ils n'avoient point le courage nécessaire pour supporter les évènemens de la vie.

Les Thuriens, colonie d'Athènes établie dans le voisinage de Sybaris, s'étoient choisi pour législateur *Charondas*, l'homme de son temps le plus estimé dans la sciences des mœurs. Comme il jugeoit que la rigueur étoit le maintien des loix, il ordonna que les siennes seroient observées, quand même on les trouveroit déraisonnables, laissant néanmoins le droit de les corriger sous certaines conditions, qui étoient qu'aucun particulier ne se présentât dans la place publique pour y proposer la réforme d'une loi, sans s'être mis lui-même la corde au cou qu'il garderoit jusqu'à ce que le peuple eût prononcé son jugement à l'égard de cette réforme; si on l'acceptoit, le proposant devoit être dégagé aussitôt; mais si le peuple jugeoit le changement de la loi inutile ou dangereux, le réformateur devoit être étranglé sur le champ avec sa corde. Ce règlement ferma la bouche aux nouveaux législateurs, & chacun craignit de risquer ses réfléxions. Vous en ferez une bien simple, Monsieur, à ce sujet; c'est que si une pareille loi existoit

parmi nous, nos Sages, nos Philosophes, nos Economistes, tous nos grands réformateurs seroient plus circonspects & moins féconds en projets destructeurs de toute espèce. Cependant on vit chez les Thuriens quelques exemples de loix changées. Une de celles de *Charondas* portoit que si un homme crevoit un œil à un autre, on lui en crevât un de même. Or, cette blessure fut faite à un citoyen qui, ayant déja perdu un œil, étoit devenu tout-à-fait aveugle. Il vint représenter à l'assemblée qu'à s'en tenir à la lettre de la loi, la punition de son ennemi ne seroit point égale à l'offense qu'il en avoit reçue, & que celui qui rend aveugle un citoyen n'est pas suffisamment puni en perdant un œil; qu'ainsi l'équité demandoit qu'on crevât les deux yeux à celui qui lui avoit fait perdre le seul qui lui restoit. En un mot cet aveugle désolé osa proposer à l'assemblée de changer la loi, & présenta aussitôt son col & sa corde. Mais loin de lui ôter la vie, la loi fut réformée suivant sa demande.

Une seconde loi permettoit aux

femmes de renoncer à leur mari & d'en épouser un autre. Un homme avancé en âge ayant été abandonné par sa femme qui étoit jeune, proposa aux Thuriens de réformer leur loi par l'addition d'une clause; sçavoir qu'une femme ne pourroit point prendre un second mari plus jeune que le premier, comme il ne seroit point permis non plus à un mari de choisir une femme plus jeune que celle qu'il auroit quittée. Cet homme réussit dans son entreprise; non-seulement il obtint qu'on fît à la loi l'addition qu'il proposoit, mais il eut encore la satisfaction de voir sa femme qui ne pouvoit plus en épouser un autre plus jeune que lui, retourner dans sa maison, & s'en tenir à son premier mariage.

Vous lirez peut-être avec plaisir, Monsieur, quelques unes des cérémonies bisarres qu'employoient les anciens Scythes pour la sépulture de leurs Rois. Dès qu'un d'eux étoit mort ils l'embaumoient, lui remplissoient le ventre de paille, & l'étendant sur un chariot, le conduisoient de Province en Province. Les habitans qui l'y rece-

voient se coupoient une partie de l'oreille, se rasoient la tête, se faisoient des blessures aux bras, sur le front, sur le nez, & se traversoient la main gauche d'une flèche. Après cela ils portoient le corps du Roi dans une autre Province. Quand ils l'avoient conduit par toutes les terres de son obéissance, ils le déposoient dans son sépulcre qui étoit une grande fosse creusée en quarré. Ils le couchoient sur un lit dressé dans son tombeau même; ils plaçoient de part & d'autre des javelines, disposoient par dessus des pièces de bois, & le couvroient ensuite d'un grand drap. Ils enfermoient dans ce tombeau une des concubines du Roi qu'ils avoient auparavant étranglée, de même qu'un échanson, un écuyer, un maître d'hôtel & un de ceux qui lui faisoient rapport des choses qui se passoient: ils y mettoient aussi des chevaux, des meubles & quelques vases d'or; car l'argent n'étoit point en usage chez eux. Ils couvroient ensuite toute la fosse de terre, & en faisoient un tertre le plus haut qu'il leur étoit possible.

Quand l'année étoit écoulée ils choisissoient cinquante pages de la chambre du Roi ; ils les étrangloient, avec un égal nombre de chevaux, auxquels ils ôtoient les entrailles & qu'ils empailloient. Ces chevaux étoient rangés autour de la fosse du Prince, & chacun d'eux portoit un des cinquante pages. Pour tenir ceux-ci droits on les empaloit depuis l'épine du dos jusqu'à la tête ; le pieu qui les traversoit étoit fixé dans la pièce de bois, dont le cheval étoit lui-même embroché. Ces Cavaliers ainsi disposés pour servir de gardes au tombeau, les Scythes se retiroient.

Des bons effets du Remède Anti-Vénérien de M. Agirony, Botaniste.

C'est le titre d'une Brochure imprimée chez *Quillau* rue du Fouarre, & dédiée à M. le Duc *de Bouillon* : » Permettez, lui dit l'auteur, que » j'offre à Votre Altesse ce petit ou» vrage que je lui dois à tous égards » pour la protection qu'elle a bien vou» lu m'accorder jusqu'aujourd'hui. *Ni-*

» *colas Massa* & *Ulric de Hutten*, cé-
» lèbres Médecins, dédièrent autre-
» fois leurs Traités du Mal Vénérien,
» l'un au Cardinal *Charles Borromée*,
» & l'autre au Cardinal *Albert* Elec-
» teur de l'Empire. Ces matières n'ont
» rien qui ne doive exciter la curiosité
» des Grands, ni qui puisse empê-
» cher de leur offrir un ouvrage dont
» le but est d'être utile à l'humanité. »
M. *Agirony* pouvoit s'appuyer de plusieurs exemples aussi frappans, entr'autres de celui de je ne sçais quel Médecin qui dédia un Traité des maladies vénériennes à l'Abbesse de Caen, & du Cardinal *Mazarin* qui ne fit aucune difficulté d'agréer l'hommage du Poëme de *la Callipédie* ou de l'*Art de faire de beaux enfans* par l'Abbé *Quillet*.

Je vous ai déja parlé, Monsieur, de ce remède végétal que je crois plus doux, plus analogue au corps humain, moins dangereux & non moins efficace que le Mercure. Mais tout ce que j'ai dit & tout ce que je pourrois dire ne sera jamais & ne doit pas faire naturellement sur les esprits la même impression que le suffrage des Médecins eux-

mêmes qui, par état, autant que par amour du bien public, ont à cœur la conſervation des citoyens, & veillent d'un œil ſévère à la porte du Temple d'*Eſculape*, pour en défendre l'entrée à tous les charlatans, à tous les poſſeſſeurs de prétendus antidotes, à tous les compoſiteurs d'élixirs, &c. Quelle idée avantageuſe ne prendrez vous pas, Mr, du ſpécifique de M. *Agirony*, quand vous verrez, dans la Brochure que je vous annonce, les certificats de pluſieurs Docteurs-Régens de la Faculté de Médecine de Paris, tels que Mrs *Belleteſte*, *Dionis*, *Garnier*, *Gevigland*, *Guilbert de Préval*, qui vous atteſtent unanimement qu'ils ont vû & ſuivi pluſieurs malades que M. *Agirony* a traités ſous leurs yeux par des remèdes anti-vénériens qui lui ſont particuliers & dans leſquels il n'entre pas le plus petit globule de Mercure; que leſdits malades ont été radicalement guéris & jouiſſent de la ſanté la plus parfaite depuis plus d'un an qu'ils ont été témoins de ces cures ſurprenantes. Que peut-on ajouter, Monſieur, à des autorités auſſi déciſives? Rien, ſi ce

n'eſt la demeure de l'auteur qu'on ne ſçauroit trop indiquer aux infortunés qui peuvent avoir beſoin de ſes ſecours. Il eſt logé rue Pavée Saint Sauveur vis-à-vis le Notaire, quartier de la Comédie Italienne. Les habitans de Paris qui voudront le conſulter, le trouveront chez lui tous les matins juſqu'à une heure après midi, & depuis ſix heures du ſoir juſqu'à neuf. Il fait dans tout le Royaume des envois de ſon remède qu'il accompagne d'une inſtruction facile pour s'en ſervir ſoi-même ſans aucun danger. Chaque priſe eſt compoſée de deux onces que l'on prend ſans mêlange d'autres liqueurs. Il en faut prendre plus ou moins, ſelon la nature du mal dont on eſt attaqué. Le moindre envoi eſt de 20 priſes pour 20 jours; ce qui ſuffit ordinairement. La priſe ne coûte que 3 livres. Les perſonnes qui écriront à M. *Agirony* par la grande ou par la petite poſte, auront ſoin d'affranchir leurs lettres ſi elles veulent avoir réponſe.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 30 Décembre 1770.

TABLE DES MATIÈRES CONTENUES

DANS CE HUITIÈME VOLUME DE L'ANNÉE LITTÉRAIRE 1770.

PIÈCES *de Théâtre en vers & en prose, par M. le Président Hénault,* page 3.

DICTIONNAIRE *Historique des Siéges & Batailles mémorables de l'Histoire Ancienne & Moderne, ou Anecdotes Militaires de tous les Peuples du monde.* 36

PANÉGYRIQUE *de Sainte Jeanne-Françoise Frémiot, Baronne de Chantal, par M. la Cour, Chanoine de Toul.* 50

HISTOIRE *Générale des Voyages, enrichie*

de Cartes Geographiques, de Plans, de Perſpectives, de figures d'animaux, de Végétaux, &c, 60

COLLECTION *Académique formée des Mémoires de toutes les Académies de l'Europe, concernant l'Hiſtoire Naturelle, la Phyſique, la Chimie, la Médecine, &c.* 65

SUJETS *des Prix de l'Académie des Sciences, Arts & Belles-Lettres de Dijon, pour les années* 1772 *&* 1775. 67

ETAT *actuel de la Muſique du Roi & des trois Spectacles de Paris.* 69

LETTRE *de M. Gardane Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris, Médecin de Montpellier, Cenſeur Royal, de l'Académie des Sciences de Marſeille & des Sociétés Royales des Sciences de Montpellier & de Nancy, à l'auteur de ces Feuilles, au ſujet des conſultations gratuites en faveur*

des malades indigens. 71

ŒUVRES *Diverſes du Docteur Young, traduites de l'Anglois par M. le Tourneur.* 73

DICTIONNAIRE *Philoſophico Théologique Portatif, contenant l'accord de la véritable Philoſophie avec la ſaine Théologie, & la réfutation des faux principes établis dans les écrits de nos Philoſophes modernes, avec des notes à la fin de l'ouvrage, analogues aux principaux articles de ce Dictionnaire; par le P. Paulian Jéſuite.* 95

LES SOIRÉES *Helvétiennes, Alſaciennes & Fran-Comtoiſes.* 110

LE PORTE-FEUILLE *d'un homme de goût, ou l'Eſprit de nos meilleurs Poëtes, par M. l'Abbé de la Porte.* 121

EXPOSITION *fidèle & preuves ſolides de la Doctrine Chrétienne, &c.* 136

MANUEL *du Naturaliste, ouvrage utile aux Voyageurs & à ceux qui visitent les Cabinets d'Histoire Naturelle & de Curiosités ; dédié à M. de Buffon, de l'Académie Françoise, &c, &c.* 140

THÉATRE DE SOCIÉTÉ, *ou Recueil des différentes Pièces, tant en vers qu'en prose ; par M. Collé Secrétaire & Lecteur Ordinaire de S. A. S. Mgr le Duc d'Orléans, Premier Prince du Sang.* 145

PENSÉES *Diverses contre le Système des Matérialistes, à l'occasion d'un Ecrit intitulé* Systême de la Nature : *par M. de Rochefort, de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres.* 187

EXPOSITION *sur le Cantique des Cantiques de Salomon ; par Dom André-Joseph Ansart, Religieux Bénédictin, de l'Académie d'Arras.* 201

MAISON D'INOCULATION : *Lettre de M. le Camus D. M. P. à M. B. D. B. D. M. P.* 204

DESCRIPTION *des fêtes célèbrées à Parme pour le Mariage du l'Infant Duc de Parme & de l'Archiduchesse Marie Amélie.* 211

ETABLISSEMENT *d'une Ecole Gratuite de Dessin à Douay en Flandre.* 214

VIES DES ARCHITECTES *anciens & modernes qui se sont rendus célèbres chez les différentes Nations, traduites de l'Italien, & enrichies de Notes historiques & Critiques ; par M. Pingeron, Capitaine d'Artillerie & Ingénieur au service de Pologne.* 217

PRINCIPES *contre l'Incrédulité à l'occasion du* Systême de la Nature, *par M. Camuset.* 234

OBSERVATIONS *Historiques & Critiques sur les erreurs des Peintres, Sculpteurs*

& Deſſinateurs, dans la repréſentation des ſujets tirés de l'Hiſtoire Sainte. 242

LETTRE *du P. Daire Céleſtin à l'Auteur de ces Feuilles ſur l'*ESSAI DE L'HISTOIRE DE PICARDIE, *par M. de Vérité, Avocat,* 260

ELOGE *de Molière, par M. D**** 270

DICTIONNAIRE *d'Architecture Civile, Militaire & Navale, Antique, Ancienne & Moderne, & de tous les Arts & Métiers qui en dépendent, dont tous les termes ſont exprimés en François, en Latin, en Italien, en Eſpagnol, en Anglois, en Allemand; enrichi de cent une planches de figures en taille douce pour en faciliter l'intelligence; auquel on a joint une notice des Architectes, Ingénieurs, Peintres, Sculpteurs, Graveurs & autres Artiſtes les plus célèbres, dont on rapporte les principaux ouvrages; par M. C. F. Roland le Virloys,*

ci devant Architecte du Roi de Prusse, & depuis de l'Impératrice-Reine. 280

Les Epreuves du Sentiment; *par M. d'Arnaud.* 289

Almanach et Tablettes Economiques, *ou Dépositaire Secret, composé d'un papier nouveau, aussi beau, aussi blanc, aussi fin que celui de Hollande.* 307

Le Chronologiste Manuel. 309

Avis *aux Souscripteurs des Comédies* de Térence, *Traduction nouvelle avec des Notes, par M. l'Abbé le Monnier.* 311

Examen *du Matérialisme, ou Réfutation du* Système de la Nature; *par M. Bergier, Docteur en Théologie, Chanoine de l'Eglise de Paris, de*

l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Besançon. 313

L'ARITHMÉTIQUE *Méthodique & démontrée.* 329

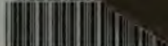
DEUX PRIX *déférés au jugement de l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Berlin.* 332

LES MŒURS, *Coutumes & Usages des anciens Peuples pour servir à l'éducation de la Jeunesse de l'un & de l'autre sèxe; par M. Sabbathier, Professeur au Collège de Châlons sur-Marne.* 335

DES BONS EFFETS *du Remède anti-vénérien de M. Agirony, Botaniste.* 349

Fin de la Table des Matières de ce huitième & dernier volume de l'Année Littéraire 1779.




WIDENER L
HX II6J P





